This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LÉON DIERX

Poésies complètes

ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

I

POÈMES ET POÉSIES — LES LÈVRES CLOSES

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC LXXXIX

California 6-64

Poésies complètes

DU MÊME AUTEUR

La Rencontre, comédie en un acte, en vers. 1 vol. . . 1 fr.

SOUS PRESSE

Poésies complètes. II. *Les Paroles d'un Vaincu. — La Rencontre. — Les Amants.* 1 vol. . . . . 3 fr.

Tous droits réservés

LÉON DIERX

Poésies complètes

ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

I

POÈMES ET POÉSIES — LES LÈVRES CLOSES

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC LXXXIX

LOAN STACK

PQ2219
D7A17
1889
v.1

Poèmes et Poésies

A

MON CHER ET VÉNÉRÉ MAITRE

LECONTE DE LISLE

L. D.

LA VISION D'ÈVE

A Leconte de Lisle.

I

C'ÉTAIT trois ans après le péché dans l'Éden.
Adam sous les grands bois chassait, fier et superbe,
Luttant contre le tigre et poursuivant le daim.
Tranquille, il aspirait l'âcre senteur de l'herbe.

Ève, sereine aussi, corps vêtu de clartés,
Assise aux bords ombreux d'une vierge fontaine,
Regardait deux enfants s'ébattre à ses côtés,
Attentive aux échos de la chasse lointaine.

Adam sous la forêt parlait d'Ève aux oiseaux,
Et leur disait : « Chantez ! Elle est belle, et je l'aime ! »
Ève disait : « Répands, source, tes fraîches eaux !
Mon âme vibre en lui, mais en eux, ma chair même ! »

II

Ève pensait: « Seigneur ! vous nous avez chassés
Du paradis; l'archange a fait luire son glaive.
Mordus par la douleur, et par la faim pressés,
Il nous faut haleter dès que le jour se lève.

« Nous n'avons plus, errants dans ces mornes ravins,
Maître ! comme autrefois, la candeur ni l'extase;
Et nous n'entendons plus dans les buissons divins
L'hymne des anges blancs que votre gloire embrase.

« Mais qu'importent l'embûche et la nuit sous nos pas,
Si toujours dans la nuit un flambeau nous éclaire?
Ah ! si l'amour nous reste et nous guide ici-bas,
Soyez béni ! Dieu fort ! Dieu bon ! Dieu tutélaire !

« Adam a la vigueur et moi j'ai la beauté.
Un contraste à jamais nous lie et nous console;
Ivres, lui de ma grâce et moi de sa fierté,
Pour nous chaque fardeau se change en auréole.

« Et maintenant, voici grandir auprès de nous
Deux êtres, notre espoir, notre orgueil, notre joie;
Quand je les tiens tous deux groupés sur mes genoux,
Je sens dans ma poitrine un soleil qui rougeoie !

« Vivant encore en nous qui revivons en eux,
Encor pleins de mystère, ils sont la loi nouvelle.
Nés de nous, sous leurs doigts ils resserrent nos nœuds;
Un autre amour en nous, aussi grand, se révèle.

« Leurs yeux, astres plus clairs que ceux du firmament,
Ont un étrange attrait ; et notre âme attirée,
Qui s'étonne et s'abîme en leur regard charmant,
Y cherche le secret d'une enfance ignorée.

« L'amour qui les créa sommeille en eux. Le Ciel
Peut gronder; comme nous, dans le vent, sous l'orage,
Ils se tendront la main, et l'éclair d'Azrael
Ne pourra faire alors chanceler leur courage.

« Gloire et louange à toi, Seigneur! A toi merci!
Le châtiment est doux, si malgré l'anathème
Le baiser de l'Éden se perpétue ici.
Frappe! regarde croître une race qui t'aime! »

III

Ainsi, le front baigné des parfums du matin,
Son beau sein rayonnant de chaleurs maternelles,
Ève, les yeux fixés sur Abel et Caïn,
Sentait l'infini bleu noyé dans ses prunelles.

IV

Or les enfants jouaient. Soudain, le premier-né,
Debout, l'œil plein de fauve ardeur, la lèvre amère,
Frappa l'autre éperdu sous un poing forcené
Et qui cria, tendant les deux mains vers la mère.

Ève accourut tremblante et pâle de stupeur,
Et fermant autour d'eux ses bras, les prit sur elle;
Et comme en un berceau les couchant sur son cœur,
Les couvrit de baisers pour calmer leur querelle.

Bientôt tout s'apaisa, fureur, plainte, baisers;
Ils dormaient tous les deux enlacés, et la femme,
Immobile, ses doigts sous un genou croisés,
Sentit les jours futurs monter noirs dans son âme!

V

Soleil du jardin chaste! Ève aux longs cheveux d'or!
Toi qui fus le péché, toi qui feras la gloire!
Toi, l'éternel soupir que nous poussons encor!
Ineffable calice où la douleur vient boire!

O Femme! qui sachant porter un ciel en toi,
A celui qui perdait l'autre ciel, en échange
Offris tout, ta splendeur, ta tendresse et ta foi,
Plus belle sous le geste enflammé de l'archange!

O mère aux flancs féconds! Par quelle brusque horreur,
Endormeuse sans voix, étais-tu possédée?
Quel si livide éclair t'en fut le précurseur?
A quoi songeais-tu donc, la paupière inondée?

Ah! dans le poing crispé de Caïn endormi
Lisais-tu la réponse à ton rêve sublime?
Devinais-tu déjà le farouche ennemi
Sur Abel faible et nu s'essayant à son crime?

Du fond de l'avenir, Azrael, menaçant,
Te montrait-il ce fils, ayant fait l'œuvre humaine,
Qui s'enfuyait sinistre et marqué par le sang,
Un soir, loin d'un cadavre étendu dans la plaine?

Le voyais-tu mourir longuement dans Énoch,
Rempart poussé d'un jet sous le puissant blasphème
Des maudits qui gravaient leur défi sur le roc,
Et dont la race immense est maudite elle-même?

Ah! voyais-tu l'envie armant les désaccords,
Et se glissant partout comme un chacal qui rôde?
Le fer s'ouvrant sans cesse un chemin dans les corps,
Le sol toujours fumant sous une pourpre chaude?

Et les peuples Caïns sur les peuples Abels
Se ruant sans pitié, les déchirant sans trêves ;
Les sanglots éclatant de toutes les Babels,
Les râles étouffés par la clameur des grèves ?

Sous l'insoluble brume où l'homme en vils troupeaux
S'amoncelle, effrayé de son propre héritage,
Entendais-tu monter dans les airs, sans repos,
Le hurlement jaloux des foules, d'âge en âge ?

Compris-tu que le mal était né ? Qu'il serait
Immortel ? Que l'instinct terrestre, c'est la haine
Qui, dévouant tes fils à Satan toujours prêt,
Lui fera sans relâche agrandir la Géhenne ?

Compris-tu que la vie était le don cruel ?
Que l'amour périrait avec l'Aïeule blonde ?
Et qu'un fleuve infini de larmes et de fiel
Né du premier sourire abreuverait le monde ?

VI

Dieu l'a su ! — Jusqu'au soir ainsi tu demeuras
Contemplant ces fronts purs où le soleil se joue ;
Et tandis qu'ils dormaient oublieux, en tes bras,
Deux longs ruisseaux brûlants descendaient sur ta joue.

LA FÉE HAMONDE

PRÈS du Gange ou du Nil, de la Seine ou du Rhin,
La fée Hamonde habite un palais souterrain
Creusé dans les trésors d'une insondable mine,
Et que leur seul éclat de tout temps illumine.
Le regard de la fée a poli les parois
Qui sont des métaux purs à rendre fous les rois,
Des feux cristallisés tels que reine ou tzarine
N'en a jamais paré son front ni sa poitrine,
Et les perçant aussi de ses propres clartés,
Rencontre leurs reflets de partout reflétés;
Et, toujours, au milieu des parfaites magies
De miroirs alternés sans fin, les effigies
De toute sa personne adorable lui font,
Auprès d'elle ou très loin dans un vide sans fond,
Une cour innombrable, et de sœurs coutumières
Qui n'osent nulle part se mouvoir les premières.
La fée Hamonde ainsi va d'un pas hésitant,

Comme isolée en l'air splendide, et méditant
Sur un secret jadis transmis aux bons génies.
De salle en salle, et plus vivantes, plus unies,
Ses images qui vont s'alignant par milliers
Retracent tout à coup ses gestes familiers;
Si bien, qu'il est des jours où dans les perspectives
D'un peuple aérien aux foules sensitives
Elle s'arrête, et croit, le cœur évanoui,
Que son rêve et son corps de fée ensemble ont fui,
Et tourne lentement, pour chercher autour d'elle
L'être si radieux qui lui sert de modèle.
Mais elle se réveille, et tressaille, et sourit;
Elle reprend, d'après chaque rite prescrit,
Les incantations qu'à la même seconde
Son cortège idéal en l'imitant seconde,
Puis, quand elle a rappris les mots sacramentels
Qu'elle oublie à la longue au contact des mortels,
S'évapore à travers la grotte héréditaire.
La fée Hamonde alors remonte sur la terre;
De même qu'autrefois, par le chemin plus court,
De village en cité célèbre la parcourt;
Invisible, la nuit, dans les berceaux regarde;
Et quelquefois l'enfant qui sommeillait sans garde,
Enveloppé d'un songe aux éclats miroitants,
Ouvre tout pleins des yeux qu'elle charme longtemps.
Et c'est pourquoi, malgré tant de ternes spectacles,
Il est au monde encor de brillants réceptacles
Où l'âme qui s'y cache en vain semble ne voir
Que l'éblouissement dont elle a le pouvoir;

C'est pourquoi parmi nous quelques femmes plus belles,
Pour enseigner la gloire à nos torpeurs rebelles,
Montrent ces grands joyaux, ces palais d'éthers bleus
Si lointains, si peuplés, leurs yeux miraculeux.

CRÉPUSCULE

A mon ami Émile Bellier.

C'ÉTAIT le soir, à l'heure où, s'étirant les bras,
Le laboureur se dit : « Ma journée est finie ! »
Une ombre sur les champs roulait son harmonie.
Les chansons se mêlaient aux jurements ingrats.

L'hirondelle penchée effleurait l'herbe grise ;
La cigale dormait dans les blés mûrissants,
Et, le long des chemins aux nocturnes passants,
Les peupliers rangés chuchotaient dans la brise.

Assis dans un sentier, je regardais le ciel
S'étoiler, ou vers lui les vapeurs de la plaine
Avec les bruits confus dont la terre était pleine
Monter comme un encens sur un immense autel.

Je pensais : « La nuit vient ; tout va bientôt se taire ;
C'est l'instant de l'amour, et Vénus a brillé. »
Et je laissais s'ouvrir mon être émerveillé,
Tandis qu'au loin cornait un pâtre solitaire.

Tout à coup, près de moi défila lentement
Un long troupeau de bœufs descendus des collines.
Leurs fanons tout souillés battaient sur leurs poitrines ;
Leurs têtes s'abaissaient dans un balancement.

Ils allaient. A pas lourds, comme ceux d'un homme ivre,
Ils foulaient la broussaille aux murmures légers,
Et faisaient en leur marche à l'appel des bergers
Tinter sous leurs cous bruns leurs clochettes de cuivre.

Comme on écoute en rêve un chant de timbres d'or,
J'écoutais, seul, perdu sur le plateau qui fume.
Depuis longtemps déjà, submergés par la brume,
Ils avaient disparu, que j'écoutais encor.

A votre aspect, ô bœufs si puissants et si mornes !
Qui, sans vouloir, sonniez votre servage en chœur,
Une amère tristesse avait serré mon cœur,
Bœufs résignés, songeurs oublieux de vos cornes !

Vos grelots me parlaient ; et, comme un criminel,
Il me sembla, prêtant l'oreille aux rumeurs saintes
Du soir, entendre en moi se fondre aussi les plaintes
Que tous les opprimés poussaient vers l'Éternel.

D'autres troupeaux venaient les rejoindre aux vallées ;
Et l'horizon s'emplit de ces clairs tintements
Qui se multipliaient comme les ralliements
Des douleurs d'ici-bas à la fois révélées.

Et j'entendais, autour d'un noir vallon, les voix
Innombrables de ceux que l'injustice accable
Éclater, réveillant le Juge irrévocable
Si longtemps sourd, aveugle et muet sur la croix.

Le mot qui t'échappa dans ton râle suprême,
Jésus, le monde entier toujours le jette au ciel !
Ah ! rêveur, tu doutas sous l'éponge de fiel !
Sans cela, ton sanglot n'eût été qu'un blasphème !

Les morts savent si Dieu tient ce qu'il promettait !
Mais partout où je vois l'homme en proie à la femme ;
Un poète attelé dans un manège infâme ;
Sous l'aiguillon vulgaire un malheur qui se tait ;

La force sous le joug de l'inepte faiblesse ;
L'éclair superbe éteint dont l'ombre épaisse a ri ;
Un vaincu dont jamais on ne surprend un cri ;
L'idéal aux abois que la faim mène en laisse ;

Partout où je les vois en leur orgueil déçus,
Tous les forçats du beau que la laideur écrase,
Je crois entendre encor, pris d'une sombre extase,
Vos clochettes, ô bœufs dans la brume aperçus !

L'IMAGE

La terre dans le ciel promène
Sa face où vit l'humanité.
La terre va ; la vie humaine
Ronge son crâne tourmenté.

Les hommes courent à leurs quêtes
Sur la terre, ardents et pressés ;
Comme aux vieux masques des coquettes
S'obstinent les anciens pensers.

La terre est vieille et décrépite,
Et rêve encor, spectre blafard ;
La terre croit qu'un cœur palpite
Entre ses os couverts de fard.

Chaque jour, de son front par masse
Tombent son plâtre et ses cheveux.
La vie imbécile grimace,
S'enivrant des plus doux aveux.

Et quand revient le crépuscule
Traînant la nuit, parfait miroir,
Jamais sous l'horreur ne recule
La terre qui ne veut pas voir !

— Le temps d'un bras robuste enserre
Ta carcasse, et la fait craquer !
Regarde enfin d'un œil sincère
Là-haut ton corps se décalquer !

C'est trop longtemps te rendre hommage
Sous ton reflet morne et hideux.
Reconnais-toi dans ton image ;
Confrontez-vous toutes les deux :

O terre lasse ! O lune inerte !
Foyer mourant ! Cendre des morts !
Toi, que partout l'espoir déserte !
Toi, qui n'as plus même un remords !

APRÈS LE BAIN

Des perles encor mouillent son bras blanc.
Couchée en un lit de joncs verts et d'herbes,
Le sein ombragé d'un rameau tremblant,
Au bruissement des chênes superbes,
Aux molles rumeurs des halliers épais,
Non loin de la source elle rêve en paix.
Tandis qu'au revers des souples lianes,
Sur son reflet nu se figent pâmés
Les flots du bassin, lèvres diaphanes,
Sous les noirs treillis au ciel bleu fermés,
Les yeux demi-clos, chargés de paresse,
Elle se renverse, écoute, et caresse
D'un baiser brûlant et vague à la fois
Le souffle lointain qui monte et qui passe,
Immense soupir amoureux des bois.
Et tout souvenir en son cœur s'efface;
Et sous le réseau des parfums flottants,
Dans l'oubli des Dieux, du monde et du temps,

Morte au vain souci du désir frivole,
En libres essaims de songes épars,
Son âme à travers les taillis s'envole.
Autour des buissons, sur les nénuphars,
Ne bourdonne plus l'abeille assouvie,
Et partout s'éloigne ou s'endort la vie.
Ils ne chantent plus, les oiseaux siffleurs ;
Et vers ce beau corps teint de flammes roses,
De tous les côtés se penchent les fleurs,
Semblables aux yeux agrandis des choses.

SALVATOR ROSA

Qu'avais-tu dans l'esprit, maître à la brosse ardente,
Pour que sous ton pinceau la nature en fureur
Semble jeter au ciel une insulte stridente,
Ou frémir dans l'effroi de sa sinistre horreur?

Pourquoi dédaignais-tu les calmes paysages
Dans la lumière au loin ourlant leurs horizons,
Les lacs d'azur limpide, et sur de frais visages
L'ombre du vert printemps qui fleurit les gazons?

Il te fallait à toi l'atmosphère d'orage;
Quelque ravin bien noir où mugisse un torrent
Qui boit et revomit l'écume de sa rage;
Quelque fauve bandit sur des rochers errant.

L'ouragan qui s'abat sur tes arbres d'automne
Rugissait, n'est-ce pas? dans ton âme de fer.
Tu ne te plaisais pas au bonheur monotone,
Mais aux transports fougueux déchaînés par l'enfer.

Ce sont tes passions qui hurlent sur tes toiles;
Toi-même, tu t'es peint dans ces lieux dévastés,
Dans ces chênes tordant, sous la nuit sans étoiles,
Sur l'abîme béant leurs troncs décapités.

SOURÉ-HA

I

Le dieu, source de vie et de chaleur féconde,
Qui déverse à flots d'or ses bienfaits sur le monde,
Le grand Phré, brûle. Il tend son disque au haut des cieux.

Le zénith embrasé s'environne de flamme.
Le Nil, père des eaux, reluit comme une lame,
Épanchant son limon sur le berceau des dieux.

Partout le sable aveugle et le désert flamboie.
Pas un homme ne passe, et pas un chien n'aboie
Dans les villes aux blocs d'édifices carrés.

Depuis le vert Delta jusqu'à Thèbe aux cent portes
Dont les temples sous eux cachent des cités mortes,
Tout se tait et s'endort sous les rayons sacrés.

Comme une nécropole, elle aussi, dans la brume
Memphis là-bas s'étend près du désert qui fume,
Muette, et l'on dirait un silence éternel.

Sur les pylônes peints dressant sa silhouette,
L'ibis dans son jabot gonflé plonge la tête
Et sur un pied médite, en découpure au ciel.

Un plus lourd ennui plane, et tout travail fait trêve.
Les palmiers vers le sol d'où nul vent ne s'élève,
Penchent leurs longs cheveux dans l'air de diamant.

Les aiguilles de marbre en grêles colonnades
Jaillissent par milliers, et sur les esplanades
On peut voir s'avancer leurs ombres nettement.

Aux pourtours des palais, auprès des pyramides,
Ces monstrueux défis aux nations timides,
Les grands sphinx accroupis ouvrent leurs yeux sereins.

Trapus, le corps perlé d'une sueur divine,
S'enveloppant au loin d'une poussière fine,
Ils songent aux secrets qui font ployer leurs reins;

Et scellés à jamais dans leur morne posture,
Sentinelles du temps, regardent la nature
Sous le pschent de granit dont s'ombrage leur front.

Rien ne doit les sortir de leurs longues pensées;
Impassibles gardiens des croyances passées,
Ils sont les durs rêveurs qu'aucun bruit n'interrompt.

Ils contemplent l'Égypte avec leurs yeux énormes;
Frères de tous ses dieux aux impossibles formes,
Ils portent sur leur dos toute l'éternité.

Seuls, quelques caïmans se traînent dans la fange;
Et parfois flotte et glisse au cours droit d'une cange
Un chant marin qui meurt par le fleuve emporté.

II

Ah ! qui pourra sonder la tristesse qui noie
Un jeune et doux visage accompli pour la joie!
Qui pourra te comprendre, ô mystère des yeux,
Plus profond que la mer, plus vaste que les cieux?
Lorsqu'un soupir se mêle à la harpe plaintive;
Lorsqu'en de longs cils noirs une perle furtive
Brille comme une larme et tombe, et reparaît;
Lorsqu'un mal contenu soulève d'un seul trait,
Sous un gorgerin d'or, un sein vierge qui tremble
Au battement des sons et du cœur tout ensemble,

Et sur lequel remonte un nuage vermeil,
Aurore de l'amour, chaste et brûlant éveil!

La brune Souré-Ha comprit que la nature
N'avait pas de sanglot, pas de note assez pure
Dignes de terminer son hymne de douleurs,
Et s'arrêta, laissant couler en paix ses pleurs.
Goutte à goutte ils tombaient de leur source divine;
Et quelque boucle sombre, errant sur sa poitrine,
Semblait vouloir chercher et boire avidement
Ces pleurs, ces pleurs d'amour, ignorés de l'amant!

Sur de nombreux coussins où se perd l'arabesque,
Les yeux distraits tournés vers les murs tout à fresque,
Samhisis, au teint clair, au beau bras délié,
S'abandonne, un jarret sous l'autre replié.
Son corps est sinueux comme une souple plante;
Et s'il vient à bouger, sa gorge étincelante
Écarte des tissus le bout d'un globe dur.
Quelle caresse aurait sa prunelle d'azur!
Mais ce n'est pas l'amour qui pèse sur sa tête;
Ce qui fait s'abaisser, dans une heure inquiète,
Comme un long vol d'oiseaux au bord d'un lac, le soir,
Ses sourcils, ce n'est pas un secret désespoir.
Non; c'est l'ennui stagnant sur Memphis écrasée
Qui l'accable, et sa peau si fine est moins rosée,
Et son petit pied nu, dans l'ombre, par instant,
Hors du pagne lamé s'éclaire en s'agitant.
Quand Souré-Ha se tut, ses mains encore errantes

Pour un dernier appel sur les cordes vibrantes,
D'une voix languissante elle lui dit : « Ma sœur,
Ne pense pas avoir dissipé ma torpeur :
Non ; tu l'as alourdie. O Souré-Ha ! pardonne ;
Pour m'égayer, plutôt, si tu veux être bonne,
Au lieu d'accords plaintifs pareils aux bruits que font
Les vents mortels, le soir, dans un arbre profond,
Tu chanterais, ma sœur, quelques chansons bien folles,
Ou quelques airs de danse aux légères paroles
Qui me rendent les nerfs avec l'esprit joyeux. »
Vers elle Souré-Ha ne leva pas les yeux.
Rien ne semblait pouvoir troubler sa rêverie.
L'insoucieuse fille alors, comme attendrie,
Regarda de nouveau cette sœur qui pleurait :
« Aurais-je deviné, fit-elle, son secret ?
C'est l'amour qu'elle enferme et qui lui ronge l'âme.
L'amour seul dans les yeux sait mettre autant de flamme ;
Pour l'embellir ainsi, l'amour seul dans la voix
Sait mêler la douleur et l'ivresse à la fois.
Je le saurai bien vite ! » — Oh ! les charmantes poses
Que prit pour se lever l'enfant aux lèvres roses !

A côté de sa sœur elle s'en vint s'asseoir.
Souré-Ha demeurait pensive sans la voir,
Sans l'entendre, à son rêve intérieur fidèle.
La cadette sourit, se pencha plus près d'elle,
Et murmura tout bas ce seul mot : « Thaéri ! »
Comme un chevreau peureux et qui cherche un abri,
Souré-Ha, tressaillant à ce nom tout entière,

En trouble, se tourna vers celle qui derrière
Plongeait dans son regard un regard curieux.
Rougissante de honte, elle baissa les yeux.

« Je m'en doutais déjà, dit Samhisis; tu l'aimes!
Et c'est assez longtemps vous cacher de vous-mêmes.
Tout à l'heure il viendra, comme il fait chaque jour,
Et je prétends sur toi détourner son amour.
— Tu te trompes, ma sœur, dit Souré-Ha, confuse;
Et je ne sais quel dieu t'a conseillé ta ruse.
— Tu l'aimes, j'en suis sûre; et s'il vient aujourd'hui,
Il saura quel bonheur était là, près de lui.
— C'est toi seule qu'il aime, et que seule il appelle;
Et quand donc à ses vœux te montras-tu rebelle?
A quoi bon ces discours, ma sœur? Toi-même, hier,
Ne me parlais-tu pas de son port libre et fier?
N'as-tu pas, l'autre jour, ôté pour lui ton voile?
Depuis qu'il t'aperçut, comme une blanche étoile,
Par un beau soir, portant l'amphore au puits sacré,
N'as-tu pas vu grandir l'amour qu'il t'a juré?
D'où vient que sans raison ta bouche le renie?
— Je m'amusais de lui, voilà tout. L'insomnie
N'a pas à mon chevet cloué son souvenir
Comme au tien. Tu pâlis quand tu l'entends venir.
J'y songe à peine; toi, tu pleures dans l'attente.
— Je te dis que c'est toi qu'il aime! Et sous sa tente
C'est pour toi qu'à genoux il invoque Rhéa.
Ce n'est pas pour aimer, moi, qu'Ammon me créa.
— Si tu ne l'aimes pas, alors pourquoi ton trouble?

Pourquoi cette rougeur si prompte qui redouble?
Ces membres affaissés, ce muet embarras,
Pourquoi pleures-tu donc, si tu ne l'aimes pas?
D'ailleurs, si tu dis vrai, si c'est moi qu'il adore,
Si c'est moi qu'aujourd'hui son désir cherche encore,
Moi, je ne l'aime pas; et peut-être demain
Dans l'ombre sous la sienne aura frémi ta main.
Espère, ô Souré-Ha! J'ai fait un autre rêve.
Écoute! dans la pourpre, hier, près de la grève,
Au milieu de soldats, et leurs chefs à ses flancs,
A son poing fort les traits de quatre chevaux blancs,
Rhamsès passait, debout sur son char qui rayonne.
Dans un flot de poussière autour qui tourbillonne,
Son front mâle brillait sous la tiare d'or.
Son regard souverain, en un splendide essor,
Sur la ville en rumeur et sur son peuple immense,
S'abaissait plein d'orgueil, et pourtant de clémence;
Il rencontra le mien; ô mystère inconnu!
Dans l'éclair à mon cœur subitement venu,
Je blêmis, et clouée à ma place, passive,
Je crus que s'avançait dans la lumière vive
Quelque fils de Rhéa, quelque Dieu tout puissant!
En moi ce souvenir est toujours renaissant.
Le cortège passa; je l'admire sans cesse.
Depuis lors, Souré-Ha, je connais la tristesse.
Ah! le beau sort serait de réunir sur moi
La puissance et l'amour de Rhamsès, le grand roi;
De régner sur celui qui règne sur la terre;
De l'asservir lui-même ainsi qu'un tributaire;

D'être reine et de voir les peuples assemblés
Se courber sous mon souffle ainsi qu'un champ de blés! »

III

Le fils d'Aménophis, Rhamsès, que Phré protège,
Las d'encens, a chassé loin de lui son cortège,
Et, sombre, vient s'asseoir sur des gradins portés
Par des captifs d'argent, de bronze et d'or sculptés.
Son œil terne s'emplit d'indicibles détresses;
Sa barbe est inflexible et pend en larges tresses.
Comme dans le granit ses traits semblent pétris.
Impassible, il est là, plus calme qu'Osiris.
Il songe; et l'on dirait, à ses lèvres si pâles,
Typhon, le dieu commis aux vengeances fatales.

Quelque puissant qu'il soit, il a des jours mauvais
Qui par tous ses vouloirs assouvis lui sont faits.
Il est frère des dieux, maître des rois esclaves;
Son char lourd fait couler du sang par chaudes laves;
Mais il arrive une heure où les coupes en vain
Lui versent les cruels projets avec le vin.
Dans le néant il voit déjà fondre sa gloire;
L'abîme est sans échos, sans éclairs sa mémoire.
Il ne peut sans répit faire la guerre. Il a,

Sur les plans colossaux que l'orgueil assembla,
Vingt peuples pour bâtir son palais et sa tombe.
Il fait du doigt un signe. Alors un homme tombe
Dans la fosse où grommelle un lion favori.
Un jour, nul ne dit plus : « Le roi Rhamsès a ri ! »
Il ne sait inventer de délices nouvelles,
Et connaît les plaisirs des femmes les plus belles ;
Il émousse à la fin dans leurs yeux ses yeux froids ;
Il les détourne aussi de tout, le roi des rois !
Sur l'univers conquis son char est la charrue ;
L'humanité servile à son trône se rue,
Et contemple en tremblant ses sourcils épiés ;
La beauté, l'or, la myrrhe, il les foule à ses pieds ;
Il peut tout ; il s'ennuie, et le monde le raille ;
Il est homme, et plus frêle ici-bas qu'une paille.

Vimupht, le serviteur qui veille à ses côtés,
Et qui d'avance tient ses ordres apprêtés,
Fit un geste ; et l'eunuque à la face glacée
Frappa trois fois des mains devant le gynécée.
Une porte aussitôt sur les tapis moelleux
Roula sans bruit. Alors, entre des brouillards bleus,
Dans la salle envahie avec un frais murmure,
Comme des flancs ouverts de la grenade mûre
Ruissellent à l'envi la nacre et le carmin,
Cent femmes, se pressant par le même chemin,
Parurent, foule agile aux grâces ingénues.
Toutes devant Rhamsès, les unes demi-nues,
Les autres le corps ceint d'un voile transparent,

Vinrent, selon le rite, et leur âge, et leur rang,
Molle ondulation de poses provocantes,
Écrin épanoui de lèvres éloquentes,
Chaîne adorable où tout chaînon vaut un trésor.
Et tout autour fumaient les cassolettes d'or;
Et les désirs flottaient dans l'air plein de spirales,
Aux chants voluptueux des harpes inégales;
Et les voix des castrats au fond montaient en chœur.
Mais le roi sur son trône était un dieu sans cœur.
Confuses, près de lui, ses quatre favorites,
Ta-Hé, Thméa, la blonde aux mains toutes petites,
Rhamel aux bras ambrés, et Marphris aux grands yeux,
S'assirent. Puis, le reste en cercle harmonieux
Se groupa loin du maître à la morte pensée,
Chacune par le fouet de l'eunuque chassée.
Celui-ci de nouveau frappa trois coups. Alors
S'élancèrent au rythme où s'enfièvrent leurs corps
Des esclaves dansant au son de la cithare,
La molle Ibérienne et la svelte Barbare,
La jeune fille aux dents si blanches, au cou noir,
Qui sourit de passer devant chaque miroir,
Et la Circassienne indolente et massive,
Et d'autres qui faisaient dans leur gaîté lascive
Reluire l'éclat nu de leurs formes au jour,
Ou sonner les anneaux de leurs bras, tour à tour.
Le roi dédaigna tout; jusqu'à la plus aimée,
Jusqu'à Marphris, qui vint, rieuse et parfumée,
Lui tendre l'échiquier qui sait vaincre l'ennui.
Toutes sur un signal s'éloignèrent de lui,

Tête basse, et, frappant ensemble leurs poitrines,
Déchiraient sur leurs seins gonflés les gazes fines,
Pleuraient d'avoir perdu la faveur du grand roi,
Qui devant leurs beautés, nul ne savait pourquoi,
Y restait insensible, et tel qu'un sphinx de pierre.

Quand il fut seul, Rhamsès releva sa paupière
En regardant Vimupht, qui, prosterné plus bas,
Presque à genoux, lui dit : « O roi ! dans les combats
Égal à Phré, le dieu qui brûle solitaire;
Roi, très chéri d'Ammon, tu domines la terre;
Commande à ton esclave ! Entendre est obéir !
Si je manque à ton ordre, il me faudra mourir.
Roi, j'écoute. » — Et Rhamsès lui dit : « Avant une heure,
Malgré tous ses refus et son père qui pleure,
Il me faut Samhisis, la fille du savant ! »

Alors il se leva, puis sortit en rêvant.

IV

Au fond des corridors, dans sa grave retraite,
Memmaratkha toujours se renferme. Il s'arrête,
Comme en extase, auprès d'un cippe déterré,
Par les griffes du temps monolithe échancré;
Puis, sur des papyrus couverts d'hiéroglyphes,

Approfondit leur sens qui se cache aux pontifes,
Médite un autre arcane, héritage plus vieux,
Ou déchiffre un par un les cartouches des dieux.
Aussi jaune que l'est la peau d'une momie,
Sous la lampe jamais éteinte, unique amie,
Son crâne large et ras se plisse abondamment.
Silencieux, perdu dans son recueillement,
Plein d'horreur, il épelle un livre fatidique
Dans les rites anciens qu'un prêtre mort indique,
Et tous les jours de feu, tous les soirs constellés,
Il sonde avec Hermès les siècles écoulés.
Sa robe aux bords salis serpente sur les dalles;
Et sur les bouts pointus de ses larges sandales
Un nombre s'illumine en traits mystérieux.
Que le Nil, débordé de son lit, furieux,
Menace d'engloutir Memphis sur son passage?
Il n'aurait aucun pli d'effroi sur le visage;
Sans entendre, sans voir, sans un geste, il mourrait;
Car il cherche l'obscur et terrible secret;
Car son regard perçant plonge à travers le vide,
Car son doigt décharné qu'il promène est avide
De soulever enfin le grand voile d'Isis.
Il vit tout seul au sein d'un rêve immense assis.

Déjà l'ombre au dehors croissait dans les savanes.
C'était, loin des faubourgs, l'heure où les caravanes
Vont replier la tente, et sur les sables blancs
Reprendre le chemin du désert, à pas lents.
Quelqu'un entré sans bruit souilla l'austère asile

Du vieux mage, et lui dit : « Sors du songe où s'exile
Ta vie ! Écoute-moi ! lève ton corps penché !
Et si dans quelque membre un muscle moins séché
Sous un reflet royal peut tressaillir de joie,
Sois content, car Rhamsès est celui qui m'envoie !
Le bien-aimé puissant d'Ammon-Ra, le soutien
Des cinq fils de Rhéa, mon roi, comme le tien,
Daigne, c'est un honneur suprême pour ta race,
Sur Samhisis, ta fille, ouvrir les yeux par grâce.
Demain dans son palais en reine elle vivra,
Et le peuple à ses pieds ainsi l'adorera.
Pour ton obéissance, ô vieux prêtre ! il te laisse
Souré-Ha, car il prend pitié de ta vieillesse,
Et te donne en surplus dans ces coffrets pesants,
Pour le prix qu'il te doit, ces précieux présents.
Réponds ! » — Memmaratkha laissa l'homme tout dire,
Et sans qu'un poil frémît sur son masque de cire,
Lui dit : « Tu peux garder aussi bien mes deux parts !
Prends mes filles, et l'or avec elles. Mais pars !
Mais va-t'en ! car la vie est de courte durée,
Car la science est longue et cette heure est sacrée ! »

L'envoyé disparut sur-le-champ ; soucieux,
Le mage avait repris sa lutte avec les Dieux.

Vimupht entra bientôt dans une salle étroite.
Là, tout près du jet d'eau qui bruit dans l'air moite,
Les deux sœurs caressaient leurs désirs opposés,
Songeant, l'une au bonheur modeste, aux longs baisers

Sur la grève, le soir, et l'autre, à la paresse
Du royal gynécée où l'orgueil la caresse,
Où chacune humilie à son tour sa beauté
Devant elle et lui paie un tribut mérité.
« Laquelle est Samhisis de vous deux ? dit l'esclave ;
Qu'en signe de bonheur, trois fois elle se lave
Le visage et les mains dans une eau d'oasis !
— Parle ! que lui veux-tu ? C'est moi ! Par l'œil d'Isis !
N'étais-tu pas hier près du roi, quand la foule
Affluait devant lui comme une épaisse houle ?
— Oui, femme ! il a daigné jeter les yeux sur toi.
Triste, depuis hier il t'aime ; et c'est pourquoi
Je viens pour t'emmener. Durci par la science,
Memmaratkha, ton père, avec insouciance
Me permet, si je veux, de prendre aussi ta sœur,
Car tout lien terrestre est brisé dans son cœur.
— Souré-Ha ! Tu l'entends ! La déesse elle-même
A pris soin d'exaucer mon souhait. Rhamsès m'aime !
Son messager vers moi, sur un ordre pressant,
Accourt, et je le suis, et mon père y consent ! »

Et la si triomphante et folle jeune fille,
Sans voir, en ses apprêts, cette larme qui brille
Aux yeux de Souré-Ha, lui dit : « Dans ton amour,
Dans ta simplicité sois heureuse à ton tour !
Puisque tu préférais un bonheur qu'on ignore,
Reste donc, et l'attends ! Vers le palais sonore
Isis me pousse ; adieu ! — Va donc ! » dit Souré-Ha,
Qui pensait : « Quant à moi, ce jour décidera ! »

V

L'horizon au dieu Phré rouvrait ses beaux portiques.

Cependant par le Nil qui court aux mers antiques,
Sans peur de l'amphibie au guet sous les roseaux,
Un homme nage et fend rapidement les eaux.
A travers les lotus de la berge il arrive
Et touche aux bords. A peine a-t-il franchi la rive,
Que sur ses membres nus, sur son torse bronzé,
Les rayons du soleil dans un air embrasé
Avaient bu l'eau du fleuve et guéri la fatigue.

Il est tout jeune et beau. La nature prodigue
Lui donna plus : la force ; et l'on voit la fierté
Ennoblir sa démarche avec la volonté.
Il sait droit devant lui regarder un obstacle ;
Il n'est pas de ceux-là qui traînent en spectacle
La blessure d'un cœur lâchement résigné ;
Pour chérir un supplice atroce, il n'est pas né.

Il marchait au hasard, solitaire, et très calme ;
Comme un dieu méprisant qui réserve sa palme,
Jusqu'ici pour la femme il n'avait qu'un dédain.
Nul sourire n'usait sa rigueur. Mais soudain

Il a vu Samhisis paraître, et dans son âme
Il a senti l'éclair, et le flot d'un cinname
Épanoui l'emplir de langueurs; et l'espoir
A fait son pas moins sûr et son regard plus noir.

Il déplie à la hâte et sur son corps il jette
Ses vêtements portés hors de l'eau sur sa tête,
Et s'élance, tout plein d'une fièvre d'amour,
Vers le seuil fortuné qu'il revoit chaque jour.
« C'est gémir trop longtemps, pense-t-il, dans le doute;
Tout entière, à la fin, j'ai vidé goutte à goutte
La coupe des poisons que m'offre cette enfant.
C'est assez supplier; l'amour me le défend. »
Il entre. Souré-Ha, les paupières baissées,
Seule et triste, suivait le cours de ses pensées;
Quand tout près retentit le bruit d'un pas si cher,
On eût pu voir pâlir et frissonner sa chair.

La nuit venait de près, et des ombres voraces
Couvraient les hauts plafonds, les murs et les terrasses.
Il était arrivé; mais un pressentiment
Le retint sur le seuil, anxieux. Un moment,
Sans voix, il contempla cette vierge isolée,
Et qui pensait à lui, sous sa peine accablée.
Mais tout à Samhisis, l'absente, il ne lut pas
Le douloureux secret de si proches combats.
D'un seul mot il pouvait en ces yeux faire luire
Une flamme, en ces pleurs rayonner un sourire.
Mais il ne connaissait qu'un nom, et qu'un souci :

« Samhisis? cria-t-il ; n'est-elle plus ici ?
Vous vous taisez ! Parlez ! Dites-moi qu'elle est morte,
Plutôt que pour un autre elle ait franchi la porte !
Je saurais me venger. — Hélas ! dit Souré-Ha,
Dont le si pur visage à sa voix s'empourpra ;
Rhamsès est plus qu'un homme, et loin de tous il siège ;
Et ses aïeux divins le gardent de tout piège !
— Voilà donc le bonheur qu'elle préfère ! Hé quoi !
Tous mes serments n'étaient, pour la fille sans foi,
Qu'un vain jeu, qu'un mensonge ! Au long récit des rêves
Que je faisais pour nous, en ces heures trop brèves,
A genoux à ses pieds, et les yeux dans ses yeux,
Peut-être songeait-elle à ce sort glorieux !
O honte ! elle accepta pour elle un rang infâme !
C'est le fouet de l'eunuque insolent et sans âme
Qu'elle a couru chercher sans horreur, sans regret
Pour le crédule amant qui vers elle accourait !
— Peut-être existe-t-il quelqu'une plus fidèle,
Dont l'amour deviné vous consolerait d'elle. »
Et pourpre, elle n'osa lui dire un mot de plus.
Le jeune homme, la voix et les traits résolus :
« Souré-Ha ! je ne sais si les autres oublient ;
J'ignore si les cœurs ici-bas se délient ;
Mais moi, je ne veux pas oublier, et je sens
Une soif de vengeance envahir tous mes sens ;
La jalousie étreint et brûle tout mon être ;
Par Typhon ! Souré-Ha, je le saurai peut-être,
Si la mort peut aussi délivrer de l'amour ! »
Et, repassant le seuil, il s'enfuit sans retour.

Comme un ramier blessé qui dans les airs tournoie
Poursuivi par le bec d'un sombre oiseau de proie,
Souré-Ha mesurait l'abîme de son sort.
« Comme il l'aime ! dit-elle. Eh bien ! mieux vaut la mort.
C'est moi qu'il frappera ; moi, qui mourrai, contente
Si c'est lui qui me tue, en ses bras palpitante ! »

La nuit dans le vieux Nil baignait son pied charmant,
Et, sereine, invitait l'homme au recueillement.

VI

Rêves inassouvis des amours impossibles,
Rongerez-vous toujours de vos dents invincibles
Le misérable fou qui de vous s'est épris ?
Quoi ! parce qu'aux éveils de la chair, et surpris
Par les vagues chaleurs montant d'une étincelle,
Il but l'amer venin qu'un azur faux recèle,
Serpents mélodieux, le mordrez-vous toujours ?
Ne fuirez-vous jamais, charmes de ses beaux jours ?
Est-ce un crime d'aimer ? C'est donc un culte impie
Que l'amour ? Jusqu'à quand faudra-t-il qu'on expie
Les parfums qu'on brûla sur l'ineffable autel ?
Le songe des vingt ans doit-il être immortel ?
L'homme est né pour souffrir, oublier et se taire ;
C'est un homme, celui qui dans la route austère

Marche vite à son but, les deux bras en avant,
Et ne se tourne pas aux surprises du vent.
Qu'importe l'horizon ? Sans rappels en arrière,
Le fort ne se résout jamais à la prière.
Que peut-il espérer, celui qu'un souvenir
Étreint plus qu'un remords, et qui ne peut bannir
Le mirage infécond de sa jeunesse vaine ;
Qui lui-même resserre autour de lui sa chaîne,
Dans sa prison factice est son propre geôlier,
Et, n'osant pas mourir, ne veut pas oublier ?

Depuis trois jours et trois mortelles nuits, farouche,
Comme un fauve affamé qui roule son œil louche,
Thaéri frémissant rôde autour du palais
Où Samhisis se mire aux feux des bracelets.
Prêt à frapper, dans l'ombre, attentif, il épie.
Depuis ces trois longs jours, dans son secret tapie,
Souré-Ha par des dons a gagné la faveur
Des gardiens, et gaîment veille auprès de sa sœur.

Mais peut-être bientôt viendra l'heure indécise
Où doit partir le trait que la vengeance aiguise,
Car cette nuit Rhamsès veut fêter Samhisis.
Il est aux bords du Nil une ronde oasis ;
Et c'est là qu'il ira. — Courage ! Voici l'heure
Où l'âme se roidit au fond du corps qui pleure.
Regarde si ton arc, jeune homme, est bien tendu ;
Jeune fille, aguerris ton regard éperdu !

Depuis longtemps déjà sous les dunes de sable
Phré cachait le brasier de son disque implacable.
Déjà le fleuve au loin reflétait mille feux;
Tout un peuple attendait sur la grève, envieux
D'étaler son opprobre en concerts d'allégresse.
Le roi venait. Et belle et savourant l'ivresse,
Sous un dais fastueux, par vingt femmes porté,
Samhisis s'avançait heureuse à son côté,
Projetant ses lueurs d'en haut sur une foule
Qui lui semble un tapis vivant que son pied foule.
Aux hommages rendus pour la première fois,
Elle croyait, parmi les parfums et les voix,
Sentir comme un lotus divin dans sa prunelle.
Oh! ce soir, le passé, qu'il était mort en elle!
Au milieu des flambeaux et des astres, au bruit
Du cortège pompeux qui la guide et la suit,
Qu'ils étaient loin, ses jours de paix et d'innocence,
Sous le toit paternel qu'un jeune amour encense!
Comme elle avait alors oublié Thaéri!

Souré-Ha, toujours prête à retenir un cri,
L'escortait, pâle, en proie à sa muette angoisse,
Et le sein soulevé sous la main qui le froisse.
Mais avec plus de hâte aussi, sur le parcours
Elle paraît chercher quelqu'un aux alentours.
Enfin, sorti de l'ombre, un homme noir se dresse
Derrière elle: « Ma tâche est faite. Avec adresse,
J'ai pu suivre celui que tu m'as indiqué;
Là-bas, dans les roseaux, il se tient embusqué,

L'arc en main, à l'endroit où le Nil fait un coude,
Sur la digue à laquelle une oasis se soude.
— C'est bien ! dit Souré-Ha ; Tiens ! prends vite, et t'enfuis ! »
Il disparut d'un bond. Le Nil flamboyait. Puis
Il emporta bientôt sur les canges royales
Le cortège et les chants des lyres triomphales.

« Que regardes-tu donc, ma sœur, autour de toi ?
Dit Samhisis. Je veux que ce soir, près de moi,
Chacune ait sa chanson comme sa banderole.
Tous tes désirs, dis-les. N'as-tu pas ma parole ?
Parle ! » — Alors, Souré-Ha : « Si je te demandais
De m'asseoir à ta place un instant sous ton dais,
Et d'essayer un peu ta pose et ta parure ?
J'en serais plus rieuse après, je te le jure ! »
Ce caprice jaloux sut plaire à Samhisis.
Comme la conque d'or de la déesse Isis,
La cange suit le fleuve auguste en sa descente.
Souré-Ha sous le dais se tient, éblouissante ;
Et tandis que son être est brisé de douleurs,
En s'efforçant de rire, elle arrête les pleurs,
Les derniers, que ramène une pensée amère.
Qu'elle était belle ainsi, dans sa gloire éphémère !
Belle comme l'étoile au ciel tout constellé
Qui surgit et qui meurt après avoir brillé !
Mais près des joncs mêlant sur les bords verts de l'île
Leurs rameaux plus touffus, la barque vient, tranquille.
Aussitôt Thaéri s'est levé dans la nuit.
Il croit voir Samhisis ; — et la corde sans bruit

Sous ses doigts est tendue. — Il demeure immobile
Une seconde. Il vise avec un art habile.
Puis la corde a vibré... Ce ne fut qu'un soupir.
L'âme de Souré-Ha qui rêvait de partir
S'envola. — Son beau corps roulait dans le sillage.

Ce soir, les caïmans qui rôdaient sur la plage
Se sont repus entre eux dans un double festin,
Car le flot ne rendit nul cadavre au matin.

EN CHEMIN

Les dieux sont muets, et la vie est triste.
Pour nous mordre au cœur, les crocs hérissés,
Un noir lévrier nous suit à la piste.
Sur les fronts pâlis, sous les yeux baissés,
Dans les carrefours que la foule obstrue,
Parmi les chansons, les bruits de la rue,
Dans les yeux éteints, sur les fronts penchés,
Je cherche et je trouve une amère angoisse,
Un doute, un souci vainement cachés,
Un vieux souvenir qui monte et qu'on froisse;
Et je vais ainsi, trésorier des pleurs,
En chemin quêtant soupirs et douleurs.
O passants! vous tous qu'un regret harcèle,
Que ronge une dent, remords ou désir,
Vous que brûle encor la chaude étincelle
Du songe enflammé qu'on n'a pu saisir;
Le même destin avec vous m'emmène:
Inconnus, salut dans la vie humaine!

Vous tous qui passez près de moi sans fin,
Inquiets, furtifs, le long des murailles,
Ames, cœurs, esprits, corps, emplis de faim,
Quel que soit le mal qui tord vos entrailles,
Vous versez en moi, trésorier du fiel,
Un regard profond, dédaigné du ciel.
Au nom du poète ivre d'amertumes,
Confident discret qui de l'œil vous suit ;
Au nom du passé perdu dans les brumes ;
Au nom du silence ! au nom de la nuit !
Dans la vie humaine où je vous salue,
Au nom de tout rêve en qui l'ombre afflue,
Au nom de demain, au nom de toujours,
Je dis à chacun d'entre vous qui passe :
« Au revoir, ailleurs, plus loin, dans l'espace,
Sous un ciel muet peuplé de dieux sourds ! »

LA SOIF

La cuirasse à nos reins bouclée,
Dans une lutte sans merci,
Nous nous sommes jetés, ainsi
Que des Bretons dans la mêlée.

Ainsi donc soit ! Et jusqu'au soir
Tenons tête dans la bataille,
Haut la visière, et haut la taille,
Sans lâcher pied, sans nous asseoir !

Champions du beau qu'on lapide,
Que le sort nous trahisse ou non,
Faisons flotter notre pennon
Par-dessus la clameur stupide.

Puisque pour nous les durs chemins,
Quand nous regardons vers la terre,
N'ont point d'eau qui nous désaltère,
A notre flanc portons les mains ;

Et, ruisselants d'éclaboussures,
Pour revivre du même espoir,
Buvons, ainsi que Beaumanoir,
Le sang tout chaud de nos blessures !

SOLEIL COUCHANT

A M. Édouard Hervé.

Aux bords retentissants des plages écumeuses
Pleines de longs soupirs mêlés de lourds sanglots,
Sous le déroulement monotone des flots;
Près des gouffres remplis des falaises brumeuses;

A l'heure où le soleil, ainsi qu'un roi cruel
Qui veut parer de draps sanglants ses funérailles,
Se déchire et secoue au dehors ses entrailles;
A l'heure où lentement l'ombre envahit le ciel;

Un homme se tenait silencieux. La côte
Était déserte. Lui, debout, d'un œil amer
Il regardait tomber l'astre rouge à la mer;
Et sa pensée aussi déferlait, sombre et haute.

Ah! Ce n'était pas l'homme au sortir de l'Éden,
Fils encore innocent d'une race nouvelle;
En qui la vie afflue, à qui Dieu se révèle,
Et qui pour tous les maux n'a qu'un mâle dédain;

L'homme essayant sa force au seuil des premiers âges,
Libre dans l'univers libre et grand comme lui;
Défiant l'avenir, et dont l'œil ébloui
Reflète l'horizon des vierges paysages;

Plein d'un orgueil sans peur et d'un espoir sans fin;
Et dans sa beauté fière à qui tout se confie,
Sur la création odorante et ravie
Passant majestueux sous un signe divin;

C'était l'homme vieilli des races séculaires,
Fils de la lassitude et des labeurs déçus,
Et qui, désabusé des dons qu'il a reçus,
A des printemps plus froids que les hivers polaires;

Qui, remuant la cendre immense du passé,
Initié tout jeune au mensonge des rêves,
A vu la vanité de ses luttes sans trêves,
Et sans but désormais s'en va le front baissé;

Qui, ployant sous le poids d'insupportables chaînes,
Se connaît tout entier dans la joie ou les pleurs,
Rassasié du rire autant que des douleurs;
Sans élans pour le bien, et pour le mal sans haines;

C'était l'homme rongé par l'angoisse; vaincu
Sous l'énervant dégoût de sa propre impuissance;
Et fatal héritier d'une aride science,
Contempteur de la vie avant d'avoir vécu.

En vain il proclamait son génie et sa gloire !
L'ennui met sur ses bras le plomb du châtiment;
Et son âme qu'il raille, hélas ! plus tristement
Se rendort à ces bruits de pompe dérisoire.

Stupide et vil, trempé d'inutiles sueurs,
En vain il rit des dieux qu'ont adorés ses pères,
Et s'élance aux profits du fond de ses repaires,
Les doigts crispés, les yeux pleins d'obliques lueurs.

Car le Veau d'or, ce Dieu comme un autre implacable,
A l'enfer de Midas le regarde marcher;
Honneur, amour, vertu, tout ce qu'il veut toucher,
Se change sous ses mains en cet or qui l'accable.

Oui, ce Dieu, son premier délire, et son dernier,
Le plus riche en autels, le plus riche en apôtres,
Le plus vieux, qui vit naître et mourir tous les autres,
Avant le chant du coq il va le renier.

Il va le renier comme eux tous. Dans les nues
Il l'enverra siéger, livide, avec les dieux
Morts maintenant, jadis beaux, fiers et radieux,
Qui sur les monts sacrés vivaient en troupes nues;

Près des spectres blafards abandonnés du jour,
Qui planent en lambeaux sur les glaces du pôle,
Et qu'un souffle inconnu, les poussant par l'épaule,
Promène dans l'horreur des exils sans retour.

Pas un ne reviendra! Le vent de l'ironie
A balayé partout l'ambition du beau.
Sur le dernier autel plus désert qu'un tombeau
L'herbe croît. Il n'est plus de divine agonie!

Plus d'esprits enivrés! plus d'hymnes, plus d'encens!
Plus de convives ceints de verveine et de roses!
Plus d'apôtre en extase, et plus d'apothéoses!
Plus de soupirs poussés hors du monde des sens!

Sur la montagne en feu nul ne se transfigure,
Et pour quelque dépouille aux fétides odeurs,
L'homme consumera ses dernières ardeurs
Sous un ciel qui n'a plus la sublime envergure.

Dans un air sans échos sa voix s'éteint. Voilà
Qu'il méprise à la fin sa chair comme son âme,
Et que, toujours brûlé d'une invisible flamme,
Il retourne aux abris chantants qu'il dépeupla.

Mais les transports qui font la jeunesse si belle
Reviennent-ils jamais gonfler les cœurs flétris!
Les pleurs, les repentirs, les plaintes et les cris
Ont-ils jamais ému l'impassible Cybèle!

Nature indifférente, au secret douloureux,
Prés aux vertes senteurs, forêts aux noirs mystères,
Monts couronnés de pins ou de neiges austères,
Vous êtes sans pitié, comme tous les heureux!

L'homme a levé sur vous sa hache sacrilège;
Sur vous il s'est rué follement, et sa voix
A maudit le silence injurieux des bois
Où meurt le vain appel du désir qui l'assiège :

A jamais il a fui tout ce monde enchanté
Qu'aux rayons de la lune, au fond des solitudes,
On voyait s'essayer aux molles attitudes
Sous l'œil ardent d'un faune ivre de volupté.

Quand Pan mourut, un cri monta de rive en rive;
Dans la foi du poète il retentit encor.
Comme un chasseur perdu qui sonne en vain du cor,
L'homme court sans qu'un son en réponse n'arrive.

Las de lui-même aussi, voilà que haletant,
Comme Sisyphe sous le rocher qui l'écrase,
Il s'arrête, et qu'à l'heure où l'occident s'embrase,
Il sent les maux soufferts revivre en un instant.

C'est une heure sinistre et pleine de vertiges.
Depuis les premiers jours, sa magique splendeur
Nous étreint, et nous fait sonder la profondeur
D'un passé qui tressaille en fulgurants vestiges.

Comme l'astre qui fond en longs fleuves pourprés
Dont les reflets au loin baignent les nobles cimes,
Le cœur de l'homme saigne en plongeant aux abîmes
Où ses regrets encor hurlent désespérés.

Mais aujourd'hui, devant la chute glorieuse
Du globe dont l'éclat brillait sur son berceau,
Ce n'est plus vers l'Éden dont il gardait le sceau
Qu'il se reporte au bout d'une ardeur furieuse.

Ce n'est plus son enfance au cantique lointain
Dont le ressouvenir en ses fêtes s'exhale;
Ni la branche arborée en palme triomphale
Qu'il pleure, en gémissant sur sa part du destin.

Ce n'est plus un saint nom qu'il invoque ou qu'il prie,
Hélas! et ce n'est plus, même quand vient le soir,
La mort, son épouvante et son dernier espoir,
Qu'il appelle, sentant toute source tarie.

Sous la dent sans pitié du démon qui le mord
Rien ne ranime plus sa force ou son courage;
Et voilà qu'il se tait sans un reste de rage,
Car il ne peut plus croire à ta promesse, ô mort!

Tu ne peux rien sur l'âme; et l'impossible envie
Toujours l'assoiffera de bonheur, n'importe où;
Tu ne peux l'engloutir aussi dans quelque trou;
Ce n'est pas le repos qui par toi nous convie!

— Et le soleil, jetant sa suprême clarté,
Laissa l'homme, le front plus bas, les yeux plus mornes;
Et l'esprit descendu dans une nuit sans bornes
Sous l'effrayant fardeau de son éternité.

L'OEIL

Sous l'épais treillis des feuilles tremblantes,
Au plus noir du bois la lune descend ;
Et des troncs moussus aux cimes des plantes,
Son regard fluide et phosphorescent
Fait trembler aux bords des corolles closes
Les larmes des choses.

Lorsque l'homme oublie au fond du sommeil,
La vie éternelle est dans les bois sombres ;
Dans les taillis veufs du brûlant soleil
Sous la lune encor palpitent leurs ombres,
Et jamais leur âme, au bout d'un effort,
Jamais ne s'endort !

Le clair de la lune en vivantes gerbes
Sur les hauts gazons filtre des massifs.
Et les fronts penchés, les pieds dans les herbes,
Les filles des eaux, en essaims pensifs,
Sous les saules blancs en rond sont assises,
Formes indécises.

La lune arrondit son disque lointain
Sur le bois vêtu d'un brouillard magique,
Et dans une eau blême aux reflets d'étain ;
Et ce vieil étang, miroir nostalgique,
Semble ton grand œil, ô nature ! hélas !
Semble un grand œil las.

LA PROPHÉTIE

A Jean Marras.

I

NOUR-EDDOUR, le voyant de l'avenir, un soir,
Comme il avait coutume, était venu s'asseoir
Au seuil de son logis, en face du Bosphore.
Tout au fond d'une extase où l'esprit s'évapore,
Dans l'ombre, sur un tertre accroupi, fixement
Il regardait un astre au fond du firmament,
Et parlait haut. — La nuit gravissait les terrasses
Des jardins de Stamboul qui confondaient leurs masses.

— « Heureux qui dans la vie, et fort du lait qu'il but,
Marche à grands pas, la main prête à toucher un but,
Sans se laisser jamais arrêter ni distraire
Par le songe flatteur ou le songe contraire !
Heureux qui devant lui marche tout droit, sachant
Ce qu'il veut, fût-ce un trône ou fût-ce un maigre champ !

Moi, j'ai sucé le rêve aux pointes des mamelles
Que m'offraient au désert les pensives chamelles,
Et, les regards errants et les pas incertains,
Pour les autres je lis au ciel de grands destins,
Ou devine sous eux le prochain précipice.
Or, pour l'homme qui sait agir, l'heure est propice.
Où qu'il soit, qu'il se lève et se hâte, il est temps!
Car la sourde rumeur du gouffre, je l'entends.
Quand le grenier fermente, un grain ardent l'embrase;
Et tout l'Islam est las de l'impôt qui l'écrase!
Qu'un seul se dresse, et tous, du scheick au marabout,
Seront à l'instant même à ses côtés debout!
Au fond de la mosquée, au coin de chaque rue,
Une imprécation monte, sans cesse accrue;
Et dans le sérail clos en vain d'un triple mur
La tête du Sultan est pareille au fruit mûr! »

Pendant que Nour-Eddour parlait, contre un platane
Qui s'élevait tout près, ombrageant la cabane,
Un homme était penché pour entendre. — La nuit,
Une forme aisément glisse et s'évanouit.

Le lendemain, devant le ciel rouge, à sa porte
Nour-Eddour se tenait assis de même sorte,
Sans mouvement, les yeux pleins de pourpre et d'éclairs.

« Les signes, disait-il, où seul je lis, sont clairs.
Le meurtrier triomphe, acclamé par la foule;
Mais sur le bras qui frappe et la tête qui roule

La colère d'Allah s'allume également;
Et tel se croit élu qui n'est que l'instrument
De l'œuvre, et qu'Allah brise aussitôt l'œuvre faite.
Oui, l'escarboucle au front comme un fils du Prophète,
C'est en vain qu'il se dit Commandeur des croyants.
Mieux vaudrait qu'il errât parmi les mendiants,
Serrant la corde autour de ses reins faméliqués,
Avec les chiens galeux sur les places publiques?
Car sa page est finie! Et le frère assassin
Dormira cette nuit, un poignard dans le sein! »

Un homme alors bondit du platane: — « Mensonge!
Cria-t-il; ta science est vaine! Dans un songe
Ridicule tu vis! Et c'est toi qui mourras
A l'instant, toi qui fus le conseil de mon bras! »

— « Il se peut, dit le sage à la calme paupière,
Que la fronde qui tourne entraîne une autre pierre;
Il se peut qu'un oracle entendu par hasard,
Ou surprise, au devin soit funeste. Un vieillard
Peut mouvoir dans le vent des lèvres qu'on épie.
La volonté d'Allah n'est jamais assoupie;
Tu fus l'oreille ouverte ainsi qu'il le voulait,
Et si tu veux ma mort, c'est que ma mort lui plaît.
Nul n'évite ici-bas son destin, quoi qu'il fasse!
Frappe donc! il vaut mieux le regarder en face!
Le tien est prononcé. Tu le connais. Agis
Comme il te semblera! Tes doigts encor rougis
N'arrêteront bientôt ni la main ni la lame!

Que me fait l'existence, à moi, qui n'eus dans l'âme
Jamais un seul espoir non plus qu'un seul désir,
Ni crainte, ni regret, ni remords, ni plaisir,
Et qui n'ai jamais eu trois sequins dans ma bourse ?

— Eh quoi ? tu lis mon sort dans ces astres en course ?

— Tout aussi nettement qu'au même endroit j'ai lu
Ton fratricide à peine annoncé résolu.

— Cette nuit ? Je mourrai ?

— Cette nuit ! je l'atteste !
Le poignard est choisi, la main sûre. Le reste
Est le secret d'Allah qu'il garde avarement !

— Un aspect peut tromper, vieillard ! Peut-être il ment,
Cet astre auquel tu vois ma fortune enchaînée !

— Que tu le veuilles croire ou non, ta destinée
N'en sera pas moins telle, ou plus long ton sursis !

— Souvent, répondit l'autre en fronçant les sourcils,
Un condamné conjure un arrêt, s'il le brave,
Ou s'il le fuit. Il est souvent plus d'une entrave
Aux oracles, et tous ne sont pas satisfaits.
A quelques-uns, du moins, manquent les prompts effets ;
Et tout n'arrive pas juste à l'heure indiquée !
Le jeûne, la prière au fond d'une mosquée,

Le repentir, un philtre, un prix, un crime encor,
Que sais-je ? N'est-il rien que tu saches, ni l'or,
Ni le fer, ni les mots, ni l'impur maléfice,
Pour détourner le coup mortel ? Quoi ? Rien qui puisse
Seulement reculer l'instant prédit par toi ?
Ton art te laisse-t-il sans prestige et sans foi,
Que tu restes ainsi plus muet qu'un derviche ?
Parle, et je te fais grâce ! et de pauvre sois riche
A pouvoir t'acheter le harem d'un vizir !

— Je te l'ai dit, je n'ai sur terre aucun désir,
O lumière d'Allah ! Flambeau qui va s'éteindre !
Quant à l'ordre d'en haut, rien ne saurait l'enfreindre.
Cette nuit, sur mon âme, est ta dernière nuit !

— Mais ce traître qui doit m'attendre, ou me poursuit,
Quel est-il ? Et d'où vient la soif qui le dévore ?
Tu sais au moins cela ? Dis-le donc !

— Je l'ignore !
Que t'importe par qui tu vas mourir ? Bien fou
Qui demande comment, et qui veut savoir où,
Et qui cherche pourquoi, quand l'inflexible aigrette
De la mort se hérisse et paraît sur sa tête !

— Il suffit ! Ta demeure, ô sage ! est à mon gré.
Quoi qu'il puisse advenir, cette nuit j'attendrai
Chez toi ce qui doit être et sera !

— Ma demeure

A toi, comme aux passants, est ouverte à toute heure.

— C'est bon ! Pour cette nuit ferme-la bien sur nous ! »

II

Le vieillard dans un coin dormait sur son burnous.
Et blême, à la lueur d'un lampion de terre,
Son front dans une main, l'autre à son cimeterre,
L'hôte fatal, assis sur un grêle escabeau,
Songeait combien le ciel du matin pâle est beau.

Il se dressa, fiévreux, marcha de long en large,
Secouant sa terreur comme on fait d'une charge,
Et sondant de ses poings la dureté des murs.

« Quoi ! Les secrets divins qui pour tous sont obscurs,
Cet homme les connaît et n'y voit nul refuge !
Ignorant quel sera l'exécuteur, lui, juge,
Tout près du condamné qui le surveille, il dort,
Paisible, certain d'être obéi par la mort ?
Lui, vil esclave, il dort, ayant marqué son maître !
Ce crime monstrueux, qui pourra le commettre ?
Nous sommes seuls ici, dans ces quatre murs clos ;
Rien n'y saurait tenter les écumeurs de flots,

Ni les rôdeurs de nuit qui rampent sur la grève !
Cette porte est solide. Il dort ! Et moi, je rêve !
Si longues soient la nuit et l'angoisse, il viendra,
Le jour, devant qui tout, peur, ténèbres, fuira !
Oui, l'aurore, demain, la houri verte et rose,
Viendra m'illuminer pour une apothéose,
Et dans toute sa pompe aussi je saluerai
La Sultane sublime et serai délivré !
Délivré ! Suis-je donc tel qu'un chien à l'attache ?
Je rêve ! ou je suis fou de trembler comme un lâche !
Cet homme divaguait ! Qu'ai-je à craindre ici ? Rien !
Un poignard, disait-il ; quel autre que le mien,
Moi debout et dardant ma prunelle éclaircie,
Peut luire entre ces murs selon la prophétie,
Entre cet insensé plus faible qu'un enfant,
Et moi, qu'un bras robuste et bien libre défend ?
Moi, dormir cette nuit, sans souffle, à cette place ?
Sur le livre éternel, certes, rien ne s'efface !
Mais la folie encore est trop loin de mon front,
Si pour m'abattre aux pieds de l'archange aussi prompt,
Il faut que cette lame homicide soit celle
Dont la riche poignée à mon flanc étincelle,
Et que la main qui doit la sortir du fourreau
Soit la mienne ! Victime, être en plus le bourreau !
Cela se pourra-t-il, que le veuille Allah même ?
Moi, fort de ma raison et du pouvoir suprême,
Moi, sans remords, étant sacré par le succès,
Moi, qui viens de fermer au meurtre tout accès,
Je serais fou déjà d'y penser davantage !

Non, ce vieil astrologue est aveuglé par l'âge,
S'il est vrai que l'on puisse au ciel rien percevoir.
Pourtant il a prédit mon crime l'autre soir !
Ah ! quel spectre ai-je vu, levant sa main armée ?
Mais non ; c'est un reflet sous un peu de fumée !
La vaine illusion se détruit. — Je la vois
Par là qui se reforme et disparaît. — Des voix
Au dehors ont parlé ! — Des pas frappent la route !
— Plus rien ! — C'était le vent dans les feuilles, sans doute !
C'étaient mes propres pas dans ce silence affreux !
C'est la nuit qui m'oppresse et qui trouble mes yeux !
C'est la flamme qui va mourir et qui vacille !
C'est ce vieillard maudit qui sommeille immobile !
C'est l'aube que j'attends avec la liberté !
C'est l'univers entier sur son axe arrêté !
C'est la prédiction qui veut être accomplie !
Allah ! vais-je vraiment sombrer dans la folie !
Ces armes, ce poignard, s'agitent sous mes mains,
Ils me parlent de mort avec des mots humains !
Ma raison se débat, leur démence est plus forte !
Cela ne sera pas ! »

Il courut vers la porte,
L'ouvrit grande, et jeta ses armes dans la nuit.
Ce fut une lumière éteinte dans un bruit.
Il regarda, debout au seuil de la masure,
Sombre dans la clarté passant par l'embrasure :

« Le ciel, dit-il, est noir encore à l'Orient.

Mais ce poignard jeté, je puis en souriant
Attendre le matin, le pardon et la gloire ! »

Sa poitrine s'emplit d'un orgueil de victoire.

Comme il se retournait, une main brusquement
S'appuya sur sa bouche et sur son hurlement.

Le matin, Nour-Eddour se réveilla, tranquille,
Et le vit étendu tout droit devant l'asile,
Qui dormait, dépouillé par l'obscur assassin,
Comme il était écrit, un poignard dans le sein.

LES CYGNES

A Jacques Madeleine.

Sous des massifs touffus, au fond désert du parc,
La colonnade antique arrondissant son arc,
Dans une eau sombre encore à moitié se profile;
Et la fleur que le pampre ou que le lierre exile
Parfois brille furtive aux creux des chapiteaux.
L'eau sommeille; une mousse y fait de sourds cristaux.
A peine un coin du ciel en éclaircit la moire,
De sa lueur mourante où survit la mémoire
Des regards clairs tournés vers des cieux éclatants.
L'eau profonde ressemble à nos yeux, ces étangs
Où chaque siècle ajoute, avec d'obscurs mirages,
Au poids de sa lourdeur l'ombre de ses ombrages.
Elle dort, enfermant près du pur souvenir
Le pan du bleu manteau qu'elle veut retenir;
Mais sur le ténébreux miroir qui les encadre
Des cygnes familiers, éblouissante escadre,
Suivent le long des bords un gracieux circuit,
Et glissent lentement, en bel ordre et sans bruit,
Nobles vaisseaux croisant devant un propylée,
Comme un reste orgueilleux de gloire immaculée.

STELLA VESPERA

I

L'IMAGE de Florence en moi s'était dressée
Ce soir-là. De nouveau, j'y suivais en pensée
Les pas silencieux de Stella Vespera.
Sœur des merveilles d'art qu'un beau siècle inspira,
Elle m'avait charmé comme un pur marbre antique,
Et me hantait depuis, fantôme énigmatique.

On disait sa famille oubliée. Un secret
Cachait sa vie à tous. On ne la rencontrait
Que dans quelque musée illustre. Sur sa trace,
Comme un témoin souffert dont l'amour embarrasse,
Une vieille toujours traînait à quelques pas,
Les yeux fixés sur elle, et ne lui parlant pas,
Duègne ou mère, à la fois gardienne et protectrice,
Et tout en murmurant, soumise à son caprice.
Tous les jours, environ une heure avant le soir,
On la voyait venir du plus désert couloir

Faire choix d'un portrait de madone ou de dame
En lequel un vieux maître avait mis sa grande âme.
Elle restait alors, les bras croisés, couvrant
Le tableau d'un regard de défi, pénétrant
Et large, d'où partait vers la tête sans vie
Je ne sais quel éclair de dédain et d'envie.
Certe, avec ces chefs-d'œuvre au renom magistral
Elle aurait, sans pâlir, pu lutter d'idéal ;
Et moi-même, j'avais, au fond des galeries,
Dans quelque coin, derrière un pan des draperies,
Maintes fois contemplé cet entretien muet,
Antagonisme étrange où nul ne remuait
Du type impérissable et du type éphémère.
Chacun s'écartait d'elle ainsi que de sa mère.
On lui donnait vingt ans à peine. Une clarté
Comme un rayonnement entourait sa beauté
Qui, splendide, éclatait en floraison entière,
Mais se sculptait aussi, comme en un bloc de pierre,
Dans une incomparable et mortelle froideur.
Ceux que vers elle avait attirés trop d'ardeur
S'étaient sentis vaincus et terrassés sur place
Par une pesanteur de mépris et de glace
Qui tombait de ses yeux sans pareils. Son vrai nom,
Nul n'avait jamais pu l'apprendre, disait-on.
Comme elle apparaissait vers une heure tardive
Dans les palais, sans bruit, solennelle et pensive,
On lui trouva bientôt ce nom mystérieux
De Stella Vespera. Personne, jeune ou vieux,
Par prière ou présent, n'avait obtenu d'elle

Qu'elle posât jamais devant lui pour modèle.
Elle n'aimait que l'art d'autrefois, et semblait
Fuir le peintre au travail devant un chevalet.

Les curieux, lassés d'un effort inutile,
La laissaient disparaître au bas d'un péristyle
Dans l'ombre et dans la foule. On s'était contenté
D'une légende autour de sa sévérité.
On disait qu'autrefois, Stella, sans aucun voile,
Avait brillé, bijou d'un palais, sur la toile,
Conception d'un prince inconnu du pinceau,
Sans rivale, parmi les plus dignes du sceau
Des maîtres plus heureux dont la gloire se nomme.
Pour ce corps insensible, on disait qu'un jeune homme,
Un peintre florentin, plus tard s'était épris
D'un amour insensé mais fervent, et pour prix
Sut animer aussi cette autre Galatée.
Un soir qu'il l'appelait dans la salle écartée,
Il la sentit tomber dans ses bras doucement.
Quand il mourut, Stella, fidèle à son amant,
Fut prise du dégoût de sa métamorphose ;
Et pour se rendormir dans sa première pose
Comme autrefois, au ciel d'un art patricien,
Voulut chercher son cadre et son palais ancien ;
Mais soit qu'elle eût perdu la mémoire à cette heure,
Soit que le feu peut-être eût détruit la demeure,
Elle ne put jamais les trouver. C'est ainsi
Que Stella, sous l'élan d'un unique souci,
Errait désespérée, et jalouse de celles

Qui dans l'orgueil serein des formes immortelles
De musée en musée insultaient son destin.

D'autres disaient encore et tenaient pour certain
Que l'art avait en elle un malfaisant génie,
Dont le regard, tombé sur une œuvre finie,
Changeait la toile exquise en rebut d'atelier.

Tel était à Paris le conte familier
Qui depuis mon retour m'obsédait, plus encore
Ce soir-là ; car octobre, agitateur sonore,
Semait dans l'air les voix des souvenirs perdus.
Et ceux-là revenaient en moi plus assidus,
Tandis qu'avec Centi, sur la berge isolée,
Je suivais pas à pas quelque lointaine allée.
Je l'avoue, en tout temps je me suis abreuvé
Des choses d'outre-vie, et n'ai que trop rêvé.
Mais Centi, le grand peintre, avait poussé mon âme
Vers les mondes obscurs dont il trouait la trame ;
Et dans ses mots, parfois, filtrait subtilement
Le dangereux levain d'un bizarre aliment
Qui, bien loin du réel, comme un corps qu'on délie,
Me roulait aux confins troublants de la folie.
Ce soir, en regardant sous la fraîcheur des eaux,
Où les arbres en feu renversaient leurs arceaux,
Le brouillard s'épaissir dans ces autres portiques,
Je sentais que l'esprit des songes fantastiques
Dormait autour de nous. Par instinct, j'arrêtai
Le récit sur les bords de mes lèvres monté,

Pour ne pas réveiller ce tentateur tranquille.
Nous nous taisions, laissant derrière nous la ville.

Le peintre s'arrêtait; il murmura vers moi :
« Qu'est-ce que le génie, après tout? C'est ma foi
Qu'il est évocateur, aussi bien que prophète;
Que ce qu'il croit créer est l'image parfaite
D'un être que retient l'avenir ou la mort,
Ou qui, peut-être aussi, se cache à son effort,
Bien loin ou près de lui, mais dans son heure même,
Réalité vivante égale à l'art suprême,
Mais qu'un cercle défend, redoutable au désir,
Fatal à qui la cherche, et la voudrait saisir !

— Et selon vous, lui dis-je, il faudrait ainsi croire
La réalité fille ou sœur de l'illusoire? »

Il se tut quelque temps, et, plus calme, reprit :
« L'art est un miroir clair pour un puissant esprit !
L'ancêtre, dont le nom m'est un âpre héritage,
Eut, dit-on, la folie et la gloire en partage.
Mais c'est un fait, célèbre à Florence, jadis,
Que cinquante ans après sa mort, sous Léon Dix,
Dans cette ville même, on ne sait d'où venue,
Vivait aux yeux de tous une femme inconnue,
Laquelle était l'exact et merveilleux portrait
De son chef-d'œuvre à lui, qu'un grand prince montrait,
Et que tous renommaient à l'égal d'un prodige.

— Et qui donc le possède aujourd'hui ? répondis-je.

— Quelque vingt ans après son palais s'écroula
Dans la flamme avec lui. Mais laissons tout cela ;
Venez bientôt me voir et parler de Florence.
Je sens pour cette ville une étrange attirance ;
Et pour m'en délivrer il faudra bien qu'un jour
Dans la noble cité je m'éveille à mon tour. »

II

En entrant, j'admirais à loisir, d'habitude,
Le riche encombrement du cabinet d'étude ;
Comme de vieux amis, je les connaissais bien,
Tous ces dressoirs à jours de style italien ;
Ces ivoires jaunis, ces coupes, ces épées
Aux médailles d'acier par Cellini frappées ;
Ces bronzes florentins ; dans leurs cadres toscans
Ces bustes de seigneurs aux grands airs provocants,
Qui tous à leurs pourpoints portaient la même date.
Cette fois, je passai devant eux à la hâte,
Mais non sans me sentir brusquement traversé
Par la sensation d'un glorieux passé ;
Et les mots de Centi sur Florence, la veille,
Me semblèrent encor tinter à mon oreille.

L'atelier m'attirait ; et du premier coup d'œil
Je demeurai cloué de stupeur sur le seuil,
Comme un halluciné devant l'esprit qui passe.
Sur cinq grands chevalets qui tous me faisaient face,
Dans leurs cadres égaux, j'avais vu cinq portraits
Éternisant cinq fois d'un coup les mêmes traits.

Du plafond, tout autour, tombait en masses lourdes
La tenture au sujet païen, aux couleurs sourdes ;
Et magnétiquement je reportai les yeux
Vers les tableaux, travail d'un art prestigieux,
Sur lesquels un jour vif affluant dans la salle
Versait à pleins carreaux sa nappe triomphale.

Chacun semblait le but d'un vouloir différent.
L'on eût dit du premier quelque tout neuf Rembrandt.
C'étaient les mêmes fonds d'épaisses atmosphères
Et d'obscurité chaude aux attrayants mystères ;
Mais jamais le pinceau du maître hollandais
N'avait si loin poussé les ténèbres ; jamais
Si merveilleusement il n'en creusa les ondes
Sous une transparence aux caresses profondes.
Quant au visage même, à peine il paraissait
Sur les bords de la nuit qui l'ensevelissait.
Mais en me rapprochant, contemplateur avide,
Quelque baigné qu'il fût par une ombre fluide
Avare des blancheurs qu'elle dérobe au jour ;
Quelque indécis que fût l'harmonieux contour
Du col à la poitrine où le sein vient de naître ;

Il me fallait aussi sur-le-champ reconnaître
Une noblesse éparse au sommet de ce front,
Dans les vagues lueurs qui plus bas se fondront;
Une suavité dans cette chevelure
Onduleuse; une grâce enfantine et si pure
Sur ces lèvres; partout, pour chaque ligne enfin,
Une virginité de calme séraphin,
Une fleur de jeunesse, une aristocratie
De rêve, s'unissant dans sa gloire adoucie
A la solennité d'une apparition
Dont Rembrandt n'a jamais cherché l'impression.

Concevez à présent cette confuse image
S'avançant de degrés en degrés, d'âge en âge,
De toile en toile, vers la lumière et vers vous;
Du fond de ces vapeurs au rayonnement roux,
Voyez-la s'imprégner chaque fois d'une vie
Plus intense, toujours à l'ombre plus ravie,
Virginale toujours, mais femme cependant
De plus en plus, plus fière aussi vous regardant,
Et des limbes premiers de son adolescence
Arrivant, sous l'essor de sa jeune puissance,
Jusqu'à l'éclosion enfin d'une beauté
Sûre d'avoir conquis son immortalité.
Tels j'admirais, plongé dans de longues extases,
Ces portraits successifs, insaisissables phases
De la forme endormie encor dans sa candeur
A la forme éveillée en sa riche splendeur,
Qui se connaît et qui s'impose, de la vierge

Qu'un songe inconscient et sans amour submerge
A celle qui se sent aimée, et dont les yeux
Ne réfléchissent rien d'un cœur silencieux.
Et maintenant, tout près de moi, la pâle tête
Qui dans le dernier cadre, illusion complète,
Respirait, échappée aux baisers de la nuit;
Dardait vers moi l'éclair d'un regard qui poursuit;
S'enveloppait de vie et d'éclat, palpitante
Des vivaces espoirs d'une héroïque attente,
Et magnifiquement, comme un matin d'été,
Épanouie au sein de sa propre clarté;
Ainsi qu'en un miroir un reflet qui s'obstine,
C'était bien cette fois la tête florentine
De Stella Vespera, telle que bien souvent
Naguère je l'avais contemplée en rêvant.

Jamais l'art ne fixa d'une main plus fidèle
Dans son panthéon chaste un glorieux modèle;
Jamais aussi, devant le génie et l'amour,
Plus belle vérité ne se fit voir au jour.

Ainsi, mon souvenir, dans sa forme absolue,
Triomphant, tout à coup se dressait à ma vue,
M'enchaînait de nouveau, si loin! et se parait
D'un charme plus profond fait d'un nouveau secret,
Sacrant tout l'atelier du silence des temples!
Et moi, je m'abîmais dans ses prunelles amples.
Bien des heures, j'avais jusqu'ici médité,
En pensant à ses yeux, sur leur étrangeté;

Ce jour-là, tout à coup, sur l'image imprévue
J'en surpris la raison restée inaperçue.
« Oui, me dis-je, en effet, l'un de ses yeux est noir
Et luisant comme l'encre, et l'autre, comme un soir
Sans lune, est d'un bleu sombre étoilé de lumières;
Et leurs disques rivaux emplissent les paupières ! »

Enfin, un dernier cadre, isolé dans un coin
De l'atelier, forçait ma vue un peu plus loin.
Ce n'était qu'une ébauche, une esquisse légère,
Mais toujours de Stella, l'obsédante étrangère.
Quel nimbe reluirait sur ce front renaissant ?
Centi voulait-il donc, d'un désir tout récent,
Artiste inassouvi, surpasser la nature,
Et jusqu'au surhumain tenter une aventure ?
Ou bien, comme il avait, magicien de l'art,
Suivi cette beauté d'un scrupuleux regard
Dans son progrès, depuis l'aube crépusculaire
Jusqu'à l'heure qu'un ciel d'apothéose éclaire,
Allait-il la poursuivre, artiste sans pitié,
Dans son déclin aussi chaque jour épié ?

Et le temps s'écoulait. Mes yeux enthousiastes
Toujours interrogeaient ce visage en ses fastes;
Et, comme sur les bords d'un puits vertigineux,
Je me sentais sans fin pris dans les mille nœuds
D'une énigme enlacée à l'énigme contraire;
Et nul raisonnement ne pouvait m'y soustraire;
Et, dans la vaste salle où je demeurais seul,

Il me semblait parfois que l'esprit de l'aïeul
Derrière moi veillait au fond des angles sombres ;
Car vers les murs déjà s'amoncelaient les ombres.
Le soir vint. Éperdu d'extase, stupéfait,
Je regardais toujours. Le génie, en effet,
Ne laisse pas en vain sur ses œuvres l'empreinte
D'une forte pensée. Une énergique étreinte
Sort toujours de la toile abandonnée, et tient
Dans son réseau subtil le profane qui vient
Troubler impudemment l'atelier solitaire.

La nuit s'épaississait au fond du sanctuaire,
Noyant tout, chevalets, cadres et cheveux blonds.
Alors, et malgré moi, furtif, à reculons,
Je partis lentement, chassé par ces fronts pâles
Qui, lumineux, pareils à de larges opales,
Paraissaient, sous le flux des ténèbres montant,
M'enfoncer un regard de foule inquiétant.

Le malheur s'abattit sur moi cette nuit même,
Et pour longtemps crispa sur mon cœur sa main blême.
Au fond d'une retraite, au loin, et dans l'oubli
De Stella, je vécus un temps enseveli.

III

Je revins. Quelques jours plus tard, dans un musée,
Je promenais sans but ma tristesse apaisée,
Quand je vis disparaître, au bas d'un escalier,
Une vieille en costume au style singulier,
Qui me remémora la vierge d'Italie
Qu'à ses portraits lointains une énigme relie.
Je voulus pénétrer ce secret jusqu'au bout,
Et courus chez Centi. Je le trouvai debout
Devant sa dernière œuvre; et ses yeux, dans l'ivresse
Du triomphe, élevaient leur brûlante caresse
Sur la toile achevée, et seule cette fois.
Lui-même s'agitait, parlant à haute voix,
Artiste émerveillé devant son propre ouvrage.
Dès l'abord, une joie éclaira son visage;
Il s'élança, me prit le bras, et, m'entraînant
En face du tableau, s'écria : « Maintenant,
Regardez!... Répondez! N'est-ce pas, qu'elle est belle?
N'est-ce pas, qu'elle arrive à l'amour qui l'appelle? »

Et moi, je regardais déjà, me demandant
Comment il avait pu, d'un effort ascendant,
Faire plus resplendir la tête sans rivale,
Et, par plus de magie, en un plus pur ovale

Vivifier ces traits sous un ciel ébloui.
Comme autrefois, toujours, c'était bien aujourd'hui
Le beau front lumineux et chargé de pensées;
Mais son éclat, vainqueur des ombres dispersées,
Brillait plus éloquent encore; il se gonflait,
Flamboyant, agrandi sous le double reflet
D'un éternel bonheur et d'une paix conquise.
C'était, sous la lueur changeante qui l'irise,
La même chevelure aux anneaux blonds et bruns,
Libres et déroulés sans fin, dont quelques-uns,
Voluptueux flocons qu'un sein grec illumine,
Flottaient confusément aux bords de la poitrine.
Mais, plus souple auréole et plus suave encor,
S'épandait sur le cou leur opulent trésor.
Les yeux étaient toujours aussi pleins, aussi chastes,
Aussi profonds, l'un bleu comme les nuits néfastes
Sans lune, l'autre, noir comme l'encre, et tous deux
Limpides; mais le large éclair qui sortait d'eux
N'était plus la clarté de l'orgueil ni du rêve;
C'était l'ardent rayon de l'amour qui se lève;
Et la lèvre, plus rouge encor, plus finement
Découpée aujourd'hui, comme pour le serment
Et pour l'aveu, s'ouvrait au baiser qui l'attire.
On sentait à travers ce superbe sourire
La victoire éclater dans la soumission,
Comme aussi dans ces yeux, avec la passion,
Passer l'enivrement d'une beauté céleste.
Et comme refoulant derrière elle, d'un geste,
Et pour jamais, bien loin, les brumes d'autrefois,

Par un miracle d'art qui renverse les lois,
Dans la pleine lumière où chaque trait s'anime
Elle avançait vers nous son visage sublime.

Et c'était l'idéal, pensais-je, que là-bas,
Malgré tout, l'autre encor ne réalisait pas.

« Enfin ! s'écria-t-il, cette fois, c'est bien elle !
N'est-ce pas, qu'elle vit ? n'est-ce pas, qu'elle est belle ?
Une âme plane aussi sur ma création,
Et ton cœur bat en moi, divin Pygmalion !
Qui donc a pu railler ton amour ineffable ?
Ta Galatée, ô Grec ! n'était point une fable !
Ce n'est pas ta statue au marbre radieux
Qui s'anima pour toi sous le souffle des dieux.
Non. Mais ils t'ont permis, ton œuvre terminée,
De rencontrer alors la femme devinée !

— Celle-là, quant à moi, j'en reste convaincu,
Lui dis-je, n'est qu'un songe, et n'a jamais vécu.
Mais les autres, Centi ! Vous avez, je le jure,
Sous le soleil de tous vu passer leur figure !

— Où donc l'aurais-je pu ? dit-il. Mais que me font
Ces ébauches, d'ailleurs ! Dans leur néant profond
Qu'elles rentrent ! Voici la seule qui soit faite
Pour moi, l'évocateur, ou pour moi, le prophète !
Et maudits soient-ils tous, les pinceaux ! Je suis né
Trop tard, ou bien trop tôt. L'amour est condamné !

Car l'amour est au fond du royaume des rêves,
Dans les bosquets perdus qu'ont remplacés les grèves,
Dans les mondes encor sans voix et sans échos,
Dans le silencieux amas des vieux chaos,
Dans la poussière d'or des mirages splendides,
Ou dans les paradis noyés des Atlantides!
Oui, je vous dis qu'un jour elle vivra, sinon
Qu'elle est morte à jamais sans avoir su mon nom! »

Et pendant qu'il parlait, je voyais sur sa lèvre
Trembler le désespoir furieux et la fièvre.
« Regardez, reprit-il, elle a chassé la nuit
Qui jadis l'entourait, jalouse, et qui s'enfuit!
Elle apparaît, semblable à l'étoile dernière,
Sur mon cœur épanchant tout un ciel de lumière!
Et je l'aime! Et jamais l'éclair d'un œil vivant,
Je le sais, ici-bas n'a frappé plus avant,
Ni fait plus tressaillir les profondeurs d'une âme!
Dans l'amour infini d'un amant, jamais femme,
Comme une reine au fond d'un palais, n'a marché,
De salle en salle, aux chants d'un orchestre caché,
Vers un trône plus beau, d'un pas plus sûr! Je l'aime,
Celle-ci dont ma main a retracé l'emblème,
La morte, ou l'invisible encor, l'être innomé
Qui, si j'avais vécu plus tôt, m'aurait aimé,
Qui m'aimerait plus tard, si je pouvais revivre!
La femme qui peut-être à l'heure même enivre
Quelque part d'autres yeux, ô rage! que mes yeux,
Et qui doit, loin de moi, mourir sous d'autres cieux!

Ah! si vraiment tu vis, si je pouvais le croire,
Périssent d'un seul coup mon génie et ma gloire!
Et vienne aussi la mort! Je l'accepte, content,
Pourvu que je te voie une heure, un seul instant,
Et te parle, et t'entende, et t'admire, et t'adore,
O toi qui m'aimeras! ô femme dont j'ignore
La patrie et le nom! toi qui prends mon destin,
Et souris comme au ciel l'étoile du matin! »

Je frémissais ainsi qu'un blessé que l'on touche,
Et mon secret déjà s'échappait de ma bouche;
Derrière nous un bruit de pas, en ce moment,
Nous fit nous retourner tous les deux brusquement
Vers le vaste rideau qui recouvrait l'entrée.
Dans un angle une main, vive lueur montrée,
Avec un geste prompt l'écarta tout entier,
Repliant les anneaux sur la tringle d'acier.
Et debout sur le seuil, grande et noble statue,
Une femme était là, royalement vêtue,
Comme en un autre cadre, immobile, ses traits
Recouverts d'un long voile aux attirants secrets,
Pareille aux visions des nuits surnaturelles,
Qui, dilatant d'effroi les yeux fixés sur elles,
Fascinent les vivants par leur solennité.
Une femme était là, sûre de sa beauté,
Au maintien qu'aussitôt j'avais cru reconnaître,
Et vers qui, jaillissant de la haute fenêtre,
Comme pour un salut, ruisselèrent d'un bond
Les feux enorgueillis du soleil moribond.

A peine elle aperçut la peinture immortelle,
Que l'ombre étincela sous la riche dentelle;
Alors, d'une voix lente, au timbre musical
Comme le clair écho d'un sonore métal,
Elle laissa tomber ces mots dans le silence :

« Au beau siècle de l'art, autrefois, dans Florence,
Grand parmi les plus grands fut l'un de vos aïeux,
Dont le chef-d'œuvre était le portrait merveilleux
De mon aïeule à moi, qu'on nommait par la ville
L'étoile du matin. Dans un siècle infertile
Votre nom seul rayonne. En vous je reconnais
Le plus digne héritier des anciens; je venais
Demander au Centi revivant de renaître
Sous le divin pinceau qu'il tient de son ancêtre,
Moi, dont le nom, là-bas, est l'étoile du soir ! »

Et moi, je frissonnais plus fort, car je pus voir,
Son voile ôté, Stella vers l'œuvre prophétique
Marcher, reflet palpable et modèle identique;
Je sentais mes cheveux se hérisser d'effroi,
Car Centi tout à coup s'était rué sur moi,
Car ses ongles m'entraient dans la chair leurs tenailles,
Et j'entendais courir, en rayant les murailles,
Le rire aigu qui glace et qui pénètre en nous,
Le rire intarissable où se tordent les fous !

RÉVOLTE

Car les bois ont aussi leurs jours d'ennui hautain;
Et, las de tordre au vent leurs grands bras séculaires;
S'enveloppent alors d'immobiles colères;
Et leur mépris muet insulte leur destin.

Ni chevreuils, ni ramiers chanteurs, ni sources claires.
La forêt ne veut plus sourire au vieux matin,
Et, refoulant la vie aux plaines du lointain,
Semble arborer l'orgueil des douleurs sans salaires.

— O bois! premiers enfants de la terre, grands bois!
Moi, dont l'âme en votre âme habite et vous contemple,
Je sens les piliers prêts à maudire le temple.

Un jour, demain peut-être, arbres aux longs abois!
Quand le banal printemps ramènera nos fêtes,
Tous, vous resterez noirs, des racines aux faîtes!

LA PRISON

Comme les hauts piliers des vieilles cathédrales,
O rêves de mon cœur, vous montez ! Et je vois
L'ancien encens encore endormir ses spirales
A l'ombre de vos nefs, ô rêves d'autrefois !

Comme un orgue dompté par des mains magistrales,
O ma longue douleur ! je t'écoute ; et ta voix
Murmure encor l'écho des plaintes et des râles
Que j'ai depuis longtemps étouffés sous mes doigts !

— Allons ! prêtre enfermé qui saignas sous l'insulte,
N'as-tu pas renié ton église et ton culte,
Et brisé l'encensoir aux murs de ta prison ?

Debout ! Étends les bras sans fermer les paupières !
Qu'ils croulent, ces arceaux dont tu sculptas les pierres,
Dût leur poids t'écraser du coup, comme Samson !

LE VIEUX SOLITAIRE

Je suis tel qu'un ponton sans vergues et sans mâts,
Aventureux débris des trombes tropicales,
Et qui flotte, roulant des lingots dans ses cales,
Sur une mer sans borne et sous de froids climats.

Les vents sifflaient jadis dans ses mille poulies.
Vaisseau désemparé qui ne gouverne plus,
Il roule, vain jouet du flux et du reflux,
L'ancien explorateur des vertes Australies !

Il ne lui reste plus un seul des matelots
Qui chantaient sur la hune en dépliant la toile.
Aucun phare n'allume au loin sa rouge étoile;
Il tangue, abandonné tout seul sur les grands flots.

La mer autour de lui se soulève et le roule;
Et chaque lame arrache une poutre à ses flancs;
Et les monstres marins suivent de leurs yeux blancs
Les mirages confus du cuivre sous la houle.

Il flotte, épave inerte, au gré des flots houleux,
Dédaigné des croiseurs aux bonnettes tendues,
La coque lourde encor de richesses perdues,
De trésors dérobés aux pays fabuleux.

Tel je suis. Vers quels ports, quels récifs, quels abîmes,
Dois-tu les charrier, les secrets de mon cœur ?
Qu'importe ? Viens à moi, Caron, vieux remorqueur,
Écumeur taciturne aux avirons sublimes !

HEMRICK, LE VEUF

I

Un amas orageux charge les horizons
Des gorges de Carnac aux sauvages gazons;
Aux vieux troncs crevassés de profondes gerçures;
Aux grands dolmens rangés dans la brume, tout droits;
Aux flaques rougissant sur les bords par endroits,
Où, comme un assassin couvert d'éclaboussures,
Avant de disparaître au revers du plateau,
Le soleil vient laver sa face et son manteau.

Un grondement lointain comme un signal s'approche.
Et de l'Est asombri, par bonds, de roche en roche,
Sur le sol où se traîne un reflet en lambeaux,
La voix plus menaçante après un court silence,
Le souffle bref, la nuit se déploie et s'élance,
Pleine d'éclairs subits qu'on croirait des flambeaux

Allumés à la hâte, éteints à l'improviste,
Promenés par des bras tendus vers une piste.

Par les âpres sentiers qui tournent dans le val,
Laissant à chaque pas trébucher son cheval,
Hemrick, le veuf, encor ferme et haut sur la selle,
Pâle, et les yeux là-bas fixés sur l'occident,
Regagne sans valet sa demeure; et pendant
Que tout près d'éclater l'orage s'amoncelle
Sur sa tête, il écoute en lui, profondément,
Retentir les échos d'un vaste ébranlement.

Car dans son âme, ainsi qu'un mineur dans la mine
Entre d'étroits couloirs rampe, creuse et chemine,
Et depuis très longtemps, la lampe sourde au poing
Ou le pic dur levé, se dévoue à sa tâche,
S'acharne sur le roc, frappe, écarte et détache
Quelque bloc descellé qu'on ne remplace point,
Dans son âme dardant des lumières livides,
Un soupçon a creusé de lamentables vides.

Ah! que de jours maudits et que de nuits bien plus
Maudites l'ont étreint dans un flux et reflux
De doutes, de stupeurs, de luttes, d'agonies,
Depuis le premier coup mystérieux porté
Dans sa douleur pieuse et dans sa loyauté!
Depuis que, pour blêmir au glas des insomnies,
Il suivait l'invisible et fatal promeneur
Sapant tout ce qui fut sa gloire et son bonheur!

Sa confiance était comme un sol granitique
Où ses pensers, hautains ainsi qu'un bois antique,
Pleins d'une sève auguste, et les rameaux unis,
En défiant l'acier des haches assassines,
Puissamment agrafés, enfonçaient leurs racines;
Visités par la mort, et désormais sans nids;
Saignant de tous côtés comme des troncs d'érables;
Tristes, mais beaux toujours, brisés, mais vénérables.

L'odieux travailleur aux efforts grandissants
Avait si bien repris son œuvre en tous les sens;
Il avait tant rongé, tant fouillé sans relâche
Les précieux filons du trésor souterrain;
Tant perforé la voûte avec son bec d'airain;
Tant crié vers le jour d'une voix rauque et lâche,
Que le jour s'était fait dans un énorme puits,
Et que tout un passé s'abîmait sans appuis.

Avec un grand fracas de ramures penchées
Qui s'effondrent, froissant leurs feuilles desséchées,
Tout croulait à la fois dans l'espace béant,
Et l'honneur, et l'amour, et l'amitié, — chimères!
Tout, tout, jusqu'à l'espoir des vindictes amères,
Tout avait disparu dans l'antre du néant;
Et la foudre pouvait choisir Hemrick pour cible :
Il n'était déjà plus qu'un sépulcre insensible.

II

Partout où se croisant pour les muets combats
Les regards dans les cœurs se plongent ici-bas;
Dans tous les temps, sous tout climat, sur tout rivage,
C'est la loi qu'à son tour, éperdu, terrassé
Par le voluptueux désir qui l'a blessé,
L'orgueil d'un front viril, enivré d'esclavage,
S'est laissé choir aux pieds d'une fille aux beaux yeux
Qui l'écrase en jouant, sphinx alerte et joyeux.

Mais si jamais amour fut l'aurore d'un songe
Immortel, un serment sembla moins un mensonge;
Si jamais un regard, un sourire, une voix,
Furent clarté, reflet divin, son angélique;
Si jamais, comme au fond d'un temple une relique,
Une vierge adorée eut un riche pavois,
Ce furent ton amour, ton serment, ton visage,
Ce fut toi, Myriann, idole au faux présage!

Et de tous ceux enfin domptés par le tourment
Qui fait d'un homme libre un misérable amant,
Tel qu'un vaincu qui tombe à genoux sans cuirasse,
Lui-même devant tous prompt à se désarmer,
De ceux-là dont le mal est de croire et d'aimer,
Qui donc, portant plus haut la fierté de sa race,

L'humilia plus bas que Hemrick, devant toi,
Myriann! plus docile et courbé sous ta loi?

Lui, le Breton épris des hasards, dont l'épée
Sans cesse étincelait à quelque œuvre occupée;
Lui, l'altier successeur d'aïeux vindicatifs,
Qui méprisait l'amour et haïssait les chaînes,
On le vit, oubliant sa superbe et ses haines,
N'avoir d'autres soucis que tes désirs furtifs,
Que l'ombre de ton front chassée, ou d'autre ivresse
Que de faire à ta vie un rempart de tendresse!

Dix ans, tu lui souris, sans que ta douce main,
Comme pour lui cacher l'anneau d'or de l'hymen,
Ait une fois tremblé de crainte dans la sienne!
Sans qu'à ta lèvre rose ou qu'à ta joue en fleur
Résidât le silence ou courût la pâleur
D'un remords né la veille ou d'une faute ancienne;
Et les lacs bleus des bois entre les joncs luisants
Sont moins clairs que tes yeux ne furent clairs, dix ans!

Et quelle âme, elle-même à ce point avilie,
A ce point se traînant dans l'écume et la lie
Des mystères impurs de ce monde pervers,
Aurait pu, même une heure, un seul instant jalouse,
Pour y lire les mots qu'enfouit une épouse,
Regarder par delà ton front lisse, à travers
Le limpide cristal de ton amour, ô femme!
Sans reculer bien vite et se sentir infâme?

Loin des villes, d'ailleurs, hérissant ses trois tours,
Le manoir de Hemrick, ancien nid de vautours,
Avait le vieux renom de se fermer aux fêtes;
Et tous deux, le front ceint de rayons, coutumiers
De solitude et d'ombre, et de paix, vous aimiez,
Couple heureux, à sentir vos âmes satisfaites,
Au murmure tranquille et sacré des forêts,
Se confondre au réveil des calices plus frais.

Mais non, Hemrick! Ton âme ardente était de celles
Où le même foyer fait deux parts d'étincelles,
Qui brûlantes d'amour, sont chaudes d'amitié;
Ton âme était le champ dont le sillon immense
Pour les doubles moissons se trace et s'ensemence;
Et chaque jour ainsi tu donnais la moitié
De toi-même à l'ami loyal, au frère d'armes,
Mort aussi, pour rouvrir la source de tes larmes!

O morts! couchés là-bas sous le plomb bien scellé,
Dans votre lit bien clos, sans serrure et sans clé,
Dormez l'un après l'autre à la garde des anges,
Complices embaumés d'un fraternel regret!
Car avec vous descend dans la fosse un secret
Dont les vers vont nourrir leurs discrètes phalanges;
Et celui qui là-haut n'en avait rien compris
N'en connaîtra jamais l'inexigible prix.

Lui, survit, foudroyé par deux fois, solitaire,
Inerte, inconsolable; et toujours vers la terre,

Du matin morne au soir lugubre, l'œil baissé,
Il reprend le chemin du cher pèlerinage;
Et sa double douleur augmente avec son âge;
Et vos traits qu'il évoque émergent du passé
Plus glorieux, plus beaux, plus purs, ineffaçables,
O morts! qu'il a lui-même étendus sous les sables!

Morts bénis, allongeant vos membres décharnés!
Si pour la trahison vous êtes jadis nés,
Vous avez savamment vécu la tête haute;
Et n'ayant point monté les cavales sans mors
Des passions sans crainte et sans pudeur, ô morts!
Ayant vaincu la vie, oubliez votre faute,
Confiants tous les deux, abrités, n'est-ce pas?
Dans l'ombre impénétrable et lourde du trépas!

Hemrick! c'est trop longtemps te complaire au supplice
Des pleurs sur les tombeaux, du blasphème qui plisse
Ton front qu'un orgueilleux bonheur avait sculpté!
Viens! Penche-toi; souris vers la blonde auréole
De ce frêle orphelin qui t'implore, symbole
De l'amour renaissant de sa fragilité,
Consolateur suprême, adorable héritage,
Où ton désir s'obstine à revoir une image!

Mais il marche, l'enfant qui jouait au berceau
Quand la mère en tes bras se roidit, sous le sceau
De la mort étendant sa main séparatrice;
Et tu cherches toujours, d'un regard jamais las,

Dans son jeune regard l'ancien azur, hélas!
Chaque jour, ravivant ta large cicatrice,
Tu cherches sur sa lèvre un écho d'autrefois,
Tu tressailles d'entendre, hélas! une autre voix!

Hélas! ceux qui sont nés sous de sombres auspices
Ne se rendront jamais les étoiles propices!
Et pour toi l'avenir a de plus durs arrêts;
Et tu la fermeras, ta bouche palpitante
Dans la longue prière et l'inféconde attente!
Car il était écrit que tu ne vieillirais,
Père aux espoirs frustrés, aux caresses déçues,
Que pour le choc plus fort des célestes massues!

Il grandit; et voilà que déjà dans ses jeux
S'allume en son œil fixe un éclair courageux;
Que sa fierté s'essaie à des accents plus mâles;
Et, tout à coup, plus prompt que la flèche qui part,
Le reflet d'un visage, un jour, de part en part,
A traversé ta moelle et figé tes chairs pâles,
Frémissantes, après, d'avoir bien entendu
Le son d'une autre voix dont le souffle est perdu!

Tu pâlis, tu frémis par instinct; tout ton être,
Au bord d'un précipice insondable, peut-être
A tremblé d'accueillir l'affreux pressentiment;
Mais pour chasser bien loin cette pensée obscure,
Basse comme un affront fait à la sépulture
D'un ami pour jamais sans voix, fébrilement,

Sans qu'il lui fût permis de germer ni d'éclore,
Tu l'arrachas, confuse à tes tempes encore!

Va! tu la rejetais de tes tempes en vain!
Car il est entre tous un infernal levain
De martyres sans nom, sans pitié ni remède,
Un philtre qui bouillonne et dévore les cœurs,
Surpassant le venin des terribles liqueurs
Que la hutte sauvage en avare possède;
Et, pour empoisonner un homme, un seul instant
Lui suffit, et c'est trop d'un symptôme flottant.

Tu t'indignes en vain; en vain tu te récries
Et demandes pardon à leurs cendres chéries!
Car un appel de jour en jour plus triomphant
T'attire et te retourne anxieux, et te cloue,
Muet, tordu d'angoisse et la glace à la joue,
Éloigné de ton fils, du fatidique enfant
De la morte, et te force à saisir au passage
On ne sait quel vivace et plus sûr témoignage!

Est-ce bien là ton fils, l'innocent qui grandit
Dans tes salles? Celui que toi, père maudit,
Tu contemples, hagard de voir que dans son geste
Se trace d'heure en heure un vivant souvenir,
Que sur sa lèvre un pli connu va revenir,
Que le feu d'un regard inoubliable reste
Sous son front, et qu'enfin, dans l'étrange héritier,
Un mort semble vouloir revivre tout entier!

Loyal, certe, et fidèle, et brave, et magnanime,
Soit parmi les clameurs du combat qu'il ranime,
Soit pacifique, au seuil de l'hôte hospitalier,
Serein, et la main ferme entre ta main qu'il serre,
Jeune et beau, fort et doux, et pour chacun sincère,
Il l'était autrefois, avant de sommeiller
Sous les cyprès aussi, là-bas, rigide et grave,
Loué par l'épitaphe où ta douleur se grave!

S'ils souffrent en damnés, les jaloux, quel que fût
L'indice qui les tient embusqués à l'affût;
Tous ceux qui de cléments deviennent sanguinaires,
Pareils aux sectateurs des Molochs altérés,
Aux tigres bondissants hors des épais fourrés,
Que souffrent-ils donc, ceux qui, pleins de sourds tonnerres,
Affamés de carnage et masquant leur flambeau,
Heurtent leurs poings crispés aux pierres d'un tombeau!

Ah! crispés sont tes poings! Et sous ton crâne chauve
Effrayants sont tes yeux dans leur cavité fauve,
Chaque fois qu'éperdu de ton lâche dessein,
Compulsant ta mémoire aux fidèles archives,
Suscitant un par un dans tes marches pensives
Les fantômes du mort, du compagnon serein,
Tu les vois s'ajuster sur le fils qui t'embrasse,
Et t'apparaître tous incarnés dans ta race!

Sous ton toit qu'ont quitté tes anciens serviteurs,
Où tu dardes, blanchi, tes yeux inquisiteurs,

Elle éclate à la fin, l'atroce ressemblance
Dont mille fois, la nuit, comme un vil espion,
Tu surpris, lampe en main, la lente éclosion,
Labourant sous tes doigts ta poitrine en silence,
Pour ne pas réveiller l'inconscient témoin
D'un crime enseveli sous les ombres au loin !

Elle éclate à la fin, et t'obsède et te brave,
En ce jeune homme fier, et magnanime, et brave,
Et loyal, et sincère, à qui tu n'accordas
Depuis longtemps déjà qu'un amour fait de haine ;
Et s'il parle, ton sang bout et gonfle ta veine ;
Et s'il veut t'embrasser, tu crois revoir Judas ;
Et dès qu'il te sourit, tu dresses vers les tombes
Un bras impatient de doubles hécatombes !

Vastes ou non, polis ou froids, bleus, gris ou noirs,
Si les yeux contemplés sont vraiment des miroirs,
C'est que seul il s'y voit, celui qui les regarde ;
Et dans ceux de l'épouse et dans ceux de l'ami
Si jamais tu n'as vu le reptile ennemi,
C'est qu'autour de ton âme il faisait bonne garde,
L'ange qu'à sa défense avait placé l'orgueil,
Et que nul sifflement n'en franchissait le seuil.

Dans la coupe où jadis débordait l'ambroisie,
Tu le sais, à présent, combien l'hypocrisie,
Sans défaillir peut-être et dès les premiers jours,
Savait mêler pour toi l'invisible ciguë ;

Et combien peut la honte être aisément vaincue,
Et le plus long mensonge être sans remords lourds,
Et l'étreinte dernière être encor calculée,
Pour ceux-là dont l'extase était l'heure volée!

Et cependant, — telle est notre nature, tel
Son besoin d'une idole et son besoin d'autel, —
Malgré la ressemblance où ta stupeur s'abreuve,
Tu te reprends quand même à douter par moment,
A t'écrier parfois dans ta ferveur : « Il ment!
Le jeune homme pervers, l'accusateur sans preuve,
Le fils dénaturé qui souille à lui tout seul
Sa mère au front sans tache à travers un linceul! »

Mais quand alors, ainsi qu'un justicier farouche,
La narine renflée, et l'écume à la bouche,
Prêt à bondir devant ce jeune homme étonné,
Et ton choix déjà fait sur quelque panoplie,
Tu ramènes ton bras avant l'œuvre accomplie,
Qui pourrait lire au fond de l'élan refréné,
Si c'est l'accusateur de la morte, ou lui-même,
L'autre mort, que tu veux frapper dans son emblème!

La preuve irrécusable, elle est là, devant toi!
Celle qui déserta ton honneur et sa foi,
Aurait-elle avoué sa faute et sa traîtrise
Au prêtre murmurant son bréviaire banal;
Ce prêtre, sans respect pour le saint tribunal,
T'aurait-il tout redit par peur ou par surprise,

Ah ! De quel poids nouveau pèseraient ses aveux,
Et quel frisson plus grand courrait dans tes cheveux ?

Des témoins ? Il en est qu'on menace ou soudoie !
Un imposteur, afin que bien mieux on le croie,
Peut dans un coffret d'or habilement caché
Flétrir sur le vélin la plus chaste mémoire,
Et trouver le moment, le mur creux ou l'armoire ;
Au spectre qu'en sa couche un remords a touché
Et qui parle aux vivants d'une œuvre expiatoire,
On peut crier : Je rêve une impossible histoire !

Mais lui, le propre fruit du ténébreux forfait,
Bien plus haut mille fois que jamais n'eussent fait
Témoin, coffre qu'on brise, éphémère statue,
Ce revenant réel, fait de chair et de sang,
Nuit et jour il raconte un amour si puissant,
Que l'amant dans sa forme en lui se perpétue
Et témoigne, et t'accable, et t'insulte, et se rit
Du vertige où tournoie et sombre ton esprit.

Oui, c'était bien le fils du compagnon coupable,
C'était le compagnon lui-même — horreur palpable ! —
Qui s'était devant toi redressé, trait pour trait,
Comme un ressuscité qu'a rajeuni la bière,
Ce matin-là, debout, calme dans la lumière,
Cynique dans son crime au châtiment soustrait !
Et pour ne pas céder aux démences soudaines,
Tu t'es enfui livide, au hasard, par les plaines.

Tout le jour, à travers landes, vallons et bois,
Plein de larmes, ainsi qu'un vieux cerf aux abois,
Poursuivi par la meute ardente et découplée
Des jours heureux chantant dans ton long désespoir,
La soif inextinguible au gosier, jusqu'au soir,
A travers la campagne ironique et peuplée
De visions d'amants qui rapprochent leurs fronts,
Tu passas, tu rougis tes fiévreux éperons!

— Vengeance! Cri féroce et stupide espérance,
Qui dans l'affolement d'une horrible souffrance
Sors partout et toujours d'un cœur d'homme jaloux!
A quel rêve jamais as-tu rendu la vie?
Et qui donc, ta rancune une fois assouvie,
Dans un sein ruisselant toujours par mille trous
N'enfonce point encor ses dix ongles avides,
Conseillère sanglante aux promesses perfides?

Tout le jour, dans ses yeux au brouillard épaissi,
Dans sa cervelle en proie aux griffes sans merci,
Tu t'élanças du fond des soupirs et des râles;
Tu rugis dans sa voix qui frappa sans repos
Au loin sur la nature en paix et sans échos,
Vengeance! toi qu'on montre aux murs des cathédrales,
Inutile transport des hommes furieux!
Divine volupté, qui mens, comme les dieux!

Ils dorment tous les deux, là-bas, au cimetière!
Pour la noble victime et pour sa soif entière

Ils n'ont plus de frayeur, ni de sang, ni de chairs!
Et l'outragé ne peut que reboire sa honte!
Et quand un flot de pourpre à sa face remonte,
Il doit laisser tomber son poignard sans éclairs,
Et laisser faire à Dieu, qui pèse, compte et juge,
Et contre qui les morts n'auront pas de refuge!

S'ils étaient là, tout près, les voleurs de son nom,
Les bourreaux souriants, que ferait-il? sinon
Les écraser ensemble et d'un seul coup, sur l'heure,
Ainsi que deux serpents sur le bord du chemin.
Que pourrait-il de plus demander à sa main,
Que de fermer leurs yeux où la lâcheté pleure
Avec la grande nuit qui déjà les a faits,
Peut-être pour toujours, unis et satisfaits?

Mais qu'importe qu'un couple épié prie et meure,
Si l'angoisse pour l'autre est pareille, et demeure
A jamais, si l'amour trahi hurle à jamais!
Voilà pourquoi, murée en sa rage impuissante,
L'âme du veuf, au soir, errait, morne passante,
Irréparablement déserte désormais,
Sans rien voir, sans entendre autour d'elle autre chose
Que son effondrement dans la nuit vaste et close.

III

Et l'orage est prochain sur tous les horizons
Des gorges de Carnac aux sauvages gazons;
Aux vieux troncs caverneux se montrant leurs blessures;
Aux grands dolmens rangés dans la brume, tout droits;
Aux flaques de sang vif qui fume par endroits,
Où, comme un assassin couvert d'éclaboussures,
Le soleil, au sortir du tragique plateau,
Jette derrière lui son criminel manteau.

Semblables à des bras tendus, pleins de colère,
Rétrécissant leur vol rapide et circulaire,
Des nuages armés de feux, très bas et noirs,
Accourent; de partout la foudre furibonde
Éclate et rebondit de seconde en seconde;
Et la nuit violente ouvrant ses réservoirs,
Verse avec tous les bruits convulsifs des tempêtes
La terreur aux bergers et la folie aux bêtes.

Et comme un endormi flagellé tout à coup,
Hemrick sur l'étrier se releva debout,
Blafard, la droite haute, et le buste en arrière;
Et tandis qu'emporté par son vieil étalon,
Il passait, l'œil sanglant, à travers un vallon
Qu'étoilaient, sous le ciel fendu, des croix de pierre,

Un sanglot surhumain, un cri désespéré,
Vers les morts s'exhala de son cœur déchiré :

« Non ! malgré les six pieds de terre sur vos restes,
Malgré vos ossements en poudre, ô morts funestes !
Cria-t-il ; dût ma voix implacable, plus haut
Que le tonnerre, ici rouler sans fin ! Dussé-je
User à votre porte un poignet sacrilège,
Vous ne dormirez point ce soir, traîtres ! Il faut
Que vous vous réveilliez ! Il faut que vos oreilles
S'emplissent pour toujours de l'horreur de mes veilles !

« Ah ! vous ne dormez pas ! Et le long des cyprès,
Vos corps inassouvis approchés de plus près,
Comme ils m'apparaissaient dans mes lentes tortures
Errent au souvenir des printemps amoureux ;
Et cette nuit terrible est sans effroi pour eux ;
Et vous trompez aussi l'ange des sépultures !
Enlacés dans la pluie et la foudre et les vents,
Insensibles tous deux aux douleurs des vivants !

« Vous flottez devant moi, plus loin, lâches fantômes !
Amants parés de fleurs aux sinistres aromes !
Et pendant qu'à leur seuil d'herbe épaisse ou d'airain,
Sur les dalles qu'un pas insolite a heurtées,
Mille formes de morts se lèvent irritées ;
Pendant qu'il vous poursuit, cet étalon sans frein,
Et que mon bras pour vous anéantir se dresse,
Vous ne daignez rien voir que votre propre ivresse !

« Eh ! bien ! Puisque la vie enferme ma fureur,
Cette pointe impuissante entrera dans mon cœur !
Et que tout mon enfer s'éteigne, ou bien consume
Mon âme libre aussi de ses liens charnels ;
Et que je sache enfin si les affreux appels
Des jaloux se tairont dans le sommeil posthume ;
Si vous m'échapperez toujours ! Et si jamais
Tu ne m'aimeras plus, Myriann, que j'aimais ! »

— Et comme un bloc, Hemrick roula hors de la selle,
Une plaie à grands flots ruisselant sous l'aisselle,
Au bas d'un mausolée où son blason paraît ;
Et la porte de bronze a dans la nuit fatale
Retenti sous son poing d'une voix sépulcrale ;
Et le vieil étalon brusquement en arrêt,
Frappa d'un dur sabot sur le marbre sonore,
Blanc d'écume, le cou tendu, jusqu'à l'aurore !

IN EXTREMIS

Son nom? — Tu veux savoir s'il fut illustre ou non?
Eh bien, je ne sais pas! Que peut te faire un nom!
Personne sur son front n'inscrit le nom qu'il porte!
C'était un homme, avec un nom. Mais que t'importe?
— Sa race? — Laissons là, crois-moi, tous ses aïeux!
L'âme de bien des morts tressaillait dans ses yeux;
Mais la sienne, à coup sûr, l'obsédait davantage.
C'était un homme, avec un très riche héritage
De désirs obstinés dans leur espoir têtu,
D'âmes vieilles pesant sur son âme, entends-tu!
Quant à l'autre blason qu'une race confère,
Il ne le montrait pas, et tu n'en as que faire.
— Sa patrie? — Insensé! Quelle est-elle ici-bas?
Lequel nous appartient le plus, des deux grabats
Où la vie ouvre et ferme à son gré sa spirale,
Du premier où l'on crie, et de l'autre où l'on râle?
La patrie! Est-ce un champ? une île? un astre entier?
Né dans un large lit, ou né dans un sentier,

C'était un homme avec la terre pour patrie,
Ou pour exil; un homme avec l'âme meurtrie!
— Son âge? — En sauras-tu plus long, si je le dis?
Ah! le vieillard traînant ses membres engourdis,
Souvent, plus que le corps, a le cœur lourd d'années,
Et l'esprit éperdu sous les heures damnées
Plus encor que le cœur! Vois! cherche son regard,
Et lis, si tu le peux, dans un rayon hagard,
Sous le double fardeau de l'angoisse amassée
Laquelle a plus vieilli, la chair ou la pensée!
Et quand le corps enfin a fait son dernier pas,
Il aspire au repos éternel, mais non pas
L'âme encor préparée aux étreintes futures!
C'était un homme, avec d'innombrables tortures
Dans la poitrine, et qui se couchait gravement,
Pour mourir, sous un ciel au louche flamboiement.
— Où donc? Dans quel pays? Dans quel siècle? — Tu railles!
As-tu peur de mourir loin de quatre murailles,
Sans amis, sans parents, sans pleurs, abandonné?
Et quand ton heure à toi de même aura sonné,
Me demanderas-tu, réponds, quelle frontière
Creusera ton sépulcre, et dans quel cimetière?
Dans quel siècle, as-tu dit? Va! le malheur est vieux!
Et comme hier, demain, l'invisible envieux,
Toujours multipliant ses noires fantaisies,
Saura fouiller les flancs des victimes choisies.
Tant qu'il lui restera quelque hochet vivant,
Va! le malheur toujours sera jeune et savant!
C'était un homme, avec ses luttes infinies,

Jouet depuis longtemps des lentes agonies,
Et qui, seul, une nuit, sur le dos renversé,
Râlait au coin d'un bois, au bord d'un dur fossé,
Sans prière, sans plainte aussi, les membres roides,
Et les yeux grands ouverts au fond des brumes froides!
Il suffit. Et la mort dans ses veines filtrait.
Mais avant d'expirer, voilà que, tout d'un trait,
Il revit devant lui passer l'horrible drame
De ses jours dont l'enfer avait tissé la trame.
Alors il dit : « Soyez demain plus odieux;
« J'ai le rêve et l'orgueil; je vous pardonne, ô dieux! »

L'EXEMPLE

Sous le fécond soleil des nations antiques,
L'homme était riche en dieux dont il savait les noms;
Et des images d'or encombraient les portiques,
Ou, géantes, gardaient le seuil des Parthénons.

Et pourtant, jamais las d'encens ni de prières,
L'homme des jours sereins où riaient les dieux nus,
Entre le ciel et lui rêvant plus de lumières,
Sacrifiait encore à des dieux inconnus !

Nos cœurs ne vibrent plus aux naissances prochaines
De ceux que conviait le large cœur païen;
Et ce n'est plus afin de ressaisir des chaînes
Que nous fouillons la foi de l'univers ancien.

Aux stériles éclairs d'un soleil qui s'épuise,
Sur le poudreux amas des autels d'autrefois,
Nous regardons crouler les fûts noirs de l'Église,
Sans que la mort d'un Dieu fasse gémir les bois.

Tous les dieux sont-ils morts? ou, vaincus par l'exemple,
Ceux qui nous voient de loin livrés au sombre mal,
Renoncent-ils d'avance à la gloire du temple,
Par horreur du Calvaire et du sang baptismal?

L'ÉPREUVE

L'INVISIBLE, celui qui règne dans les cieux,
Assembla ses enfants pour lui chanter sa gloire ;
Et Satan était là, qui se dressait près d'eux.

Et le Très-Haut lui dit : « D'où viens-tu ? — Mon histoire
Est vieille, répondit l'Adversaire : j'ai fait
Tout le tour de ton œuvre avec mon aile noire.

« J'ai délié l'esprit que ta règle étouffait ;
J'ai pourri le bon grain, j'ai récolté l'ivraie ;
Tes anges ont raison de chanter, en effet !

« Leur louange est mensonge et ma parole est vraie :
L'esprit de l'homme est plein d'aversion pour toi.
Nul ne t'aime, hors ceux que ta rancune effraie.

— « Tu n'as considéré que l'incomplète foi,
Dit l'Éternel, de ceux que l'épreuve terrasse.
Les cœurs simples et purs sont heureux sous ma loi.

— « Sur un fumier, couvert d'une lèpre vorace,
Un être, dit Satan, sans amis, sans espoir,
Survivait, en opprobre à tous ceux de sa race.

« C'était un homme. Nu, gisant, horrible à voir,
Avec un caillou plat il grattait ses ulcères,
Le jour durant sans pain, et sans sommeil le soir.

« Si pour te réjouir les maux sont nécessaires,
Il avait en cela cent fois bien mérité;
Car ce juste n'avait point d'égal en misères.

« Loin de tous, en dehors des murs d'une cité,
Dans le pays de Hus où le péché domine,
Il maudissait la vie et ton iniquité.

« Oui, tordu par son mal, mangé par la vermine,
Vile forme sans nom parmi les animaux,
Il ouvrait ce regard que la haine illumine. »

Le Très-Fort dit : « Qu'importe une chair en lambeaux ?
Le juste est celui seul qui lui-même s'oublie,
Et ne contemple pas uniquement ses maux.

— « Celui-ci n'avait point une âme ensevelie
Dans son propre tourment, si monstrueux qu'il fût :
Les pleurs universels l'avaient toute remplie.

« Moi, le Rôdeur sournois et qui veille à l'affût,
Le Fomenteur subtil des mauvaises pensées,
Je pris ce malheureux effroyable pour but.

« Et ses chairs tout d'abord furent cicatrisées;
Je le guéris sur l'heure, et le soutins debout
N'ayant plus souvenir de ses hontes passées.

« Il regarda la cuve où s'amoncelle et bout
L'épais fourmillement des hommes, et qui fume;
Puis l'horizon qui n'a commencement ni bout;

« Et je vis qu'il restait dévoré d'amertume
En songeant à l'angoisse où ton peuple croupit
Sous ton œil clos au fond d'une insondable brume.

« Je rendis la jeunesse à son corps décrépit;
Je dressai l'arc noueux et brisé de son torse;
Après, j'enveloppai ses membres d'un habit.

« La ville flamboyait comme une immense amorce.
Je lui dis : « Va! la vie est bonne; sois heureux! »
Et je fis resplendir la beauté sur sa force.

« Il y marcha, parmi des mendiants poudreux;
Et je vis, le suivant pas à pas à la piste,
Qu'il se sentait imbu du fiel de leurs yeux creux.

— « Eh bien ! dit l'Être unique à Satan : Qu'il assiste
Son frère, celui-là qui voit l'appel d'autrui !
Cet homme s'en ira joyeux, s'il était triste.

— « L'aumône, il se peut bien, fait sourire celui
Qui donnant un denier se dit qu'il te le prête,
Et ne place un secours qu'au taux de ton appui.

« Je connais la prudence entre toutes secrète !
Lui, supputait, au fond de lui-même, combien
Sont là, pour qui jamais table ou moisson n'est prête.

« Morne, il allait, disant : « Je ne possède rien ! »
Je l'avais rendu jeune et fort ; je le fis riche
A ne pouvoir compter ses troupeaux ni son bien.

« Quiconque errait, sordide, et tel qu'un chien sans niche,
Vendangea dans sa vigne et glana dans son champ.
Mais l'ortie est tenace au cœur que l'on défriche !

« Si prodige fût-il, l'avare et le méchant
Pullulent sur la terre ; et lui, voyait sans cesse
De maigres doigts nouveaux à ses mains s'accrochant.

« Comprenant que pour un à qui l'on fait largesse
Mille crieront, vers toi les bras en vain dressés,
Généreux, il faisait l'aumône avec tristesse.

— « Ils ont l'amour, les fils de ceux que j'ai chassés !
Et la femme a des yeux où j'ai mis ma lumière.
Pour aimer le Très-Bon, qu'ils s'aiment ! C'est assez !

— « Parfois un astre brille au fond d'une paupière ;
Et l'amour est vraiment le reflet de l'Éden !
A qui veut l'entrevoir, un ange crie : « Arrière ! »

« Comme un ressouvenir du souriant jardin,
Il la chercha, l'ivresse ineffablement pure.
Mais la beauté qui charme a le cruel dédain.

« Il était beau. Toujours il vivait la torture
De ceux que la laideur a marqués en naissant
Pour servir à l'amour d'éternelle pâture.

« Il aima. Sa révolte encore allait croissant ;
Car, doué d'un esprit que la justice affame,
Les fureurs des jaloux le tenaient frémissant.

« C'est le suprême don que l'amour d'une femme.
Mais tout cœur qui se donne est pour d'autres perdu,
Et seul en est joyeux l'égoïste ou l'infâme.

« Il fut aimé. Mais lui, s'assombrissait, mordu
Par tous les désespoirs que la beauté méprise,
Par le cri furieux de l'amour entendu.

« Si grand qu'un bonheur soit, pour l'homme sans traîtrise,
S'il est fait du malheur d'un autre, n'est-ce pas
La coupe de poison que la main ivre a prise ?

« Et je riais de voir que tout fruit mûr, là-bas,
Est sûrement percé par un ver invisible ;
Et qu'il revomissait les plus puissants appâts.

« Et je prenais toujours ce cœur simple pour cible.
J'élargissais encor la part de son bonheur,
Sans qu'un remercîment pour toi lui fût possible.

— « Mon œuvre est bon ainsi qu'il est ! dit le Seigneur.
— Et les routes du ciel aux hommes sont fermées !
Je sais cela, reprit le parfait Raisonneur.

« Les rêves les plus chers aux foules affamées,
Lui, les réalisait. Il fut roi sur les rois
Qui se disent choisis par le Dieu des armées.

« Le meurtre est le plaisir où tes fils sont adroits,
C'est la gloire de ceux qui portent la couronne ;
Mais la sienne chargeait son front, si tu m'en crois.

« O Créateur d'Adam ! Quel concert t'environne !
De tous les avortons du couple rejeté,
Qui donc plus que ce roi se lamenta ? Personne !

« Léguant l'arrêt divin à leur postérité,
Tous ont gémi, les forts, les lâches, les victimes.
Nul n'a vécu plus pâle et plus épouvanté,

« Que ce puissant, par moi sorti des noirs abîmes
Pour être sur la terre, et plus qu'eux, revêtu
Du glacial frisson pris à toutes les cimes !

« Le plus affreux supplice est l'extrême vertu.
Son grand sanglot déborde, et monte dans les âges
Vers Celui qui toujours dans son ombre s'est tu.

« Écoute ce qu'il dit, le sage entre les sages :
« Tout n'est que vanité, cendre, fumée ou vent !
« Et rien ne sert, travaux, fortune, apprentissages !

« Tout passe et meurt, le fou, l'inepte et le savant !
« Il n'est rien de nouveau ; tout vient par aventure !
« L'état d'un mort vaut mieux que l'état d'un vivant !

« Toutes sortes de maux rongent la créature,
« Et de tous la pensée est le pire tourment ;
« Et l'amour est amer plus que la sépulture ! »

« Voilà ton œuvre ! Il est risible assurément
De te voir pour celá convoquer tes phalanges
A t'appeler Très-Haut, Très-Fort et Très-Clément !

« Dis-leur donc devant moi de chanter tes louanges ! »
— Mais celui dont le trône est au fond des sept cieux,
Ne répondit plus rien au corrupteur des anges ;

L'Invisible resta là-haut silencieux !

LA VIERGE

A Guy de Maupassant.

QUAND l'œil fit autrefois éclosion sur terre
Dans un frêle organisme encor rudimentaire;
Quand le premier regard de l'atome vivant,
D'un seul coup jusqu'au fond du ciel vide arrivant,
Découvrit le soleil plus vite qu'il n'éclaire,
Et depuis lors gardant comme un feu similaire,
Énigme clairvoyante au bord d'un embryon,
Ébloui, se tourna vers la Formation;
Quand ce rayon qu'un souffle intérieur active,
Perçant l'énormité de la nuit primitive,
Se promena, reflet conscient, à travers
Le secret d'un aveugle et splendide univers;
O pics échelonnés! ô forêts monstrueuses!
O fleuves! lacs! vallons! ô mers tumultueuses!
Formes qui sous l'éclat des couleurs palpitez!
Vous tous, œuvres des temps et des affinités,
Plaines en fleurs, déserts, plages ou promontoires,
Spectacles merveilleux! qui dans vos propres gloires,
Et transmués sans fin par un désir obscur,
Rouliez, tels que dans l'ombre opaque, sous l'azur!

Membres de la Déesse unique et sans apôtre,
Avez-vous tressailli d'un hémisphère à l'autre?
O nature! miracle à toi-même caché,
As-tu senti le bas de ton manteau touché
Par quelque avant-coureur d'un Dieu qui va paraître,
A la fois ton amant, ton chantre et ton vrai maître?
Et quand l'homme apparut, plein d'extase, emplissant
Avec ses yeux son âme et son crâne puissant,
O fille du mystère où le mystère émerge!
N'as-tu pas tout entière alors, sublime Vierge!
Frémi profondément d'angoisse et de fierté,
Sentant tomber ton voile et briller ta beauté?

Non! l'éternelle horreur d'être sans but ni causes
Fait seule tes frissons dans tes métempsycoses!
Tes images, tes bruits, tes parfums, tes saveurs,
Tout cet enchantement de nos esprits rêveurs,
Production des sens, n'est qu'un songe qui passe,
Et qui mourra comme eux, emportant dans l'espace
Ou rendant à tes sourds, noirs et muets travaux
La chimère des cœurs et l'effort des cerveaux!
Non! ton voile est tombé, tu restas l'Insensible,
L'inerte fiancée, et la Vierge invincible
Que le profanateur s'épuise à violer!
Non! non! tu resplendis, sans lui rien révéler
Que la stérilité de ta force infinie
Et le néant d'ouvrir même en toi son génie!

Les Lèvres closes

PROLOGUE

J'ai détourné mes yeux de l'homme et de la vie,
Et mon âme a rôdé sous l'herbe des tombeaux.
J'ai détrompé mon cœur de toute humaine envie,
Et je l'ai dispersé dans les bois par lambeaux.

J'ai voulu vivre sourd aux voix des multitudes,
Comme un aïeul couvert de silence et de nuit,
Et pareil aux sentiers qui vont aux solitudes,
Avoir des songes frais que nul désir ne suit.

Mais le sépulcre en moi laissa filtrer ses rêves,
Et d'ici j'ai tenté d'impossibles efforts.
Les forêts ? Leur angoisse a traversé les grèves,
Et j'ai senti passer leurs souffles dans mon corps.

Le soupir qui s'amasse au bord des lèvres closes
A fait l'obsession du calme où j'aspirais ;
Comme un manoir hanté de visions moroses,
J'ai recélé l'effroi des rendez-vous secrets.

Et depuis, au milieu des douleurs et des fêtes,
Morts qui voulez parler, taciturnes vivants,
Bois solennels ! j'entends vos âmes inquiètes
Sans cesse autour de moi frissonner dans les vents.

LAZARE

A Leconte de Lisle

A la voix de Jésus, Lazare s'éveilla ;
Livide, il se dressa debout dans les ténèbres ;
Il sortit tressaillant dans ses langes funèbres,
Puis, tout droit devant lui, grave et seul, s'en alla.

Seul et grave, il marcha depuis lors dans la ville,
Comme cherchant quelqu'un qu'il ne retrouvait pas,
Et se heurtant partout à chacun de ses pas
Aux choses de la vie, à la plèbe servile.

Sous son front reluisant de la pâleur des morts
Ses yeux ne dardaient pas d'éclairs; et ses prunelles,
Comme au ressouvenir des splendeurs éternelles,
Semblaient ne pas pouvoir regarder au dehors.

Il allait, chancelant comme un enfant, lugubre
Comme un fou. Devant lui la foule s'entr'ouvrait.
Nul n'osant lui parler, au hasard il errait,
Tel qu'un homme étouffant dans un air insalubre.

Ne comprenant plus rien au vil bourdonnement
De la terre; abîmé dans son rêve indicible;
Lui-même épouvanté de son secret terrible,
Il venait et partait silencieusement.

Parfois il frissonnait, comme pris de la fièvre,
Et comme pour parler, il étendait la main;
Mais le mot inconnu du dernier lendemain,
Un invisible doigt l'arrêtait sur sa lèvre.

Dans Béthanie, alors, partout, jeunes et vieux
Eurent peur de cet homme; il passait seul et grave;
Et le sang se figeait aux veines du plus brave,
Devant la vague horreur qui nageait dans ses yeux.

Ah! qui dira jamais ton étrange supplice,
Revenant du sépulcre où tous étaient restés,
Qui revivais encor, traînant dans les cités
Ton linceul à tes reins serré comme un cilice!

Pâle ressuscité qu'avaient mordu les vers!
Pouvais-tu te reprendre aux soucis de ce monde,
O toi qui rapportais dans ta stupeur profonde
La science interdite à l'avide univers?

La mort eut-elle à peine au jour rendu sa proie,
Dans l'ombre tu rentras, spectre mystérieux,
Passant calme à travers les peuples furieux,
Et ne connaissant plus leur douleur ni leur joie.

Dans ta seconde vie, insensible et muet,
Tu ne laissas chez eux qu'un souvenir sans trace.
As-tu subi deux fois l'étreinte qui terrasse,
Pour regagner l'azur qui vers toi refluait?

— Oh! que de fois, à l'heure où l'ombre emplit l'espace,
Loin des vivants, dressant sur le fond d'or du ciel
Ta grande forme aux bras levés vers l'Éternel;
Appelant par son nom l'ange attardé qui passe;

Que de fois l'on te vit dans les gazons épais,
Seul et grave, rôder autour des cimetières,
Enviant tous ces morts qui dans leurs lits de pierres
Un jour s'étaient couchés pour n'en sortir jamais!

L'INVISIBLE LIEN

L'INVISIBLE lien, partout dans la nature,
Va des sens à l'esprit et des âmes aux corps;
Le chœur universel veut de la créature
Le soupir des vaincus ou l'insulte des forts.

L'invisible lien va des êtres aux choses,
Unissant à jamais ces ennemis mortels,
Qui, dans l'anxiété de leurs métamorphoses,
S'observent de regards craintifs ou solennels.

L'invisible lien, dans les ténèbres denses,
Dans le scintillement lumineux des couleurs,
Éveille les rapports et les correspondances
De l'espoir au regret, et du sourire aux pleurs.

L'invisible lien, des racines aux sèves,
Des sèves aux parfums, et des parfums aux sons,
Monte, et fait sourdre en nous les sources de nos rêves
Parfois pleins de sanglots et parfois de chansons.

L'invisible lien, de la terre aux étoiles,
Porte le bruit des bois, des champs et de la mer,
Léger comme les cœurs purs de honte et sans voiles,
Profond comme les cœurs pleins des feux de l'enfer.

L'invisible lien, de la mort à la vie,
Fait refluer sans cesse, avec le long passé,
La séculaire angoisse en notre âme assouvie
Et l'amour du néant malgré tout repoussé.

LE REMOUS

Tout se tait maintenant dans la ville. Les rues
Ne retentissent plus sous les lourds tombereaux.
Le gain du jour compté, victimes et bourreaux
S'endorment en rêvant aux richesses accrues;
Plus de lampe qui luise à travers les carreaux.

Tous dorment en rêvant aux richesses lointaines.
On n'entend plus tinter le métal des comptoirs;
Parfois, dans le silence, un pas sur les trottoirs
Sonne, et se perd au sein des rumeurs incertaines.
Tout est désert : marchés, théâtres, abattoirs.

Tout bruit se perd au fond d'une rumeur qui roule.
Seul, aux abords vivants des gares, par moment,
Hurle en déchirant l'air un aigu sifflement.
La nuit règne. Son ombre étreint comme une foule.
— Oh ! ces millions d'yeux sous le noir firmament.

La nuit règne. Son ombre étreint comme un mystère;
Sous les cieux déployant son crêpe avec lenteur,
Elle éteint le sanglot de l'éternel labeur;
Elle incline et remplit le front du solitaire;
Et la vierge qui dort la laisse ouvrir son cœur.

Voici l'heure où le front du poète s'incline;
Où, comme un tourbillon d'abeilles, par milliers
Volent autour de lui les rêves réveillés
Dont l'essaim bourdonnant quelquefois s'illumine;
Où dans l'air il surprend des frissons singuliers.

L'insaisissable essaim des rêves qui bourdonne
L'entoure; et dans son âme où l'angoisse descend
S'agite et s'enfle, avec un reflux incessant,
La houle des désirs que l'espoir abandonne :
Amour, foi, liberté, mal toujours renaissant.

Comme une houle épaisse où fermente la haine
De la vie, en son cœur plus caché qu'un cercueil,
S'élève et vient mourir contre un sinistre écueil
L'incurable dégoût de la clameur humaine
Dont la nuit au néant traîne le vain orgueil !

LES RYTHMES

RYTHME des robes fascinantes,
Qui vont traînantes,
Balayant les parfums au vent,
Ou qu'au-dessus des jupes blanches
Un pas savant
Balance et gonfle autour des hanches !

Arbres bercés d'un souffle frais
Dans les forêts,
Où, ruisselant des palmes lisses,
Tombent des pleurs cristallisés
Dans les calices
Roses encor de longs baisers !

Soupir des mers impérissable,
Qui sur le sable,
Dans l'écume et dans les flots bleus
Pousses l'amas des coquillages ;
Flux onduleux
Des lourdes lames vers les plages !

Air plaintif d'instruments en chœur
Qui prends le cœur,
Et, traversant la symphonie,
Viens ou pars, sonore ou noyé
Dans l'harmonie,
Et renais sourd ou déployé !

Hivers, Printemps, Étés, Automnes,
Jours monotones,
Souvenirs toujours rajeunis ;
Mêmes rêves à tire d'ailes,
Loin de leurs nids
Tourmentés de douleurs fidèles !

Vous m'emplissez de désirs fous,
Je bois en vous
La soif ardente des mirages,
Reflets d'un monde harmonieux !
Et vos images
Se mêlent toutes en mes yeux :

Rythme lent des robes flottantes,
Forêts chantantes,
Houles des mers, lointaines voix,
Airs obsédants des symphonies,
Jours d'autrefois,
O vous, extases infinies !

IMPÉRIA

A mon ami A. Maingard.

Sur le divan, pareille à la noire panthère
Qui se caresse aux feux du soleil tropical,
Dans un fauve rayon enveloppant le bal,
Elle emplit de parfums le boudoir solitaire.
Elle rêve affaissée au milieu des coussins;
Et sa narine s'enfle, et se gonflent ses seins
Au rythme langoureux de la valse lointaine.
Les rires étouffés, les longs chuchotements
Qui voltigent là-bas à l'entour des amants,
Rehaussent le dédain de sa lèvre hautaine.
Paisible, dans la nuit où se plonge son cœur,
Sphinx cruel, elle attend son Œdipe vainqueur.
Elle hait les aveux et les fades paroles,
Les serments, les soupirs connus, les soins d'amour.
Reine muette, elle a pour ces flatteurs d'un jour
Le mépris sans pitié des superbes idoles.
Dardant ses larges cils sous un front olympien,
Elle cherche un regard qui devine le sien.

Car elle saura lire au fond de ce silence
Chargé des mêmes mots qui dorment dans ses yeux,
Et confondra sa flamme aux feux mystérieux
Qui sauront pénétrer sa sinistre indolence.
Sans répondre, elle écoute aux aguets, sous son fard,
Les vulgaires don Juan au manège bavard.
Dans les plis fastueux du velours elle ondule;
Et son soulier lascif agaçant le désir
Mêle avec le refus ou l'offre du plaisir
La pourpre de la honte au sourire crédule.
Aux profondes senteurs qui baignent tout son corps,
Elle enivre les sots asservis sans efforts;
Et de ses noirs cheveux, de sa gorge animée,
De ses jupons parfois savamment découverts,
Sortent les espoirs fous les mécomptes pervers
De l'alcôve entrevue aussitôt refermée.
Telle, exerçant sa force, aux cœur des imprudents
Elle aiguise à ces jeux ses ongles et ses dents.
Mais quand elle verra d'une encoignure sombre
Se prolonger l'éclair de l'ardeur qui lui plaît,
Et, dès le premier choc, tressaillir le reflet
D'une âme tout entière émergeant vers son ombre,
Ses paupières longtemps se lèveront vers lui;
Et lorsqu'en l'autre jet l'épouvante aura lui,
Sans rien dire, gardant le secret de sa joie,
Se repaissant déjà de sa férocité,
Souple, la fascinant de sa tranquillité,
Calme, à pas lents, alors elle ira vers sa proie.

CE SOIR

Comme à travers un triple et magique bandeau,
— O nuit ! ô solitude ! ô silence ! — mon âme
A travers vous, ce soir, près du foyer sans flamme,
Regarde par delà les portes du tombeau.

Ce soir, plein de l'horreur d'un vaincu qu'on assaille,
Je sens les morts chéris surgir autour de moi.
Leurs yeux, comme pour lire au fond de mon effroi,
Luisent distinctement dans l'ombre qui tressaille.

Derrière moi, ce soir, quelqu'un est là, tout près.
Je sais qu'il me regarde, et je sens qu'il me frôle.
Quelle angoisse ! Il est là, derrière mon épaule.
Si je me retournais, à coup sûr je mourrais !

Du fond d'une autre vie, une voix très lointaine
Ce soir a dit mon nom, ô terreur ! Et ce bruit
Que j'écoute — ô silence ! ô solitude ! ô nuit ! —
Semble être né jadis, avec la race humaine !

OBSESSION

Beaux yeux, charmeurs savants, flambeaux de notre vie,
Parfum, grâce, front pur, bouche toujours ravie,
O vous, tout ce qu'on aime ! ô vous, tout ce qui part !
Non, rien ne meurt de vous pour l'âme inassouvie
Quand vous laissez la nuit refermer son rempart
Sur l'idéal perdu qui va luire autre part.

Beaux yeux, charmeurs savants, clairs flambeaux ! dans nos veines,
Pour nous brûler toujours du mal des larmes vaines,
Vous versez à coup sûr tous vos philtres amers.
Nous puisons aux clartés des prunelles sereines,
Comme au bleu des beaux soirs, comme à l'azur des mers,
Le vertige du vide ou des gouffres ouverts.

Front pur, grâce, parfum, rire ! en nous tout se grave,
Plus enivrant, plus doux, plus ravi, plus suave.
Des flots noirs du passé le désir éternel
Les évoque ; et sur nous, comme autour d'une épave
Les monstres de l'écume et les rôdeurs du ciel,
S'acharnent tous les fils du souvenir cruel.

Tout ce qu'on aime et qui s'enfuit! mensonges, rêves,
Tout cela vit, palpite, et nous ronge sans trêves.
Vous creusez dans nos cœurs, extases d'autrefois,
D'incurables remords hurlant comme les grèves.
Dites, dans quel Léthé peut-on boire une fois
L'oubli, l'immense oubli? répondez cieux et bois!

Non, rien ne peut mourir pour l'âme insatiable;
Mais dans quel paradis, dans quel monde ineffable,
La chimère jamais dira-t-elle à son tour :
« C'est moi que tu poursuis, et c'est moi l'impalpable;
Regarde! j'ai le rythme et le divin contour;
C'est moi qui suis le beau, c'est moi qui suis l'amour? »

Quand vous laissez la nuit se refermer plus noire
Sur nos sens, quel gardien au fond de la mémoire
Rallume les flambeaux, et, joyeux tourmenteur,
Nous montre les trésors oubliés dans leur gloire?
Quand nous donnerez-vous le repos contempteur,
Astres toujours brillant d'un feu toujours menteur?

Cet idéal perdu que le hasard promène,
Un jour, là-haut, bien loin de la douleur humaine,
L'étreindrons-nous enfin de nos bras, dans la paix
Du bonheur, dans l'oubli du doute et de la haine?
Ou, comme ici, fuyant dans le brouillard épais,
Nous crîra-t-il encor : Plus loin! plus tard! jamais!

Oui, nous brûlant toujours d'une flamme inféconde,
Rire enivré, doux front, parfum, grâce profonde,
Tout cela vit, palpite et nous ronge de pleurs.
Mais dans quelle oasis, en quels cieux, sur quel monde,
Au fond de la mémoire éclorez-vous? ô fleurs
Du rêve où s'éteindra l'écho de nos douleurs!

LA RÉVÉLATION DE JUBAL

A mon ami Émile Bellier.

I

Hommes des jours tardifs en germe dans le temps!
Sous l'amoncellement des siècles, dont l'écume
Vous rongera plus tard aux froideurs de la brume
Où vont s'évanouir les peuples haletants,
O vous, qui trouverez ceci! Races futures!
Hommes des jours lointains, mais promis aux tortures
Anciennes! ô mortels! ô martyrs comme nous
Du mal de vivre accru par l'amas des années!
Vous tous qui, las aussi de plier les genoux,
Traînerez au hasard vos lentes destinées,
Mais non plus rayonnants de notre jeune orgueil!
Quand ce long avenir qui roule dans mon œil
S'effacera pour vous dans le confus mirage
Du passé radieux, fils d'Adam, fils du Mal,
Écoutez! — car voici, dans le premier naufrage
Du monde, ce que seul j'aurai su, moi, Jubal!

II

Moi, Jubal, le dernier de ceux qui par les villes,
Fiers et tristes, en proie aux rires envieux,
Sur la harpe chantaient la valeur des aïeux;
Qui dans l'abjection des multitudes viles,
Comme un fleuve sonore épanchant leur mépris,
Se renvoyaient l'écho des hymnes désappris.
Moi, maudit avec eux par la foule en ce monde,
Et pour avoir vécu, dans l'autre plus maudit,
Comme vous, héritiers d'une race féconde,
Espoir du vaisseau lâche à nous tous interdit;
Moi, le dernier chanteur, moi, le dernier prophète
Des premiers temps, qui vais mourir là, sur le faîte,
De l'Ararat, seul pic oublié par les eaux;
A vous, hommes des jours qui sont encore en rêve,
Par delà les fumiers où pourriront mes os,
Je parle; écoutez-moi, race d'Adam et d'Ève!

III

Race d'Adam et d'Ève! ici, sur ce roc noir,
J'ai vu le dernier flux, la dernière rafale,

Offrant ensemble à Dieu leur clameur triomphale,
Étouffer dans les tours d'un rapide entonnoir
Le dernier des vivants qui fuyaient le déluge.
Mais je ne cherchais pas sur ce cap un refuge
Contre l'irrévocable arrêt du Créateur;
Non, je n'étais venu si haut, je le proclame,
Que pour mieux admirer, tranquille spectateur,
La rage débordante et sans fin de la lame,
Vers les œuvres de l'homme et l'éclat des cités
Plus large s'étalant sur leurs iniquités.
Tout embrasser, tout voir, telle était mon envie,
Avant de prévenir mon destin, d'un seul coup.
Dans son inepte essor je connaissais la vie;
J'en avais écarté mes yeux lourds de dégoût.

IV

Lourds de dégoût, mes yeux promenaient sur la terre
Le terne désespoir du cercle parcouru.
Les hôtes de mon cœur avaient tous disparu,
Desséchés sur le seuil au souffle délétère
Qui corrompait partout les esprits hasardeux;
Dans ses temples bondés le Mal était hideux;
Il restait la grandeur d'attendre sans prière.
Donc, sitôt que l'azur, le jour étant venu,
Comme un œil refermant son immense paupière,

Se voila d'un rideau jusqu'à nous inconnu ;
Sitôt que Celui-là qui nous créa sans pactes,
Rompit les réservoirs des sombres cataractes,
Comprenant qu'il voulait noyer tout l'univers,
J'ai gravi devant l'eau la montagne sublime,
Et victime en extase, et jusqu'au bout pervers,
Je regardai rentrer les choses dans l'abîme.

V

Dans l'abîme à la fin, pêle-mêle et bien mort,
Gisait l'amas impur des races primitives.
Les torrents épuisés des vengeances hâtives
S'apaisaient, n'ayant plus de récif ni de bord.
Je ne voyais plus rien de mon observatoire,
Rien que la vaste mer et sa funèbre gloire,
Où les courts traits de feux aussitôt s'éteignaient.
Je n'apercevais plus ni murs, ni tours, ni dômes,
Ni temples de porphyre et de marbre, où régnaient
Les idoles, soutien des tragiques royaumes.
Sur les monts les géants qui s'appelaient entre eux,
Nulle part n'agitaient dehors leurs crins affreux;
Aux lueurs de la foudre, effrayants, dans les nues
Ils ne souffletaient plus l'orage avec leurs bras ;
Aucun râle coupé sous leurs mamelles nues
Ne grondait. Ils flottaient insensibles, là-bas.

VI

Insensibles, là-bas, dans les varechs énormes,
Avec les éléphants pareils à des îlots,
Avec les monstrueux reptiles, sur les flots
Ils surnageaient roidis, confondus et difformes.
Et les fils de la femme, innombrables, jadis
A l'image de Dieu rêvés au paradis,
Au milieu de la bave et des débris du monde,
Entre-choquant sans bruit tous leurs cadavres mous,
Parmi tous ces rebuts étaient le plus immonde.
Ils tournoyaient au gré d'impétueux remous,
Ces rois, ces prêtres fiers, maintenant formes vaines,
Et le prodigieux gonflement de leurs veines
Était terrible à voir aux clartés de l'éclair.
Mais rien n'y subsistait, nul sanglot, nul blasphème.
Soudain, le vent se tut ; sur l'Océan, dans l'air,
Un lugubre silence emplit la voûte blême.

VII

La voûte blême et fixe en son opacité,
Irradiant vers moi comme vers une cible,

M'étreignit tout entier d'une horreur indicible.
Oh! qu'étaient le fracas et la férocité
Des vagues à l'assaut des remparts tutélaires,
Et la continuelle averse, et les colères
De la foudre, et les cris des faibles ou des forts,
Devant l'épouvantable effroi de ce silence
Où planait l'écœurante exhalaison des morts?
La honte dans mon crâne entra comme une lance
De ne sentir ici que pour moi seul clément
L'universel niveau du fatal élément;
Toute la vision des quarante journées
M'ébranla comme eût fait un vertige odieux;
Le ciel de plomb, mon âme et les eaux déchaînées
Tournèrent sur ma tête, et je fermai les yeux.

VIII

Fermant les yeux, j'allais dans la nappe livide
M'élancer vers le sort qui seul me refusait,
Quand j'entendis quelqu'un qui de très haut disait:
« Jusqu'au plafond du ciel la mer remplit le vide;
Ce qui fut l'homme est à jamais enseveli;
Et maintenant, Seigneur, ton ordre est accompli! »
Et je vis un grand trou d'azur, large prunelle
Ouverte sur la nuit où la voix se perdait;
Et par cette embrasure où s'appuyait son aile,
Un ange qui passait la tête et regardait;

Et sa main sur les eaux étendit une palme.
Alors, au même instant, vers ce messager calme,
Derrière moi courut avec son sifflement,
Un triple éclat de rire, effroyable dans l'ombre,
Plein de haine et de joie, et tel, qu'horriblement
S'ouvrirent les yeux blancs de tous les morts sans nombre.

IX

Sans nombre, tous les morts, sur la mer accoudés,
Les cheveux hérissés de terreur, écoutèrent.
Les rideaux de la nuit près de moi s'écartèrent,
Et je vis, le front pâle, et les yeux corrodés
Par l'infinie angoisse et l'incurable haine,
Un être qui dressait sa taille surhumaine.
Debout, sur le sommet du monde, au plus profond
Du brouillard il fouilla d'un regard dur et rouge ;
Et, sinistre, il cria sous le ciel bas et rond :
« Ah ! tout est donc fini, mon Maître ! et rien ne bouge !
Et rien ne revivra, puisque Dieu se repent !
Le conseil était bon de l'antique serpent,
Et je triomphe enfin ! Sur les muets désastres
De ta création, et sur sa vanité,
Je relève la face et je rapporte aux astres
Mon foudroiement plus beau que ta stupidité !

X

Par ton stupide essai ma défaite est vengée,
Puisqu'il s'anéantit, le travail de six jours;
Avec ses dieux, avec ses palais, ses amours,
Puisque la race humaine est maintenant plongée
Sous ta propre fureur, sans possibles abris,
Moi debout, je contemple, et consolé, je ris.
Tu te repens; et moi, je ris! et l'ombre noire
Où je pousse du pied tes splendeurs d'un moment,
Retentira toujours sous ton ciel dérisoire
Du formidable éclat de mon ricanement! »
— L'ange avait écouté dans les plis du nuage;
Une pitié candide altéra son visage;
Mais au loin, de son doigt d'où jaillit un rayon,
Lui désignant un point comme une tour en marche:
« Regarde! lui dit-il, et vois à l'horizon
L'avenir reconquis s'avancer dans cette arche! »

XI

— Vers cette arche Satan rugit. Et dans sa voix
Tout un tonnerre alors de hautaine pensée,

De défis impuissants, de rancune amassée,
S'échappa de son sein prophétique, à la fois.
« Puisque tu te repens aussi de ta justice,
Et qu'un monde nouveau, pour qu'il croisse et grandisse,
Émerge, arsenal plein des formes du péché ;
Puisque tu redeviens, destructeur de ton œuvre,
Sur ton œuvre déjà l'artisan repenché,
Et qu'un plus vaste essaim, promis à la couleuvre
Du mal indestructible, est dans ce creux berceau !
Puisque tout va renaître avec le vermisseau
Que l'aïeul a marqué par sa première tache ;
C'est bien ! je recommence un combat sans merci,
Et mon ardeur redouble et partout se rattache,
Puisque tout va revivre et blasphémer ici !

XII

« Ici tout va revivre et blasphémer encore !
Moi, l'esprit prescient, l'archange inassouvi,
Qui ne puis ni ne veux aimer, je suis ravi,
Maître, par l'avenir de la nouvelle aurore.
Bien autrement vengé, je retourne à l'enfer !
Le mal industrieux, par la flamme et le fer,
Par l'envie, et par l'or, et par l'amour qui brûle,
Dans un bourbier plus grand demain rejettera
Tous les peuples éclos de cet œuf ridicule.

Un air maudit toujours sur eux tous pèsera.
Leur instinct, c'est le vice ou le meurtre ; et toi-même
Tu vas refaire aux cieux flamboyer l'anathème
Sur l'importun concert de leurs corruptions.
C'est une impureté, mon Maître, qu'un nom d'homme !
Et le nouvel arrêt des malédictions
S'allumera bientôt sur Gomorrhe et Sodome.

XIII

« Dans Sodome et Gomorrhe en flamme, après Babel,
J'entends vociférer sous le courroux céleste ;
Et le viol, la folie, et la guerre, et la peste,
Attesteront partout le frère aîné d'Abel
Toujours jeune et toujours puni par Dieu qui passe.
Le sol va reverdir et parfumer l'espace
De ses vertes senteurs comme au premier matin ;
Le sol va refleurir sous tes brillants fluides,
O soleil ! mais aussi, pour mon but clandestin,
L'homme aux sens dévorés de passions sordides,
Par-dessus les déserts de l'Ararat vermeil
Te renverra l'odeur des charniers, ô Soleil !
Et tous les fils d'Abram, plus nombreux dans le crime,
Plus aveuglés au cours de chaque âge sanglant,
Vers mon avide empire, en un plus sûr abîme
Engloutis, vomiront leurs âmes en hurlant !

XIV

« Les hommes en hurlant, dans mes fosses cachées,
Sauf quelques-uns, ô Père éperdu sous l'affront !
D'heure en heure, de siècle en siècle, tomberont
Par files, par troupeaux, par grappes, par brochées.
Alors, las à la fin de brandir nuit et jour
Sur eux et sur l'idole adorée à son tour,
Épouvantail vieilli, l'effroi nu de ton glaive,
Tu voudras, sous l'aspect de l'un d'eux incarné,
Leur révéler toi-même une part de ton rêve.
Mais, contre le passant divin plus acharné,
Ton peuple raillera le poteau du Calvaire ;
Et le doux rédempteur, pleurant sa larme amère,
Mourra désespéré sur sa croix, n'ayant fait
Que rendre désormais les hommes plus coupables.
Le mal ira toujours sur la terre, en effet,
Aiguisant d'autant plus ses griffes innombrables.

XV

« Innombrables, au fond des esprits ou des cœurs,
Par mille trous nouveaux il glissera ses griffes ;

Et tes propres croyants conduits par leurs pontifes,
Plus louches au massacre ou plus fous de terreurs,
Se tordront plus courbés sous le faix de leurs âmes.
Pour en finir avec les hommes et les femmes
Dont le gémissement s'allonge sous tes lois,
Peut-être un jour, après des millions d'années,
Tu diras : « Que la nuit se fasse ! » Et cette fois,
Dans la flamme ou dans l'eau, pour jamais condamnées,
Les générations périront sans appel.
Mais le chemin, ô Maître ! est ardu de ton ciel.
Peu d'élus près de toi siégeront sous leurs nimbes,
Tandis que mes états seront pleins jusqu'aux bords ;
Et l'éternel sanglot des enfers et des limbes,
Montant vers toi, sera ton éternel remords ! »

XVI

— Son éternel remords ! A ce jaloux augure
L'ange a-t-il répondu ? Je ne sais. Dans la nuit
Un coup d'aile fouetta les airs avec grand bruit,
Et dans les flots le vent de l'immense envergure
Me lança. Pour mourir j'y fis de vains efforts.
La mer ici toujours a refoulé mon corps ;
Et toujours mon stylet contre ma chair s'arrête.
Abandonné, depuis bien des soleils j'attends,
Sur les étroits revers de cette sombre arête.

Pour vous, hommes des jours qui sortiront du temps,
O frères douloureux des époques futures,
Moi, Jubal, qui savais les sciences obcures,
J'ai gravé ces mots-là que j'ai seul entendus,
Sur les seize parois de ce pic hors de l'onde ;
Plus tard, si leurs secrets ne sont alors perdus,
Si jamais l'un de vous les trouve, qu'il réponde !

LES FILAOS

A Théodore de Banville.

La-bas, au flanc d'un mont couronné par la brume,
Entre deux noirs ravins roulant leurs frais échos,
Sous l'ondulation de l'air chaud qui s'allume
Monte un bois toujours vert de sombres filaos.
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Là-bas, dressant d'un jet ses troncs roides et roux,
Cette étrange forêt aux douleurs ineffables
Pousse un gémissement lugubre, immense et doux.
Là-bas, bien loin d'ici, dans l'épaisseur de l'ombre,
Et tous pris d'un frisson extatique, à jamais,
Ces filaos songeurs croisent leurs nefs sans nombre,
Et dardent vers le ciel leurs flexibles sommets.
Le vent frémit sans cesse à travers leurs branchages,
Et prolonge en glissant sur leurs cheveux froissés,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les plages,
Un chant grave et houleux dans les taillis bercés.
Des profondeurs du bois, des rampes sur la plaine,
Du matin jusqu'au soir, sans relâche, on entend

Sous la ramure frêle une sonore haleine,
Qui naît, accourt, s'emplit, se déroule et s'étend
Sourde ou retentissante, et d'arcade en arcade
Va se perdre aux confins noyés de brouillards froids,
Comme le bruit lointain de la mer dans la rade
S'allonge sous les nuits pleines de longs effrois.
Et derrière les fûts pointant leurs grêles branches
Au rebord de la gorge où pendent les mouffias,
Par place, on aperçoit, semés de taches blanches,
Sous les nappes de feu qui pétillent en bas,
Les champs jaunes et verts descendus aux rivages,
Puis l'Océan qui brille et monte vers le ciel.
Nulle rumeur humaine à ces hauteurs sauvages
N'arrive. Et ce soupir, ce murmure immortel,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les côtes,
Epand seul le respect et l'horreur à la fois
Dans l'air religieux des solitudes hautes.
C'est ton âme qui souffre, ô forêt! C'est ta voix
Qui gémit sans repos dans ces mornes savanes.
Et dans l'effarement de ton propre secret,
Exhalant ton arome aux éthers diaphanes,
Sur l'homme, ou sur l'enfant vierge encor de regret,
Sur tous ses vils soucis, sur ses gaîtés naïves,
Tu fais chanter ton rêve, ô bois! Et sur son front,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les rives,
Plane ton froissement solennel et profond.
Bien des jours sont passés et perdus dans l'abîme
Où tombent tour à tour désir, joie, et sanglot;
Bien des foyers éteints qu'aucun vent ne ranime,

Gisent ensevelis dans nos cœurs, sous le flot
Sans pitié ni reflux de la cendre fatale;
Depuis qu'au vol joyeux de mes espoirs j'errais,
O bois éolien! sous ta voûte natale,
Seul, écoutant venir de tes obscurs retraits,
Pareille au bruit lointain de la mer sur les grèves,
Ta respiration onduleuse et sans fin.
Dans le sévère ennui de nos vanités brèves,
Fatidiques chanteurs au douloureux destin,
Vous épanchiez sur moi votre austère pensée;
Et tu versais en moi, fils craintif et pieux,
Ta grande âme, ô nature! éternelle offensée!
Là-bas, bien loin d'ici, dans l'azur, près des cieux,
Vous bruissez toujours au revers des ravines;
Et par delà les flots, du fond des jours brûlants,
Vous m'emplissez encor de vos plaintes divines,
Filaos chevelus, bercés de souffles lents!
Et plus haut que les cris des villes périssables,
J'entends votre soupir immense et continu,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Qui passe sur ma tête et meurt dans l'inconnu!

LA NUIT DE JUIN

A J.-M. de Heredia.

La nuit glisse à pas lents sous les feuillages lourds ;
Sur les nappes d'eau morte aux reflets métalliques,
Ce soir traîne là-bas sa robe de velours ;
Et du riche tapis des fleurs mélancoliques,
Vers les massifs baignés d'une fine vapeur,
Partent de chauds parfums dans l'air pris de torpeur.
Avec l'obsession rythmique de la houle,
Tout chargés de vertige, ils passent, emportés
Dans l'indolent soupir qui les berce et les roule.
Les gazons bleus sont pleins de féeriques clartés ;
Sur la forêt au loin pèse un sommeil étrange ;
On voit chaque rameau pendre comme une frange,
Et l'on n'entend monter au ciel pur aucun bruit.
Mais une âme dans l'air flotte sur toutes choses,
Et, docile au désir sans fin qui la poursuit,
D'elle-même s'essaye à ses métempsycoses.
Elle palpite et tremble, et comme un papillon,
A chaque instant, l'on voit naître dans un rayon

Une forme inconnue et faite de lumière,
Qui luit, s'évanouit, revient et disparaît.
Des appels étouffés traversent la clairière
Et meurent longuement comme expire un regret.
Une langueur morbide étreint partout les sèves ;
Tout repose immobile, et s'endort ; mais les rêves
Qui dans l'illusion tournent désespérés,
Voltigent par essaims sur les corps léthargiques
Et s'en vont bourdonnant par les bois, par les prés,
Et rayant l'air du bout de leurs ailes magiques.
— Droite, grande, le front hautain et rayonnant,
Majestueuse ainsi qu'une reine, traînant
Le somptueux manteau de ses cheveux sur l'herbe,
Sous les arbres, là-bas, une femme à pas lents
Glisse. Rigidement, comme une sombre gerbe,
Sa robe en plis serrés tombe autour de ses flancs.
C'est la Nuit ! Elle étend la main sur les feuillages,
Et tranquille, poursuit, sans valets et sans pages,
Son chemin tout jonché de fleurs et de parfums.
Comme sort du satin une épaule charnue,
La lune à l'horizon sort des nuages bruns,
Et plus languissamment s'élève large et nue.
Sa lueur filtre et joue à travers le treillis
Des feuilles ; et, par jets de rosée aux taillis,
Caresse, en la sculptant dans sa beauté splendide,
Cette femme aux yeux noirs qui se tourne vers moi.
Enveloppée alors d'une auréole humide,
Elle approche, elle arrive : et, plein d'un vague effroi,
Je sens dans ces grands yeux, dans ces orbes sans flamme,

Avec des sanglots sourds aller toute mon âme.
Doucement sur mon cœur elle pose la main.
Son immobilité me fascine et m'obsède,
Et roidit tous mes nerfs d'un effort surhumain.
Moi qui ne sais rien d'elle, elle qui me possède,
Tous deux nous restons là, spectres silencieux,
Et nous nous contemplons fixement dans les yeux.

DOLOROSA MATER

A Octave Mirbeau.

QUAND le rêveur en proie aux chagrins qu'il ravive,
Pour fuir l'homme et la vie, et lui-même à la fois,
Rafraîchissant sa tempe au bruit des cours d'eau vive,
S'en va par les prés verts, par les monts, par les bois;

Il refoule bien loin la pensée ulcérée,
Cependant qu'un désir de suprême repos
Profond comme le soir, lent comme la marée,
L'assaille, et l'enveloppe, et l'étreint jusqu'aux os.

Il aspire d'un trait l'air de la solitude;
Il se couche dans l'herbe ainsi qu'en un cercueil,
Et lève ses regards chargés de lassitude
Vers le ciel où s'éteint l'éclair de son orgueil.

Il promène son rêve engourdi dans l'espace,
Errant des pics aigus aux cimes des forêts,
Suit l'oiseau, dont le vol paisible les dépasse,
Et s'exhale en ce cri plein de ses longs regrets :

— « O silence éternel ! ô force aveugle et sourde !
Rocs noirs, prêtres géants de l'immobilité !
Bois sombres dont s'allonge au loin la masse lourde,
Geôliers qu'implore en vain la vieille humanité !

« C'est un levain fatal qui fermente en nos veines !
Le cœur trop ardemment dans la poitrine bat.
Espoirs, doutes, amours, désirs, passions vaines,
Tout meurtris de la lutte et lassés du combat !

« Tout ce qui fait, hélas ! la vie et son supplice,
Nature, absorbe-le dans ton sommeil divin !
Que ta sérénité souveraine m'emplisse !
Disperse-moi, Nature insensible, en ton sein ! »

— Il laisse alors couler sa dernière amertume,
Les bras en croix dans l'herbe inventive à l'enfouir,
Comme un vaincu qui perd tout son sang s'accoutume
A l'oubli dont la mort commence à le couvrir.

Telle qu'un essaim fou d'invisibles phalènes,
Son âme en voltigeant s'éparpille dans l'air,
Plane sur les coteaux, et descend dans les plaines,
Plonge dans l'ombre et brille avec le rayon clair.

Elle est rocher, forêt, torrent, fleur et nuage.
Tout à la fois vapeur, parfum, bruit, mouvement,
Vibration confuse, inerte bloc sauvage;
Elle est fondue en toi, Nature, entièrement.

Mais partout elle voit la vie universelle
Affluer, tressaillir sous la forme ; elle entend,
Sous l'ombre ou sous la flamme auguste qui ruisselle,
Le labeur continu du globe palpitant.

Un principe énergique entre les foins circule ;
Son corps nage au milieu d'une molle clarté.
Dans la brume odorante et dans le crépuscule,
Avec l'astre qui tombe il se croit emporté.

La nuit fait resplendir des globes innombrables.
Il sent rouler la terre, et vers l'obscur destin
Il l'entend, par-dessus nos clameurs misérables,
Elle-même pousser un hurlement sans fin,

Qui s'élève, grandit, et monte, et tourbillonne,
Fait de chants, de sanglots, et d'appels incertains,
Et, dans l'abîme où l'œil des vieux soleils rayonne,
Se mêle aux grandes voix des univers lointains.

Ces mondes suspendus à jamais dans le vide,
Il les voit tournoyer, il les entend gémir ;
Il entre en leur pensée, et sous sa chair livide
Sent le mortel frisson de l'infini courir.

Il se dresse, enivré d'un vertige effroyable
Sous cette angoisse immense, et sous la vision
De la vie infligée, ardente, impitoyable,
A l'amas effaré des corps en fusion.

— Fausse silencieuse ! O Nature ! ô vivante !
Malheur à qui surprend ta détresse ! Éperdu,
Vers la ville il rapporte et garde l'épouvante
Du soupir infernal en ton sein entendu !

LE GOUFFRE

Il est des gouffres noirs dont les bords sont charmants.
La liane à l'entour qui tapisse la lande
Se balance aux parois et s'enroule en guirlande.
Fleuri d'une couronne aux mille chatoîments,
Je sais un gouffre noir sur la verte colline.
Des arbres de senteur l'ombragent en entier,
Et l'on y vient joyeux par le plus gai sentier.
Parfois un souffle frais et qui caresse incline
Le feuillage agité d'un rapide frisson,
Et sous un vol épars d'amoureuses paroles
Penchant les cloches d'or et les blanches corolles,
Verse à l'abîme, ainsi qu'un fidèle échanson,
Avec l'esprit des fleurs les gouttes de rosée.
Dans ce sinistre puits, ô perles ! ô parfums !
Comme des espoirs morts ou des rêves défunts,
Pour qui donc tombez-vous ? De quelle urne brisée ?
De quel fleuve divin grossissez-vous le cours ?
Qui vous recueillera pour la source épurée,

Vous inutile encens, larme toujours filtrée ?
Un matin, — qu'ils sont loin déjà, ces temps trop courts ! —
Un matin, j'admirais, l'âme neuve et ravie,
Tout cet enchantement de verdure et de fleurs
Suspendu sur le vide et mêlant leurs couleurs.
Je m'enivrais de joie et d'arome et de vie.
Hors des bruits de la plaine et du banal regard,
Je laissais ma pensée indolente et distraite,
Sur les recoins ombreux de la douce retraite,
Avec les oisillons voltiger au hasard.
Le soleil à travers les branches pacifiques
Criblait de diamants ces émaux sur ce noir ;
Si bien que l'on eût dit sous la terre entrevoir
L'autre image du ciel dans les nuits magnifiques.
Et pour sonder le creux du soupirail profond,
Pour réveiller l'écho qui dormait sous ces plantes,
J'y fis tomber caillou, pierre et roches branlantes ;
Mais comme au néant même en qui rien ne répond,
Tout s'abîmait. Nul bruit ne monta des ténèbres.
Un horrible frisson de pâleur et de froid
M'envahit tout à coup. Et je m'enfuis tout droit,
Souffleté par le vent des mystères funèbres.

L'ORGUEIL

MONTS superbes, dressez vos pics inaccessibles
Sur le cirque brumeux où plongent vos flancs verts !
Métaux, dans le regret des chaleurs impossibles,
Durcissez-vous au fond des volcans entr'ouverts !

— Hérisse, amer orgueil, ta muraille rigide
Sur le cœur que des yeux de femme ont perforé !
Désirs inassouvis, sous cette fière égide,
Mornes, endormez-vous dans le sommeil sacré !

— L'antique orage habite, ô monts ! dans vos abîmes,
Et prolonge sans fin sous les cèdres vibrants
Les sonores échos de ses éclats sublimes,
Et des troncs fracassés qu'emportent les torrents.

— Orgueil, derrière toi l'amour est là, qui gronde
Toujours, et fait crier l'ombre des rêves morts,
Aux lugubres appels de l'angoisse inféconde
Et des vieux désespoirs perdus dans les remords.

— Sur les ébranlements, les éclairs, les écumes,
Pics songeurs, vous gardez votre sérénité.
Du côté de la plaine, ô monts ! vierges de brumes,
Vos sommets radieux baignent dans la clarté.

— Sur les déchirements, les sanglots, les rancunes,
Fermez, orgueil, fierté, votre ceinture d'or.
Du côté de la vie aux rumeurs importunes
Reluisez au soleil, et souriez encor !

SOIR D'OCTOBRE

A Catulle Mendès.

Un long frisson descend des coteaux aux vallées ;
Des coteaux et des bois, dans la plaine et les champs,
Le frisson de la nuit passe vers les allées.
— Oh ! l'angelus du soir dans les soleils couchants ! —
Sous une haleine froide au loin meurent les chants,
Les rires et les chants dans les brumes épaisses.
Dans la brume qui monte ondule un souffle lent ;
Un souffle lent répand ses dernières caresses,
Sa caresse attristée au fond du bois tremblant ;
Les bois tremblent ; la feuille en flocon sec tournoie,
Tournoie et tombe au bord des sentiers désertés.
Sur la route déserte un brouillard qui la noie,
Un brouillard jaune étend ses blafardes clartés ;
Vers l'occident blafard traîne une rose trace,
Et les bleus horizons roulent comme des flots,
Roulent comme une mer dont le flot nous embrasse,
Nous enlace, et remplit la gorge de sanglots.

Plein du pressentiment des saisons pluviales,
Le premier vent d'octobre épanche ses adieux,
Ses adieux frémissants sous les feuillages pâles,
Nostalgiques enfants des soleils radieux.
Les jours frileux et courts arrivent. C'est l'automne.
— Comme elle vibre en nous, la cloche qui bourdonne ! —
L'automne, avec la pluie et les neiges, demain
Versera les regrets et l'ennui monotone;
Le monotone ennui de vivre est en chemin !
Plus de joyeux appels sous les voûtes ombreuses;
Plus d'hymnes à l'aurore, ou de voix dans le soir
Peuplant l'air embaumé de chansons amoureuses !
Voici l'automne ! Adieu, le splendide encensoir
Des prés en fleurs fumant dans le chaud crépuscule.
Dans l'or du crépuscule, adieu, les yeux baissés,
Les couples chuchotants dont le cœur bat et brûle,
Qui vont la joue en feu, les bras entrelacés,
Les bras entrelacés quand le soleil décline.
— La cloche lentement tinte sur la colline. —
Adieu, la ronde ardente, et les rires d'enfants,
Et les vierges, le long du sentier qui chemine,
Rêvant d'amour tout bas sous les cieux étouffants !
— Ame de l'homme, écoute en frémissant comme elle
L'âme immense du monde autour de toi frémir !
Ensemble frémissez d'une douleur jumelle.
Vois les pâles reflets des bois qui vont jaunir;
Savoure leur tristesse et leurs senteurs dernières,
Les dernières senteurs de l'été disparu;
— Et le son de la cloche au milieu des chaumières ! —

L'été meurt; son soupir glisse dans les lisières.
Sous le dôme éclairci des chênes a couru
Leur râle entre-choquant les ramures livides.
Elle est flétrie aussi, ta riche floraison,
L'orgueil de ta jeunesse ! Et bien des nids sont vides,
Ame humaine, où chantaient dans ta jeune saison
Les désirs gazouillants de tes aurores brèves.
Ame crédule ! Écoute en toi frémir encor,
Avec ces tintements douloureux et sans trêves,
Frémir depuis longtemps l'automne dans tes rêves,
Dans tes rêves tombés dès leur premier essor.
Tandis que l'homme va, le front bas, toi, son âme,
Écoute le passé qui gémit dans les bois !
Écoute, écoute en toi, sous leur cendre et sans flamme,
Tous tes chers souvenirs tressaillir à la fois
Avec le glas mourant de la cloche lointaine !
Une autre maintenant lui répond à voix pleine.
Écoute à travers l'ombre, entends avec langueur
Ces cloches tristement qui sonnent dans la plaine,
Qui vibrent tristement, longuement, dans ton cœur !

LA RUINE

A Auguste Villiers de l'Isle-Adam.

L'ESPRIT mystérieux au vague ou bref chemin
Qui par moments nous prête un regard surhumain,
Le Rêve, m'a montré ce que n'a vu personne :
C'était, sous un air lourd qui jamais ne frissonne,
Un continent couvert d'arbres pétrifiés,
Si puissants, que jadis lorsque vous triomphiez,
Vieux chênes ! auprès d'eux vos chefs les plus robustes
Et les plus hauts à peine auraient fait des arbustes.
D'énormes ossements perçaient de tous côtés,
Pareils à de grands rocs affreux qu'auraient sculptés
De durs géants jaloux du féroce prodige
De la création à son premier vertige ;
Et c'était quelque part, aux confins ignorés
De la terre, ou peut-être au fond des flots sacrés ;
Et le plus effrayant de ce monde effroyable
C'était, au centre et hors des épaisseurs du sable,
Un temple ruiné, mais colossal encor
Mille fois plus que ceux de Karnak et d'Angkor !

Des escaliers sans fin, portant des avenues
De monstres, s'étageaient, s'écroulaient dans les nues
Dont ils semblaient former le lit torrentiel;
Des arches d'un seul bloc aux largeurs d'arc-en-ciel
Se croisaient, unissant des porches, des colonnes,
Tels que n'en ont jamais conçu les Babylones,
Et s'élevaient toujours, toujours, sous des monceaux
Démesurés de tours, de portiques, d'arceaux,
De chapiteaux massifs où des bêtes hybrides
Sur leurs trompes en l'air tenaient des pyramides.
Des frontons d'une lieue allaient se prolongeant;
Des portes toutes d'or dans des murs tout d'argent
Étincelaient parmi des Alpes de décombres;
Des abîmes de nuit s'engouffraient sous les ombres;
Et partout, jusqu'au faîte, un million de Dieux
Enveloppés ou nus, aveugles ou pleins d'yeux,
Noirs et ramifiés comme des madrépores,
Ou sans bras, éclatants comme des météores,
Debout, assis en cercle, accroupis ou rampants,
Enfouis jusqu'au ventre ou restés en suspens,
Horribles, couronnés de forêts en spirales,
Ou de mitres ayant l'ampleur des cathédrales,
Pullulaient, remplissant de leurs difformités
Les quatre sections des cieux épouvantés.
Et bien avant Babel, bien avant l'Atlantide,
C'était l'œuvre fameuse et la cariatide
D'un orgueil qui bouillonne avec le globe entier,
Bâtie avec le sang des vaincus pour mortier;
La merveille des jours plus lointains que cet âge

Dont la fable cherchait le confus héritage;
Et des siècles de vie où la douleur hurla,
Toute une formidable histoire dormait là,
Du haut en bas gravée en langue originelle
Sur le bronze inusable et la pierre éternelle,
Au fond de l'Invisible et du Silence, au fond
De l'Oubli, derniers Dieux en qui tout se confond.

JOURNÉE D'HIVER

Nul rayon, ce matin, n'a pénétré la brume,
Et le lâche soleil est monté sans rien voir.
Aujourd'hui dans mes yeux nul désir ne s'allume;
Songe au présent, mon âme, et cesse de vouloir.

Le vieil astre s'éteint comme un bloc sur l'enclume,
Et rien n'a rejailli sur les rideaux du soir.
Je sombre tout entier dans ma propre amertume;
Songe au passé, mon âme, et vois comme il est noir!

Les anges de la nuit traînent leurs lourds suaires;
Ils ne suspendront pas leurs lampes au plafond;
Mon âme, songe à ceux qui sans pleurer s'en vont!

Songe aux échos muets des anciens sanctuaires.
Sépulcre aussi, rempli de cendres jusqu'aux bords,
Mon âme, songe à l'ombre, au sommeil, songe aux morts!

LE RÊVE DE LA MORT

I

Un ange sur mon front déploya sa grande aile;
Une ombre lentement descendit vers mes yeux;
Et sur chaque paupière un doigt impérieux
Vint alourdir la nuit plus épaisse autour d'elle.
Un ange lentement déploya sa grande aile,
Et sous ses doigts de plomb s'enfoncèrent mes yeux.
Puis tout s'évanouit, douleur, efforts, mémoire;
Et je sentais flotter ma forme devant moi,
Et mes pensers de même, ou de honte ou de gloire,
S'échappaient de mon corps pêle-mêle, et sans loi.

II

Une forme flottait, qui semblait mon image.
L'ai-je suivie une heure ou cent ans? Je ne sais.

Mais j'ai gardé l'effroi des lieux où je passais.
La sueur me glaça de l'orteil au visage
Derrière cette forme où vivait mon image.
Pendant combien de jours terrestres ? Je ne sais.
Mais sous des horizons tout d'encre ou tout de flamme,
Pour toujours je sentais quelque chose en mon cœur
Voler vers cet éclat pour se perdre en sa trame,
Quelque chose de moi qui faisait ma vigueur.

I

Et voilà devant nous qu'une forêt géante
Brusquement balança dans l'espace embrasé
Son manteau par un sang vif et tiède arrosé.
Comme un rouge flocon d'une neige brûlante,
Un âpre vent, du haut de la forêt géante
Jusqu'au sol par les feux du soleil embrasé,
Secouait chaque feuille à travers les ramures.
Et de mon front aussi chaque rêve tombait,
Et dans mon spectre, avec de très lointains murmures,
Chaque rêve tombé de mon front s'absorbait.

IV

Sur ma tête sifflaient de lugubres rafales;
Et le gémissement surhumain de ce bois
Semblait l'appel perdu de millions de voix.
C'était le long sanglot des morts, par intervalles,
Qui de tous les confins passait dans ces rafales.
Un lac de sang luisait au milieu de ce bois,
Épanché d'un soleil aux ondes écarlates.
Et mes anciens désirs ruisselaient au dehors;
Vers mon fantôme clair, avec leurs tristes dates,
Mes désirs ruisselaient et désertaient mon corps.

V

Et ce lac grandit, tel qu'une mer sans rivage;
Et ce globe penché sur l'horizon semblait
Un cœur énorme au loin dardant son vif reflet.
C'était le vaste cœur des peuples d'âge en âge,
Saignant sur cette mer étrange et sans rivage.
Et ce qui s'écoulait de cet astre semblait
Le sang, le propre sang de l'humanité morte;
Et nous voguions tous deux sur ce flot abhorré.
Mon image brillait plus distincte et plus forte
Et j'y sentais partout mon esprit aspiré.

VI

Sous la nappe sans bord de cette pourpre horrible
Le soleil s'éclipsa d'un coup brusque, et le ciel
A sa place creusait son azur solennel,
Par delà le regard, par delà l'invisible.
Et dans l'éther profond, sous cette pourpre horrible,
Des astres inconnus s'enfonçaient dans le ciel,
Toujours, toujours plus loin, au fond de l'insondable.
L'éclair de chacun d'eux m'emplissait comme un son;
Et tous mes sens, vers l'être à mon reflet semblable,
Abandonnaient mon corps dans un dernier frisson.

VII

Comme un épais rideau fait d'un velours rigide,
Montait derrière nous l'ombre du dernier soir;
Le rouge de la mer se fondait dans le noir;
Maintenant rien de moi n'allait plus vers mon guide;
Et sur nous s'élevait comme un rideau rigide
Une éternelle nuit après le dernier soir.
Et là, tout près de moi, ce double de moi-même,
Qui me regardait, plein d'un dédain envieux,
C'était, je le compris, prête à l'adieu suprême,
Mon âme à tout jamais libre sous les grands cieux.

VIII

Comme un glaive éclatant hors d'une affreuse gaîne,
Elle était là debout avec son regard clair,
Dont je sentais l'acier pénétrer dans ma chair.
Elle était là visible, et désormais sans chaîne;
Telle qu'un glaive nu debout près de sa gaîne,
Elle m'enveloppait avec son regard clair.
Et tout me regardait, conscience, pensées,
Esprit, rêves, désirs, joie, espoirs et douleurs,
Qui reprenaient, au glas des souffrances passées,
Leurs formes, leurs parfums, leurs sons et leurs couleurs.

IX

Et voilà cette fois qu'une arche de lumière,
Jusqu'au ciel, par-dessus les étoiles, d'un jet,
Près de nous, comme un pont sans limite émergeait,
Un chemin idéal fait d'astres en poussière.
Mon âme alors me dit : « Cette arche de lumière
Qui traverse les cieux révélés d'un seul jet,
Sort du temps, et tout droit vers l'éternité mène.
Boue inerte, matière, ô corps ! vieux ennemis,
Je vous repousse enfin, geôliers de l'âme humaine;
Retournez par la mort dans le néant promis ! »

X

— « Reste! cria le corps, reste près de ton frère!
— Faible et vil compagnon, je t'ai toujours haï.
— N'ai-je pas chaque jour à ton ordre obéi ?
— Tu mens, et ton désir était au mien contraire.
— Reste, je me soumets, prends pitié de ton frère!
— Meurs! tu me hais autant que, moi, je t'ai haï.
— Reste! je t'aimerai, ton départ m'épouvante.
— Mes remords sont tes fils, seule il m'en faut souffrir.
— Moi, j'ai souffert aussi par toi, sœur décevante.
— L'oubli gît dans la terre où tes os vont pourrir.

XI

— « Qui me consolera dans le vide où je sombre?
— En moi qui versera le repos et la paix?
— Oh! mourir; ne plus voir le clair soleil jamais!
— Oh! revivre, et jamais ne s'endormir dans l'ombre!
— Le froid terrible règne en ce vide où je sombre!
— L'infini qui m'étreint ignore, hélas! la paix!
— La mort rit et m'attend! — Un ange aussi m'appelle!
— Je maudis ton orgueil! — Et moi, ta lâcheté!
— Ah! L'horreur du néant crispe ma chair mortelle!
— Et moi, pleine d'horreur, j'entre en l'éternité! »

XII

Un choc intérieur traversa tout mon être.
Tout disparut. Mon corps était resté tout seul,
Et la nuit l'embrassa de son épais linceul,
Nuit telle qu'un vivant n'en peut jamais connaître.
Un frisson glacial courut dans tout mon être,
Et dans un puits sans fond je croyais choir tout seul.
L'angoisse de la chute était l'idée unique
Et nette survivante encore en mon cerveau;
Puis insensiblement la terreur tyrannique
S'enfuit pour me laisser jouir d'un sens nouveau.

XIII

La nuit filtrait en moi, fraîche comme un breuvage;
Mes pores la buvaient délicieusement;
Je me sentais bercé par son enivrement;
Et toujours j'approchais du ténébreux rivage
Où l'ombre dans les corps filtre comme un breuvage.
Le Léthé de la nuit délicieusement
M'imprégnait d'un silence ineffable; et la vie
Ne comprendra jamais le silence et la nuit
Qui, de plus en plus doux pour la chair asservie,
Montaient comme le jour, croissaient comme le bruit.

XIV

Et maintenant au bord de l'Érèbe immobile,
Sous l'œil démesuré d'un fixe et noir soleil,
Je reposais dissous dans l'éternel sommeil,
Fécondant sans efforts les vaisseaux de l'argile.
Toujours plus obscurcis, dans l'Érèbe immobile
Tombaient les longs rayons d'un fixe et noir soleil;
Et je comptais sans fin, ainsi que des secondes,
Les siècles un par un tombés des mornes cieux,
Les siècles morts tombés de l'amas des vieux mondes,
Tombés dans le néant noir et silencieux.

LA PRIÈRE D'ADAM

SONGE horrible ! — La foule innombrable des âmes
M'entourait. Immobile et muet, devant nous,
Beau comme un Dieu, mais triste et pliant les genoux,
L'ancêtre restait loin des hommes et des femmes.

Et le rayonnement de sa mâle beauté,
Sa force, son orgueil, son remords, tout son être,
Forme du premier rêve où s'admira son maître,
S'illuminait du sceau de la virginité.

Tous écoutaient, penchés sur les espaces blêmes,
Monter du plus lointain de l'abîme des cieux
L'inextinguible écho des vivants vers les dieux,
Les rires fous, les cris de rage et les blasphèmes.

Et plus triste toujours, Adam, seul, prosterné,
Priait; et sa poitrine était rougie encore,
Chaque fois qu'éclatait dans la brume sonore
Ces mots sans trêve : « Adam, un nouvel homme est né ! »

— « Seigneur ! murmurait-il, qu'il est long, ce supplice !
Mes fils ont bien assez pullulé sous ta loi.
N'entendrai-je jamais la nuit crier vers moi :
« Le dernier homme est mort ! Et que tout s'accomplisse ! »

LE RENDEZ-VOUS

A Michel Baronnet.

BATI par des mains inconnues,
Un féerique palais, longtemps,
Ouvre au vent frais des avenues
Ses fenêtres à deux battants.

A chaque porte, en grand costume,
Sonnant du cor sur l'escalier,
Un page, selon la coutume,
Vante le seuil hospitalier.

Le suzerain de ce domaine,
Dans les salles de son palais,
En riche apparat se promène,
Comptant son or et ses valets.

D'heure en heure, son œil avide
Interroge les horizons.
L'écheveau du temps se dévide;
Les jours passent et les saisons.

Il attend toujours ses convives.
Malgré les vents, malgré les froids,
Il croit entendre leurs voix vives,
Et le galop des palefrois.

Sa table pour eux est dressée
Chaque jour, et tout prêt son vin.
Il les fête dans sa pensée;
Et les pages sonnent en vain!

Maintes brillantes cavalcades
Passent là-bas sur les chemins,
Comme fuyant les embuscades
D'un manoir aux durs lendemains.

Noble, il se fie à la noblesse
Des invités de haut renom.
Honteux du doute qui le blesse,
Aux pages las il répond : « Non!

« Non! redorez toutes mes salles!
Rallumez ce soir les flambeaux!
Allez dans mes plaines vassales;
Apportez-moi des fruits plus beaux!

« Changez les fleurs sur ces balustres!
Resablez les routes du bois!
Ils viendront, mes hôtes illustres!
C'est en leur honneur que je bois! »

Et nul ne vient; nul équipage
Ne piaffe aux portes du château;
Et sur son perron chaque page,
Épuisé, dort dans son manteau.

Tandis que le temps ronge et mine
Au dehors les murs récrépis,
Le palais toujours s'illumine,
Partout plein d'échos assoupis.

Un soir d'orage, les rafales,
Au bruit des volets rabattus,
Soufflent les torches triomphales
Dans la main des hérauts têtus.

Et voilà dans la nuit sonore
Des pas nombreux sur le parquet :
« Salut, dit l'hôte, à qui m'honore!
Et mon cœur vous revendiquait!

— « Allons! Comme nous, tiens parole!
Lui répondent les arrivants;
Mets à ton seuil ta banderole,
Malgré la nuit, malgré les vents.

« Nous venions tous en compagnie
A nos chevaux livrant les mors.
Le souffle d'un mauvais génie
Nous a bientôt fait tomber morts.

« Morts, nous tenons notre promesse ;
Et pour tombe nous choisissons,
Défunts sans cercueil et sans messe,
Ton palais aux mille échansons !

« Châtelain ! qu'on nous rassasie ;
Mais de nous surtout n'attends pas
Discrétion ou courtoisie.
Il sera long, notre repas !

« Nous avons tué sur tes portes
Tes sonneurs de cor endormis.
Voyons comment tu te comportes,
Châtelain, avec tes amis !

« Nos noms étaient : Joie, Espérance,
Amour, Gloire, Bonheur, Repos.
On lisait écrit : Délivrance,
En lettres d'or sur nos drapeaux.

« On nous nomme aujourd'hui Tristesse,
Solitude, Soucis, Douleur,
Et Désespoirs. La sombre Altesse
Qui nous commande est le Malheur ! »

Et lui, pour fêter ces vampires,
Leur sert dans l'ombre, en frémissant,
Son cœur fier de ses longs martyres,
Son cœur loyal, riche de sang.

Et depuis, dans le noir domaine
Dure encor l'horrible festin.
On lit sur le porche : Ame humaine
Qui tient sa parole au destin !

LE SURVIVANT

Je sors des bois. Je rentre en ma vie. O prisons
De nos songes ! Combats ou pleurs que nous taisons !
Le jour tombe. Le bleu du ciel pâlit. C'est l'heure
Tranquille.—Un souffle; un seul.—Souffle étrange!—Il m'effleure
Et s'éteint. — Je soupire et pense à lui. C'était
Un toucher ! — Le soleil s'engouffre. Tout se tait.
L'ombre augmente. La route est longue; la nuit, proche.
Elle arrive. Elle monte en nous, comme un reproche.
Il venait de très loin, ce souffle ! J'en frémis.
Il semblait expirer en moi. Je l'ai transmis;
Où donc ? Vers qui ? — Mon cœur bat avec violence.
Je n'entends que mes pas. — Quel désert ! Quel silence !
Ce souffle était si faible ! Et si doux ! — La forêt
Ne l'a point arrêté pourtant. Il se mourait.
C'est en moi qu'il est mort. Vivait-il ? — Des lumières
S'allument. — Durs travaux des champs ! Pauvres chaumières !
— Ce souffle ! On aurait dit une aile; un être errant !
Il est tant de secrets ! Hélas ! Qui les comprend ?

Peut-être toi ! Vieil arbre immobile ! Murmure !
Enseigne-moi ! Notre âme est une autre ramure.
Elle flotte. Elle s'ouvre, immense, à la merci
De vents mystérieux. Tout entière elle aussi
Vibre parfois. Des mots obscurs l'ont traversée !
Ce souffle en était plein. — Qui dit qu'une pensée
N'est pas comme un parfum : un corps aérien ?
Tout voyage. Tout vit. Tout se transforme. Rien
Ne périt. Tout renaît. Tout souffre. Tout se mêle.
Et tout cherche ailleurs. Quoi ? L'anxiété jumelle,
Sans doute ; en vos fumiers, désirs ! en votre exil,
Regrets ! au plus profond des cœurs ; au plus subtil
Des choses. — Le couchant à l'infini recule.
Une étoile ! Vénus ! Qui passe au crépuscule !
— Il était triste autant, ce souffle ! Et si léger !
Qu'apportait-il ? — Moi seul l'ai senti voltiger.
J'en suis sûr : il voulait depuis longtemps renaître.
Est-ce en quelqu'un ? — Le froid de la mort me pénètre.
C'était comme un dernier effort vers moi ; si lent !
Si las ! comme un suprême effluve s'exhalant.
Comme un adieu resté muet ; comme une haleine ;
Comme une voix défunte ! — Oh ! la brume ! Elle est pleine
De fantômes. Je marche à travers eux. Qui sait ?
S'il s'était échappé d'une tombe ! Il poussait
Un souvenir de plainte ; un rappel de caresse ;
Quelque message au but. — Je frissonne. Serait-ce
L'envoi que j'ai longtemps espéré ? — Nos douleurs
S'apaisent. Puis les jours nouveaux portent les leurs.
L'on doute. L'on oublie. — Est-ce possible ? On croit

Oublier ! Mais en nous le cyprès planté croît.
Il est là ; bien plus haut que la nuit ! Sur les fastes
De ma vie il s'étend toujours. Ombres néfastes !
Un souffle ; et je vous sens immortelles ! Couvrez
Mes yeux, palmes sans fin ! Lourds rameaux enivrés
De ce souffle ! C'est vous qu'il cherchait. — Le ciel brille ;
Vainement ! — Dans ma chair fouille, racine ! Vrille
Aux cent pointes ! C'est toi qu'il réveille ; et venu
De là-bas ! — Mon soupir ? Qu'avais-je reconnu ?
Cette odeur d'autrefois ! Cette tendresse amie ?...
Était-ce un rêve en peine ? Un rêve d'endormie ?
Le rêve d'abandon d'une poussière ? — Oh ! oui,
Dors en moi ! Rêve en moi ! jeune amour enfoui !

LE MANCENILLIER

La jeunesse est un arbre aux larges frondaisons,
Mancenillier vivace aux fruits inaccessibles;
Notre âme et notre cœur sont les vibrantes cibles
De ces rameaux aigus d'où suintent les poisons.

O feuilles, dont la sève est notre sang! Mirage
Masquant le ciel menteur des jours qui ne sont plus!
Ironiques espoirs qui croissez plus touffus!
Tous nos désirs vers vous sont dardés avec rage.

Nulle bouche n'a ri, nul oiseau n'a chanté,
Nulle fleur n'est éclose aux grappes jamais mûres.
D'où viennent ces parfums, ces rires, ces murmures,
Vains regrets de ce qui n'a jamais existé?

Arbre vert du passé, mancenillier sonore,
Je plante avec effroi la hache dans ton flanc,
Bûcheron altéré d'azur, vengeur tremblant,
Qui crains de ne plus voir le ciel mentir encore!

LA CHANSON DE MAHALL

C'EST un soir calme; un souffle aux aromes subtils
Vanne de fleurs en fleurs, et du parc aux collines,
Le pollen qu'il dépose aux pointes des pistils;
Un soir d'été serein, aux étoiles câlines.
La lune magnétique arrose les halliers;
Et dans l'herbe, pareils à deux grands boucliers
Chus d'un duel gigantesque en preuve pour l'histoire,
Dorment deux lacs jaloux, d'acier blanc criblé d'or.

A la tour du château s'éclaire l'oratoire
De Gemma. — Par accès, le long du corridor,
Comme l'appel lointain d'un blessé qu'on emporte,
Se répète un soupir traînant de porte en porte.
Hors la fenêtre rouge aux deux barres en croix,
Tout reste abandonné dans l'antique demeure;
Hors la plainte du vent, rien n'élève la voix.
C'est qu'une femme est là, qui souffre, prie, et pleure!

Sur d'étroites cloisons pèse le dôme obscur;
Mais un haut lampadaire est dressé près du mur,
Et vers un portrait d'homme au noir sourcil projette
Les tremblantes lueurs d'une lampe d'argent.
L'âme du mort revit sur l'image inquiète,
Sans cesse du front blême aux lèvres voltigeant.
Au dossier blasonné de sa chaise ducale,
Croisant les doigts, se tient Gemma, muette et pâle,
Immobile, debout, jeune et belle, en grand deuil.
Son bras luit à travers le crêpe qui le voile;
Et l'on voit un foyer de tristesse et d'orgueil
En ses yeux maintenus fixement vers la toile.
Dans son cadre d'ébène un très large miroir
Réfléchit le portrait de l'homme au sourcil noir,
La veuve comme un spectre, et les sombres tentures
Qui viennent s'écraser partout sur le tapis;
Des filets de lumière alternent aux sculptures.
Assise à la fenêtre et les sens assoupis,
Une vieille marmonne entre ses dents branlantes
Des mots qui troublent seuls le vol des heures lentes.
Tout au fond saigne un christ d'ivoire, et devant lui
Repose un beau missel incrusté d'armoiries,
Sur le prie-Dieu de chêne, auprès de son étui.
Un mystère s'amasse au bas des draperies.

Et, tout à coup, crispant ses deux mains sur son cœur
Où bouillonnait le flot grossi de sa douleur,
Gemma se tord, la tête et le buste en arrière.
Elle arrache ses yeux, à la longue taris,

De ce regard jamais éteint sous la paupière,
Et, la gorge entr'ouverte à d'impossibles cris,
Marche en se roidissant dans la chambre, suivie
Par ce regard dardé du fond d'une autre vie.
Elle s'arrête enfin, sans geste, à l'angle clair
De la creuse embrasure où, dans l'ombre baignée,
La vieille à l'autre coin chante sur un vieux air,
Et près de son rouet s'endort, lasse araignée.
Tout le passé renaît en Gemma, jours par jours;
Et flottant sur le parc au hasard des détours,
La transporte et la roule ainsi dans son supplice :

« Ciel tranquille! ciel vaste et profond! dont la paix
Semble s'éterniser sous les nappes d'eau lisse,
Et lointaine descend dans les taillis épais!
Regard multiplié des nuits, qui nous surveilles!
Ou sont-ils, ces matins aux si fraîches merveilles,
Que, comme vous limpide et pure, j'ai vécus!
Où le métal uni de mes jeunes prunelles
A sa clarté brisait tous les désirs aigus!
Où j'allais promenant mes candeurs fraternelles
Dans le vert paradis des bois pleins de soleil;
Où nul visage encor ne hantait mon sommeil!
Ah! tu gisais inerte en mon sein, comme un lâche,
Mon cœur! Rien ne pouvait t'émouvoir! un vautour,
De son bec implacable, aujourd'hui, sans relâche,
En te criant : « Trop tard! » te déchire à ton tour! »

Et tandis que Gemma, d'une étreinte qui broie,

Tourmente sa poitrine au repentir en proie,
La vieille chante, ainsi qu'en un rêve, tout bas :

« La pluie aux grains froids là-haut tombe à verse.
Mon cher enfant dort, et moi je le berce,
Dans son berceau fait de chêne et de plomb.
J'entends un bruit sec qui gratte et qui perce.
Tu dors, mon enfant, d'un sommeil bien long!
— Mon enfant s'agite en ses draps de plomb.

« Un lourd cauchemar, mon enfant, t'agite.
Ton berceau de chêne est un mauvais gîte.
— Mon âme est partie, et vide est mon corps!... »

Gemma sait que Mâhall est une pauvre folle
Qui l'aime, voilà tout, mais qu'on ne comprend pas.
Le malheur, dont blêmit sur son front l'auréole
Sinistre, la rend sourde aux vains mots. — Elle entend
Son remords qui plus haut gronde, lui répétant :
« Trop tard! il est trop tard! rappelle-toi! Déroule
Ce chapelet maudit de tes loisirs ingrats,
Quand les appels vers toi se succédaient en foule,
Quand sous tes seins, figés alors entre tes bras,
S'élargissait un vide aux voûtes taciturnes;
Quand plaintes et parfums, débordant de leurs urnes,
Ne faisaient rien vibrer en toi, n'embaumaient rien!
A jamais à présent dans la nuit vengeresse,
Dans l'oubli de ta forme et du martyre ancien,
Il dort. Nul souvenir assidu ne l'oppresse.

Il a tout rejeté de la vie; il est mort!
Eh bien! apprends l'amour! Sous la dent qui te mord,
Regarde ruisseler tes pleurs expiatoires!
Vierge, tu souriais aux fièvres de l'amant;
Fière de ta beauté, n'ayant pas d'autres gloires,
Tu ne savais répondre à l'ardeur d'un serment.
Mais femme, ta beauté de marbre encor s'est tue;
Et tu ne sentais pas à tes pieds de statue
Retomber la prière et se fendre le cœur
De l'époux dont tu fus la cruelle pensée;
Voilà que son image a vaincu ta torpeur,
Et qu'à son souvenir tu l'aimas, insensée! »

Elle songe. En dormant Mâhall chante tout bas :

« Un lourd cauchemar, mon enfant, t'agite.
Ton berceau de chêne est un mauvais gîte.
— Depuis que mon âme a laissé mon corps,
Comme un vieux logis que le vent visite,
J'appartiens entière aux âmes des morts;
Mon enfant, ton âme agite mon corps.

« Dans l'œil des enfants lisent leurs nourrices.
Les morts ont aussi parfois leurs caprices. »

— Lorsque chante Mâhall on ne l'écoute pas.
Gemma songe. « Bonheur, plaisir, joie, espérance!
Quand l'angoisse nous tient et nous courbe impuissants,
Ces mots qu'on récusait sous leur vague apparence

Dans leur immensité sont tous éblouissants!
Oui, le regret, bien plus que l'espoir, aux musiques
Divines sait mêler des visions magiques!
Certe, il m'aimait jadis d'un amour effréné,
Usant sur moi l'effort des facultés mortelles,
L'homme qui vers l'espace aveugle s'est tourné,
Consumé par l'attente au froid de mes prunelles.
Si je n'ai rien compris alors, ni cet amour,
Ni ce vivace espoir de m'animer un jour,
Ni cette volonté, ni sa morne agonie,
D'où vient qu'à peine seul, mon cœur s'est éveillé,
Lentement, par degrés, de sa longue atonie?
D'où vient qu'en mon désert un calice a brillé?
Que l'idole aussitôt s'est changée en victime,
Et lit profondément dans l'infini sublime
De ce culte perdu qui l'embrase aujourd'hui? »

Et Gemma vers la chambre où le portrait l'attire
Se retourne, et revient s'arrêter devant lui.
Sur ses noirs vêtements pendent ses bras de cire.
— Mâhall reprend son rêve et sa chanson tout bas :

« Dans l'œil des enfants lisent leurs nourrices.
Les morts ont aussi parfois leurs caprices.
Lorsque tu souffrais, je sais une fleur
Que je te donnais pour que tu guérisses;
Son baiser rendait ton sommeil meilleur.
— Mon enfant demande une étrange fleur!

« Il sait des secrets plus vieux que la tombe!
— La pluie aux grains froids sur mes membres tombe... »

Les yeux sur le portrait, Gemma ne l'entend pas;
Son corps est immobile et sa lèvre est muette,
Mais sa détresse ainsi toujours gonfle son sein:

— « Ah! dans ces yeux ouverts une âme se reflète!
Et j'y vois clairement tourbillonner l'essaim
Des vœux et des mépris qui maintenant me rongent!
Tyranniques regards! comme en les miens ils plongent!
Beaucoup plus haut en moi que les yeux d'un vivant,
Ils parlent nuit et jour et m'ont enfin soumise;
Et j'y revois au jeu d'un reflet décevant
Tous les édens murés de la terre promise!
Mais les inassouvis s'endorment-ils jamais?
Leur donnes-tu l'oubli, toi qui nous le promets,
O mort? — Lui, voudra-t-il m'oublier dans ta fosse?
Il n'aimait point alors! Seule, je sais aimer,
Moi qui sens que ta voix comme toute autre est fausse,
Et qu'à l'heure où sur moi le plomb va se fermer,
Mon amour éternel, martyrisant délice,
M'écrasera les seins de son royal cilice!
Mais non! s'il était vrai que pour l'éternité
Rien ne survît, ô mort! de l'humaine amertume;
Si malgré toi là-bas il n'a rien emporté,
Qui donc met dans ses yeux comme un appel posthume? »

Et Gemma se rapproche et touche le portrait,

Dont une clarté douce anime chaque trait
Et la bouche qui luit plus pourpre et semble humide.
— Mâhall sur l'escabeau recommence tout bas :

« Il sait des secrets plus vieux que la tombe !
— La pluie aux grains froids sur mes membres tombe.
Oh ! rouge est la fleur ! mortel son poison !
Pourquoi la veut-il ? pour quelle hécatombe ?
Moi, dans la forêt, je cours sans raison !...
Un mort veut baiser, ô fleur ! ton poison !

« Hier, j'ai frotté de poison sa bouche.
Dans son cadre il dort : que nul ne le touche !
— Le désir des morts dompte les vivants... »

— « Non, non ! — pense Gemma, — quelque obstiné fluide
Jaillit de ces yeux noirs qui ne me quittent pas.
La mort a des secrets plus anciens que la tombe !
L'éclat qui m'enveloppe et sous qui je succombe,
Quel peintre aurait donc su le fixer dans ces yeux ?
Non ! N'est-ce pas plutôt qu'un être toujours triste
Me poursuit par delà son exil soucieux ?
Qu'un amour idéal auquel rien ne résiste
Triomphe enfin après que les sens sont glacés ?
Ah ! s'il en est ainsi, chère ombre ! c'est assez !
Cesse de t'agiter ! Ou vengeance ou victoire,
Vois, je t'aime aujourd'hui plus que tu ne m'aimais !
Apaise-toi ! Tu peux me sourire et me croire !
Plus que ne fit le tien, mon cœur saigne à jamais ;

Et j'expie ! et j'attends l'heure du dernier râle,
Où je m'envolerai vers ta poitrine pâle,
Plus riche de baisers et de larmes de sang,
Que toi du désespoir de tes élans stériles ! »

— Une flamme qui tremble et qui va faiblissant
Fait courir sur les murs les ombres plus fébriles ;
Et la vieille Mâhall chante encore tout bas :

« A travers un cadre il tendait la bouche.
J'ai frotté la fleur. Que nul ne le touche !
— Le désir des morts dompte les vivants.
Dans mon vieux corps vide et qui branle aux vents,
Les âmes des morts veillent les vivants !
— Ainsi qu'un portrait, dans un cadre il couche ! »

Gemma vers le tableau n'a plus à faire un pas :
Elle se penche et joint sa lèvre chaude à celle
Du portrait, qui lui semble avoir alors souri ;
Puis recule, frissonne un court moment, chancelle,
Et tombe empoisonnée, et morte, sans un cri !

LES YEUX DE NYSSIA

Je suivais dans les bois la fille aux cils soyeux.
Non loin d'un petit lac dormant nous nous assîmes;
Tout se taisait dans l'herbe et sous les hautes cimes.
Nyssia regardait le lac silencieux;
Moi, le fond de ses yeux.

— « Sources claires des bois! dit Nyssia; fontaines
Où le regard profond sous l'onde va plongeant!
Tranquillité du ciel sous la moire d'argent,
Où tremblent d'autres joncs aux luisantes antennes,
Et des branches lointaines! »

— Je disais: « Larges yeux de la femme! ô clartés
Où l'amour entrevoit un ciel insaisissable!
O regards qui roulez aux bords des cils un sable
Fait de nacre, d'azur et d'or! Sérénités
Des yeux diamantés! »

— Nyssia dit : « Là-bas, ce bassin solitaire
Qui dort ainsi sans ride au fond du bois, vraiment,
Semble avoir la puissance étrange de l'aimant.
Autour de lui, regarde, un brouillard délétère
Plane comme un mystère. »

— Je répondis : « Tes yeux, Nyssia, tes yeux clairs,
Ces yeux que mon soupir sans les troubler traverse,
Fascinent par l'attrait de leur langueur perverse.
Un magique pouvoir aiguise leurs éclairs
Qui filtrent dans mes chairs. »

— « Vois, disait Nyssia, l'étonnante apparence
Qu'ont les plantes sous l'eau, les plantes et les fleurs.
Comme tout se revêt de féeriques couleurs !
Sous ce lac enchanté je sens qu'une attirance
Vit dans sa transparence. »

— « Dans tes yeux, lui disais-je, ô Nyssia ! je vois
Tous mes rêves, tous mes pensers, toutes mes peines.
Rien qu'à les voir, mon sang se tarit dans mes veines.
Souriants sous la nacre, au fond de tes yeux froids
Ils vivent, je le crois. »

— « Suis sur tous ces reflets, suis la molle paresse
D'une flamme émoussée au fond d'un ciel plus doux.
Ces images de paix qui s'allongent vers nous,
Les sens-tu nous verser l'ineffable tendresse
De l'eau qui les caresse ? »

— « Nyssia, dans tes yeux je contemple, charmé,
Tous mes désirs nageant vers un azur plus tendre.
Tu regardes là-bas, Nyssia, sans m'entendre;
Mais mon âme revoit son fantôme pâmé
Dans tes yeux enfermé. »

— « Et pourtant, comme autour du bassin, me dit-elle,
Tout est morne! Partout, vois, sur cette eau qui dort
Les arbres amaigris se penchent; tout est mort.
On dirait sur la rive une sombre dentelle;
Cette source est mortelle. »

— « Prunelles! chers écrins aux limpides cristaux!
Quand la frange de jais de vos grands cils s'abaisse
Et sur la joue au loin projette une ombre épaisse,
Je crois voir se fermer sur mille Eldorados
De funèbres rideaux. »

— « Dans ces pâles gazons où périt toute chose,
Tandis que leurs reflets restent verts sous les eaux,
Vois ces tertres cachant le long des noirs roseaux
Comme l'ancien secret d'une métempsycose.
Là, sais-tu qui repose? »

— « Autour de ta paupière, à l'ombre de tes cils
Dont les reflets charmants, derrière tes yeux calmes,
Caressent mes désirs comme de douces palmes,
Ah! pour s'être enivrés de philtres trop subtils,
Des rêves dorment-ils? »

— « Les nymphes de ce bois sont dans l'herbe enterrées,
Les nymphes dont toujours palpite le reflet
S'éternisant sous l'eau dans sa blancheur de lait,
Comme celui des fleurs qu'elles ont admirées,
Par un charme attirées. »

— « Sous l'éternel éclat de tes grands yeux polis,
Mille rêves pareils au mien, mille pensées
Reluisent. Je crois voir les flammes renversées
Des amours que les bords de ces yeux sous leurs plis
Roulent ensevelis. »

— « Lentement ces reflets ont tari toute sève,
Et tout revit sous l'eau si tout meurt sur les bords.
Ces images ont pris la vie à tous les corps,
Arbres, nymphes et fleurs, qui penchés sur la grève
Ont contemplé leur rêve. »

— « Nyssia, que me fait ce lac mystérieux
Dont tu parles ? Vers moi tourne enfin tes prunelles !
Je sens que tout mon être absorbé passe en elles,
Et que mon âme entière a plongé sous les cieux,
Nyssia, de tes yeux. »

Et Nyssia sourit : « Vis ou meurs, que m'importe !
Dit-elle, maintenant que tressaille à son tour
Dans mes yeux l'immortel reflet de ton amour.
Oui, c'est vraiment ton âme, au fond de cette eau morte,
Ton âme, que j'emporte ! »

Et l'eau se referma sur elle; un souffle erra
Longtemps au bord du lac, le souffle de son rire.
Et moi, je vois au fond mon reflet qui m'attire,
Et qui, lorsque ma vie à la fin s'éteindra,
Sous l'eau me survivra.

JAMAIS

A Frédéric Plessis.

AMOUR ! dans tous les temps des hommes t'ont chanté !
Inventeurs d'un mensonge, ils auront tous porté
Le cercle ardent qui reste aux martyrs, et la gloire
D'avoir su faire un Dieu de toi, forme illusoire ! »
Comme en son souterrain, tel, encor ce jour-là,
Le démon qui l'habite en mon esprit parla.
Et depuis bien des mois il désolait ma vie;
Et les anges joyeux que chaque amant convie
A rallumer le temple et l'autel, tout confus
S'arrêtaient devant l'hôte aux méprisants refus.

Et lorsque vint le soir, ce fossoyeur fidèle
De nos virilités qu'il abat d'un coup d'aile,
Suivant la passion qu'insulta le dédain,
Comme un voleur j'ouvris la grille du jardin;
Et tremblant à mes pas sur le sable qui crie,
L'oreille au moindre choc dans la branche flétrie,
Plus lourd encor, plus lâche encor, plus lentement
Encor, je m'avançai près des murs, comprimant

Avec force à la fois la révolte et la honte
Du souvenir navré qui dans le fiel remonte.
— Ah ! ce jour-là, plutôt qu'un autre, quel espoir
Avait comme un parfum embaumé l'air du soir ?
Quand le soleil fondit dans sa vapeur cuivrée,
Quel écho, m'imposant l'illusion qu'il crée,
M'avait dit : C'est l'aurore ! on t'appelle ! suis-moi !
Quel nuage avait pris, pour raffermir ma foi,
L'incarnat féminin qu'un sourire illumine ?
Quelle heure de jadis aux fleuraisons d'hermine
Résonna plus vibrante en mon amer passé ?
Quelle ivresse m'avait jusque là-bas poussé ?
Et quand je fus au bout de la trop chère allée
Pleine encor des senteurs de ses cheveux, peuplée
De blancs spectres de robe aux détours des chemins ;
Quand, appuyant ma face à la vitre et mes mains,
Je regardai la salle où mon âme était née
Sous les yeux violets qui l'avaient condamnée,
Qu'espérais-je y revoir, sinon le dur éclair
D'un implacable arrêt qu'on regrave en ma chair ;
Sinon la joie unique et toujours bien formelle
De vivre et d'être jeune, et de se savoir belle,
Et de rire en pensant au mal qu'ont fait ses yeux ?

Certes, les nefs n'ont pas l'aspect religieux
Que me montrait la chambre aux lueurs amorties ;
Et sans doute, entr'ouvrant ses griffes pressenties,
L'ange des maux subits, tout proche, et sans pitié,
Attentif, épiait l'œuvre faite à moitié.

Au milieu des coussins elle était là, couchée;
Et par instants sa main, de l'ombre détachée,
Chassait on ne sait quel péril d'un geste prompt;
Mais sous un autre vol se retournait son front;
Et des bouches que rien n'arrête ou ne déjoue
Marquaient un baiser rouge au milieu de sa joue.
Sa main gauche dormait dans celles du vieillard,
Qui tout auprès, debout, la couvrant d'un regard
Sec et morne, semblait chercher dans sa mémoire
Les couleurs d'un visage auquel il ne peut croire.
Mais le sang de la vie avait seul déserté
Ce visage. Jamais l'éclat de la beauté
N'auréola plus fière et plus pâle figure.
Elle était là, les cils levés, sans un murmure,
Et paraissait attendre et provoquer sans peur
Les doigts de l'invisible et lugubre sculpteur
Qui sur les corps quittés se délecte et s'obstine.
Celle qui, m'opposant l'allégresse enfantine,
Par ses yeux où mourait mon plus charmé désir
M'apprit l'horreur de voir les étoiles s'enfuir;
Celle-là dont l'empreinte au fond de ma pensée,
Le jour où je jurai de l'avoir effacée,
S'installa plus riante et défiant l'oubli;
Celle-là n'était rien que le songe aboli
Dans l'éparse vapeur de larmes bien taries.
Mais le fleuve est plus large, Amour, où tu charries
Aujourd'hui mon trésor plus splendide au néant!
Et des cyprès sans fin au feuillage géant
Bordent tous les sentiers dont je parcours la trace.

Ce n'est plus son sourire adorable ou sa grâce
Qui de loin me traverse en creusant mon regret;
Ma raison, aujourd'hui, sans trouble évoquerait
Les boucles, les regards et la bouche ravie
Où j'avais cru noués tous les fils de ma vie.
Fantôme d'autrefois, à jamais détrôné,
Je souris à mon tour, et je t'ai pardonné.
Cheveux que les parfums choisissaient pour image,
Prunelles, dont jadis je m'étais cru le mage,
Lèvres qui m'emplissiez de chants intérieurs,
Anciennes visions qui revivez ailleurs !
Non, je n'ai jamais vu ni pleuré vos reliques;
Mon destin n'avait pas, ô contours chimériques !
Sondé les profondeurs blêmes du désespoir,
Et, corbeau funéraire au fond d'un vieux manoir,
Sinistre suzerain des demeures désertes,
Dans les cendres traîné ses ailerons inertes.
Vous m'aviez abusé, mes pleurs avaient menti;
Je n'avais pas souffert; je n'avais pas senti
Tes ongles sous ma peau, tes flammes dans mes veines,
Amour, dieu languissant, couronné de verveines !
Seulement ce soir-là j'ai compris, et j'ai bu
Les philtres abhorrés d'un hanap inconnu.
En un instant, ce soir, des siècles d'amertume
Ont en moi refoulé leur dévorante écume;
Et je sais à présent, et pour l'éternité,
Ce que c'est que le poids d'un cœur épouvanté
Où tu trônes, muet, tendant tes sombres ailes,
Amour, dieu frémissant, couronné d'immortelles !

Oui, devant ce visage au teint de marbre, aux yeux
Sublimes, obscurcis de secrets orgueilleux;
Devant le solennel silence de ces lèvres
Qu'agitait le travail accéléré des fièvres;
Devant cette victime offerte sans combats
Au messager divin dont elle entend les pas,
Un sanglot me remplit pour l'existence entière;
Et sur mon passé mort, c'est la mourante altière
Et sans rivale en moi qui régna, dans sa paix,
Et dans sa mer d'ébène, immuable à jamais.
— Ah ! dans des yeux profonds si nos yeux savent lire,
En ce moment, les siens révélaient le martyre
De la vierge que brûle un indicible amour,
Que l'angoisse a déjà consumée à son tour,
Et qui dans sa noblesse et sa pudeur s'exile,
Tandis qu'en sa fierté périt son corps tranquille.
Et si, pendant le cours d'un dernier entretien,
Ce soir-là son regard eût plongé dans le mien,
Certe, elle eût tressailli d'y voir jaillir vers elle
Un feu lui renvoyant par la même étincelle
Ma douleur infinie en son mal infini.
Et si la mort qui plane autour d'un front terni
Laisse parfois le sang y refluer peut-être,
Comme au sommet brumeux la rougeur vient renaître,
Qui donc pourrait la faire obéir à sa loi ?
Qui donc peut commander aux dieux, si ce n'est toi,
Amour, dieu tout puissant, roi des métamorphoses ?
Dans la bise du moins tu m'as dicté ces choses.
L'impossible, c'était d'être là. Je t'ai cru.

Sous les arbres, alors, sans penser j'ai couru.
Il m'en souvient, quelqu'un avait ouvert la grille;
Des voix avaient parlé du père et de la fille;
Deux hommes noirs venaient; sur leurs pas ténébreux
Je m'élançai sans bruit, et j'entrai derrière eux.
Le père à ses côtés les laissa prendre place;
Ils chuchotaient, tenant la pauvre main si lasse,
Secouèrent la tête, et leur art fut à bout.
Lui, toujours, regardait sa fille, voilà tout.
Puis j'entendis rouvrir derrière moi la porte;
L'un d'eux disait: « Demain cette enfant sera morte. »
Le corridor avait glissé des souffles froids,
Et nous restâmes seuls dans la chambre, tous trois.

Qu'ai-je dit au vieillard, alors? Quelle croyance
Eut-il en moi, celui dont la vaste science
Se reniait, vaincue, et qui ne priait pas?
Sur quoi me jugea-t-il enchanteur du trépas?
Je l'ignore. Insensé! savais-je aussi moi-même
Ce que je murmurais, dans cette nuit suprême,
Sur la tempe où posait le bout d'un doigt mortel?
Je sais que je parlais; qu'un sacrilège appel,
S'exaltant à mesure au remords qui l'enivre,
La suppliait de croire à l'amour, et de vivre;
De se reprendre au seuil de ce ciel qui nous ment;
De ressaisir enfin la force à mon serment,
Et de ressusciter d'un bond, dans la fanfare
Qu'un bonheur triomphal ici-bas lui prépare!
— Mourir! Non, si des yeux pareils se sont fermés

Jamais, c'est que des yeux ne les ont point aimés !
Si pareille beauté s'est pour toujours éteinte,
C'est que deux bras plus forts ne l'avaient pas étreinte !
C'est qu'un amour fervent, aux longues volontés,
N'avait pas repoli ces yeux désenchantés,
Ni rappelé l'instinct dans la fibre dissoute !
Ou bien, c'est qu'ils voulaient mourir, ces yeux, sans doute,
C'est qu'il voulait dormir sous l'herbe, ce beau corps !
Éloquence et prière, impérieux efforts,
Tout se brisa devant son entêté silence.
Rien un instant n'a pu troubler la somnolence
Du funeste brouillard qui submergeait déjà
Ces grands lacs dilatés où mon malheur plongea.
Elle entendait pourtant. De ses lèvres hautaines,
Par trois fois, à la fin, deux syllabes lointaines
Vinrent frapper en moi, tranchantes comme un fer.
Le mot que vont hurlant les damnés dans l'Enfer :
Jamais ! jamais ! jamais ! Par trois fois dans mon âme
J'en ai senti le coup qui glaçait toute flamme.
Et la nuit, d'heure en heure, opprimait son beau sein ;
Et plus terrifié qu'un nocturne assassin,
Plus muet que son père au désespoir stérile,
Jusqu'au jour, avec lui, sur son sommeil fébrile
Je veillai, dans mes poings pressant ses doigts roidis.
Et la lampe trembla sous l'aube ; et j'entendis
Dans le jardin chanter les oiseaux sur les branches.
La croisée allongea vers nous ses lignes blanches ;
Alors un long soupir nous prévint d'un réveil ;
Et, comme en saluant l'approche du soleil,

Elle sourit, tournée un peu vers la fenêtre.
Un frisson de plaisir courut dans tout son être;
Et, se dressant debout dans ses vêtements blancs,
Aux rayons du matin elle ouvrit ses bras lents.
Un flot d'or ruissela sur elle, et la lumière
Qui l'éblouit, fermant pour toujours sa paupière,
La renversa rigide et morte sur les draps.

Et vous nous entouriez, funèbres apparats!
Et l'âcre odeur flottait de l'encens et des cierges;
Et sur son lit couvert des symboles des vierges,
Ses traits inanimés s'ennoblissaient plus purs;
Et le jour s'embrunit; et rapide, à pas sûrs,
La nuit montait partout, poussant par intervalles
Des adieux prolongés sous les portes des salles;
Et le vieillard, sans voix, sans pleurs, sans mouvement,
Vers la morte toujours regardait fixement;
Et moi, je m'enfonçais dans l'affreuse inertie
D'un corps vide sur qui pèse une ombre épaissie.
Et tout à coup, voilà qu'au fond de la noirceur
Où je sombrais, surgit une étrange lueur,
Qui s'accrut, m'inondant de sa clarté divine,
Et qu'un frais hosanna chanta dans ma poitrine.
Dans un vertigineux élan qui m'enlevait
Je bondis, et penché sur le fatal chevet,
Je criai comme un fou ces paroles avides :
— « L'aurore vient nous prendre au bas des cieux livides!
Toi qui fus inflexible alors que tu vivais,
Qui mourus en vouant ma vie aux dieux mauvais,

Métella ! N'est-ce pas, tu ne m'es plus rebelle ?
Tu vois tout, et ton âme en liberté m'appelle.
Elle m'aime à la fin ! Je le sais. Je la sens
Qui vante en moi le ciel des amours renaissants.
Eh bien ! du seuil certain de la patrie ouverte
Pour toi ! Sous mon pardon de l'injure soufferte
Jadis; au nom sacré de cet amour promis;
Si cette âme erre encore en tes nerfs endormis,
Enfreins l'ordre odieux ! Revis une seconde !
Je t'adjure ! Qu'un mot, qu'un signe au moins réponde !
Est-ce toi qui passas dans mon rêve éperdu ?
Métella ! Métella ! cette fois, m'aimes-tu ? »

Et j'achevais à peine un geste qui l'implore,
Que je vis remuer cette bouche incolore;
Et dans le monde atroce où je me rabîmais,
Une voix sans nom dit : Jamais ! jamais ! jamais !

MARCHE FUNÈBRE

CHŒUR DES DERNIERS HOMMES

Les temps sont arrivés, des vieilles prophéties!
Ils sont venus, les jours d'universelle horreur!
Les ombres du néant, d'heure en heure épaissies,
S'allongent sur nos fronts écrasés de terreur.

Nous les vivons, les jours d'agonie et de râle!
A l'orient, jamais plus de matins nouveaux!
Comme le bronze noir qui ferme les caveaux,
Le sol frappé résonne en rumeur sépulcrale.

Les ténèbres sur nous amassent leurs replis.
Là-haut, rien désormais qui regarde ou réponde.
Derniers fils de Caïn! les temps sont accomplis.
Pour toujours, cette fois, la mort est dans le monde.

Sous les astres éteints, sous le terne soleil,
La nuit funèbre étend ses suaires immenses.
Le sein froid de la terre a gardé les semences.
C'est à son tour d'entrer dans l'éternel sommeil.

Les derniers dieux sont morts, et morte est la prière.
Nous avons renié nos héros et leurs lois.
Nul espoir ne reluit devant nous; et, derrière,
Ils ne renaîtront plus, les rêves d'autrefois!

Sur l'univers entier la mort ouvre son aile
Lugubre. Sous nos pas le sol dur sonne creux.
N'y cherchons plus le pain des jours aventureux.
Dans nos veines la sève est morte comme en elle.

Hommes! contemplons-nous dans toutes nos laideurs.
O rayons qui brilliez aux yeux clairs des ancêtres!
Nos yeux caves, chargés d'ennuis et de lourdeurs,
Se tournent hébétés des choses vers les êtres.

Spectre charmant, amour, qui consolais du ciel,
Amour, toi qu'ont chanté les aïeux incrédules,
Nul de nous ne t'a vu dans nos froids crépuscules.
Meurs, vieux spectre gonflé de mensonge et de fiel.

Notre œil n'a plus de pleurs, plus de sang notre artère.
Nos rires ont bavé sur ton fatal flambeau.
Si jamais tu fis battre un cœur d'homme sur terre,
Amour, notre âme vide est ton affreux tombeau.

Le repentir est mort dans nos églises sourdes.
Après l'amour, est morte aussi la volupté.
Nul espoir devant nous; au ciel, nulle clarté.
Rions affreusement dans les ténèbres lourdes.

L'ancien orgueil n'est plus, ô peuples endormis!
Qui flamboyait encor sur votre front naguère.
L'orgueil a terrassé les dieux, ses ennemis;
Il est mort de sa gloire en regrettant la guerre.

Aux dernières clartés de nos feux, en troupeau,
Mêlés au vil bétail que courbe l'épouvante,
Attendons les yeux bas, n'ayant plus de vivante
En nous que la terreur qui court sous notre peau.

Quelqu'un sent-il vers l'or frémir ses doigts inertes,
Et le honteux prurit crisper encor sa chair?
Non, tout désir s'éteint dans nos âmes désertes.
Plus rien qui dans nos cils allume un seul éclair.

Soif du sang fraternel, fièvre chaude du crime,
Vous attestiez la vie au moins par le combat.
Le mal qui vous leurrait de son sinistre appât,
Par deux vertus peut-être ennoblissait l'abîme.

Force et courage en nous sont morts avec le mal.
Les vices n'ont plus rien en nos cœurs qui fermente.
Sur l'esprit avili triomphe l'animal
Qui vers un imminent inconnu se lamente.

Qui d'entre nous jamais t'a pris pour guide, honneur?
A senti ton levain soulever sa colère?
Il gît sous nos fumiers, ton dogme tutélaire.
Tu dors depuis longtemps, fantôme raisonneur.

Sur les cercueils fermés plus un seul glas qui sonne.
Dans l'insondable oubli sombrent les noms fameux.
Qui de nous s'en souvient ? Qui les pleure ? Personne.
O gloire ! nul de nous en toi n'a cru comme eux !

Soleil, qui mûrissais beauté, forme et jeunesse,
Faisais chanter les bois et rire les remords,
Nous n'avons, nous, connu, soleil des siècles morts !
Que ta lueur fumeuse et ta triste caresse.

Toute une mer d'effrois, femmes, remonte en vous,
Devant l'abjection cynique de nos faces.
Quand nous avons cherché vos corps, nous avons tous
Abhorré le désir dompteur des jeunes races.

La haine est morte. Seul a survécu l'ennui,
L'insurmontable ennui de nos hideurs jumelles,
Qui tarit pour toujours le lait dans vos mamelles,
Et nous roule au néant moins noir encor que lui.

Et toi, dont la beauté ravissait les aurores,
Fille de la lumière, amante des grandeurs,
Dont les hautes forêts vibraient, manteaux sonores,
Et parfumaient le ciel de leurs vertes splendeurs ;

Terre, toi-même au bout du destin qui nous lie,
Comme un crâne vidé, nue, horrible et sans voix,
Retourne à ton soleil ! Une seconde fois,
S'il brûle encor, renais à sa flamme pâlie !

Mais au globe épuisé heurtant ton globe impur,
Puisses-tu revomir nos os sans nombre, ô terre !
Dans le vide où ne germe aucun monde futur
Tous à jamais lancés par le même cratère !

TABLE

TABLE

POÈMES ET POÉSIES

La Vision d'Ève 5
La Fée Hamonde 11
Crépuscule 14
L'Image 17
Après le Bain 19
Salvator Rosa 21
Souré-Ha 23
En Chemin 45
La Soif 47

Soleil couchant 49
L'Œil 55
La Prophétie. 57
Les Cygnes 66
Stella Vespera. 67
Révolte 84
La Prison 85
Le vieux Solitaire 86
Hemrick, le Veuf. 93
In Extremis 106
L'Exemple. 109
L'Épreuve. 111
La Vierge. 119

LES LÈVRES CLOSES

Prologue 123
Lazare. 125
L'Invisible Lien. 128
Le Remous. 130
Les Rythmes. 132
Impéria. 134
Ce soir 136
Obsession. 137
La Révélation de Jubal 140
Les Filaos. 153
La Nuit de Juin. 156
Dolorosa Mater 159
Le Gouffre. 163

L'Orgueil 165
Soir d'Octobre. 167
La Ruine 170
Journée d'hiver. 173
Le Rêve de la Mort 174
La Prière d'Adam 182
Le Rendez-vous 184
Le Survivant. 189
Le Mancenillier. 192
La Chanson de Mâhall 193
Les Yeux de Nyssia. 202
Jamais 207
Marche Funèbre. 216

Achevé d'imprimer

Le quinze décembre mil huit cent quatre-vingt-huit

PAR ALPHONSE LEMERRE

(Bancel, *conducteur.*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

PARIS

POÈTES CONTEMPORAINS

Volumes in-18 jésus, imprimés en caractères antiques sur beau papier vélin. Chaque volume, 3 francs.

François Coppée	*Premières Poésies*	1 vol.
—	*Poèmes modernes*	1 vol.
—	*Les Humbles*	1 vol.
—	*Le Cabier rouge*	1 vol.
—	*Récits et Elégies*	1 vol.
—	*Contes en vers*	1 vol.
Émile Corra	*Jours de colère*	1 vol.
Fernand Crésy	*Les Fauves*	1 vol.
Félix Cellarier	*Paris délivré*	2 vol.
E. de Champglin	*Odes d'Horace*	1 vol.
Camille Chabanneau	*Poésies intimes*	1 vol.
Omer Chevalier	*Le Livre des Parias*	1 vol.
—	*Les Révoltes*	1 vol.
Émile Chevé	*Virilités*	1 vol.
—	*Les Océans*	1 vol.
H. Comignan	*Drames de la mer*	1 vol.
Christian Cherfils	*Pantoums*	1 vol.
Jules d'Auriac	*Poèmes d'Autrefois*	1 vol.
Victor d'Auriac	*Pâques-Fleuries*	1 vol.
Paul Delair	*Les Nuits et les Réveils*	1 vol.
Camille Delthil	*Poèmes parisiens*	1 vol.
Paul Demeny	*Les Visions*	1 vol.
Fabre des Essarts	*Humanité*	1 vol.
Léon Dierx	*Les Lèvres closes*	1 vol.
—	*Poésies complètes (nouvelle édition)*	1 vol.
—	*Les Amants*	1 vol.
Charles Diguet	*Refrains des belles années*	1 vol.
Dodillon	*Les Écolières*	1 vol.
—	*La Chanson d'hier*	1 vol.
Auguste Dorchain	*La Jeunesse pensive*	1 vol.
François Fabié	*La Poésie des Bêtes*	1 vol.
—	*Le Clocher*	1 vol.
Jules Ferrand	*Rimes à temps perdu*	1 vol.
Elie Fourès	*Ondeline*	1 vol.
Anatole France	*Les Poèmes dorés*	1 vol.
—	*Les Noces corinthiennes*	1 vol.

Paris — Imp. A. Lemerre, 23, rue des Grands-Augustins.

14 DAY USE

RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

APR 18 1967 60
RECEIVED
APR 11 '67 -11 AM
LOAN DEPT.
JUN 10 1971 11
REC'D LD MAY 27 71 -8 AM 51
Due end of SPRING Quarter subject to recall after MAY 1 97 -6 PM 22
MAY 31 '72 [illegible]
REC'D LD
OCT 1 - 19[illegible]
REC'D LD SEP 17 73 -11 AM 8

LD 21A-60m-2,'67
(H241s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YC177856